







Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
Boston Public Library



Acc 2004-181  
Whitney (2004-181)  
v. 4

S U I T E  
D E S  
J O U R N É E S  
A M U S A N T E S.  
*TOME QUATRIÈME.*

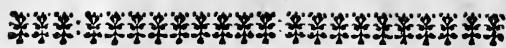


A P A R I S ;  
Chez J A C Q U E S C L O U S I E R , rue  
Saint Jacques , à l'Ecu de France.

---

M. DCC. XXXVII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# T A B L E

## DU QUATRIEME TOME.

DIXIÈME JOURNÉE, p.	1
<i>Histoire de Leonore de Valesco , Nouvelle Espagnole ,</i>	32
CINZIÈME JOURNÉE,	162
<i>Histoire de Gasan.</i>	206
<i>Suite de l'Histoire de Gasan.</i>	277
DOUZIÈME JOURNÉE.	329
<i>Histoire de Florinde.</i>	333
<i>Suite de l'Histoire de Florinde.</i>	416



S U I T E

D E S

JOURNÉES<sup>1</sup>

AMUSANTES.



DIXIÈME JOURNÉE.

**Q**UELQUE plaisir que sentît Cephise à rester dans sa maison d'Uranie, l'empressement qu'elle avoit à rendre Alphonse heureux, ne la fit point balancer à quitter cet aimable séjour. Elle ne vit pas plutôt briller le Soleil, qu'elle prit congé

*Tome IV.*

A

## 2 LES JOURNÉES

de cette belle société, avec des marques de tendresse qui firent aisément juger que leur connoissance deviendrait une solide amitié. Après son départ, la Compagnie se rendit dans l'Appartement de Julie, où la conversation roula quelque tems sur les aventures de Cleodon.

Pour moi, dit Orophane, j'avoue que je trouve incompréhensible qu'on ait pû rendre une fille sauvage, aussi parfaite que Lelide nous est dépeinte, & que je m' imagine quelque chose de surnaturel dans tout ce que nous a dit Cleodon. Je ne vois pas, interrompit Felicie, où vous pouvez trouver rien de trop extraordinaire en cela. Lelide n'a point été conçue par des Sauvages; & quoiqu'elle y ait vû le jour, elle n'a point été formée de leur sang. Fille d'un François & d'une Angloise, il n'est pas surprenant que la Nature lui ait con-



servé la raison, & les sentimens avec lesquels elle étoit née, au préjudice d'une éducation barbare. Mais, ajouta Uranie, est-il plus étonnant de pouvoir instruire une Créature humaine, que d'appriivoiser des Lions & des Tigres ?

Si on ne les apprivoise pas tout-à-fait, interrompit Thelamon, on les rend du moins obéissans & souples. Pline rapporte que Marc-Antoine fut le premier qui fit voir à Rome des Lions attelés à son Char pendant la guerre civile après la bataille de Pharsale : ce que les Romains regarderent comme une espece de prodige qui sembloit leur présager que les cœurs les plus généreux & les plus braves, seroient un jour assujettis à la puissance d'un seul Maître. Et je pourrois croire que c'en fut un aussi pour Marc-Antoine, qui ne sçavoit pas pour lors, qu'une passion funeste l'assujettiroit lui-même au joug d'une

#### 4 LES JOURNÉES

femme superbe, qui lui feroit perdre la gloire de ses grandes actions, l'honneur de ses triomphes, l'Empire & la vie.

Les Romains, dit alors Alphonse, ne furent pas les seuls qui prirent à mauvais augure de voir des hommes assujettir le Roy des animaux. Les Carthaginois eurent la même idée, lorsque Hanon leur Général trouva le premier la manière de pouvoir conduire des Lions à la main, & de les faire aller par la Ville avec autant de facilité que des Chiens. Les Carthaginois inférèrent de-là qu'ils devoient tout craindre d'un homme qui étoit capable par son génie & son adresse de dompter un si terrible animal, puisqu'il lui feroit encore plus aisé de faire du peuple ce qu'il voudroit, & que la liberté de la République ne pouvoit être assurée entre ses mains; & sur ce fondement ils lui ôtèrent le commandement & le bannirent.

## AMUSANTES. 5

Il faut, ajouta Julie, que les hommes de ce tems-là connussent bien peu l'étendue du génie des humains, pour donner dans de semblables erreurs. Si par des événemens imprévus quelques-unes de ces conjectures se sont trouvées justes, combien y en a-t'il qui n'ont point eu d'effet? Ne voyons-nous pas amener ici les animaux les plus féroces par des hommes qui n'ont pour tout mérite, que de sçavoir l'art de les conduire, & de s'en faire obéir; & pourrions-nous sans honte juger, que ces sortes de gens pourroient assujettir des Peuples entiers? La reflexion de Julie est plaisante, dit Camille, & je crois que les Romains & les Cathaginois ne tiroient ces sortes de présages, que de la rareté des choses qu'ils voyoient arriver. Et quoiqu'il soit vrai-semblable qu'ils ne furent pas les premiers des hommes qui assujettirent des Lions, comme Hannon

## 6 LES JOURNÉES

fut le premier des Carthaginois qui les rendit dociles, & que Marc-Antoine fut le premier des Romains qui les fit atteler à un Char ; la nouveauté du fait les porta à faire des reflexions superstitieuses auxquelles ils attribuerent les malheurs qui arriverent dans la suite à ceux dont nous parlons : puisque je suis persuadée que quand Hannon n'auroit point soumis des Lions, il n'en auroit pas moins été banni, & que Marc-Antoine n'eût pas été moins épris de Cleoparre, s'il n'en eût point attelé à son Char.

Voilà, dit Thelamon, me traiter de superstitieux très-agréablement sur ce que j'ai dit de Marc-Antoine. Vous avez tant de belles qualitez des Romains, répondit-elle en riant, que je ne crois pas vous offenser en vous reprochant quelques-unes de leurs foiblesses ; mais je vous avouerai que j'ai un peu cherché à venger mon

sexé que vous venez d'outrager dans Cleopatre, en la rendant responsable de la gloire de l'Empire & de la vie de Marc-Antoine. Ah! charmante Camille, reprit Thelamon, c'est une histoire trop généralement connue, pour que vous puissiez prendre son parti. Tout l'Univers sçait que sans les charmes de cette Reine ambitieuse, Marc-Antoine eût été au nombre des plus grands-hommes. Mais qui sçait, reprit-elle, si sans Cleopatre les mêmes malheurs ne lui seroient pas arrivez? Mais, lui dit Florinde, comme on ne peut sçavoir que ce que l'on a vû, on ne peut aussi les attribuer qu'à elle, puisqu'elle seule les a causés. Et quoique je sçache que vous pensez autrement que vous ne parlez, m'ayant dit cent fois que vous ne conceviez pas comment un homme comme Marc-Antoine s'étoit laissé séduire par une femme, dont il sçavoit routes

## 8 LES JOURNÉES

les ruses ; je veux vous en dire un trait , qui vous contraindra de quitter le parti que vous prenez presentement.

Après la bataille d'Actium, dans un de ces Festins somptueux que Cleopatre sçavoit si bien donner , ayant remarqué que Marc-Antoine faisoit essayer tout ce qu'il buvoit & mangeoit , & prenant cette précaution comme une preuve de la défiance qu'il avoit en elle , elle résolut de l'en guérir d'une maniere extraordinaire. C'étoit la coutume en ce tems-là d'avoir à ces fortes de Festins des chapeaux de fleurs sur sa tête. La Reine d'Egypte qui avoit toujours soin que celui d'Antoine fut composé des plus belles, les fit empoisonner ; & lorsque par ses discours pleins de charmes, elle l'eût mis en l'état qu'elle le souhaitoit, & qu'elle le vît aussi enyvré tant d'amour que de vin, elle lui proposa de jeter les fleurs

de son chapeau dans sa coupe, & de les boire, & qu'elle en feroit autant des siennes. Marc-Antoine qui ne sçavoit qu'obéir quand Cleopatre parloit, défit promptement son chapeau, & en jetta toutes les fleurs dans son vin, & portoit déjà la coupe à sa bouche, lorsque Cleopatre mettant sa main au-devant du vase : Arrête, lui dit-elle, Marc-Antoine, & vois de quoi l'on peut venir à bout quand on le veut : ces fleurs sont empoisonnées par mon ordre, juge de-là si la méfiance que tu me fais paroître, pourroit te garantir de la trahison, si j'étois capable de vouloir me défaire de toi, & si je pouvois vivre sans toi. Et comme elle vit qu'il hésitoit à la croire, elle fit tirer à l'instant des prisons un Criminel condamné à la mort, & lui ayant fait avaler ce breuvage, il mourut sur le champ aux yeux de Marc-Antoine. Il faut avouer, dit Julie, lors-

que Florinde eût cessé de parler , que voilà une façon bien terrible de guérir quelqu'un de sa défiance , & je vous proteste que si j'eusse été Marc - Antoine , j'aurois redouté plus que jamais une femme capable d'une pareille action. Je ne pense pas , ajouta Alphonse , que la belle Camille se range presentement du parti de Cleopatre. Non , sans doute , répondit-elle en riant , & je puis vous assurer que je n'en ai jamais été.

Convenez donc , interrompit Orophane , qu'un homme est bien malheureux lorsqu'il se laisse charmer par de certaines femmes. Oui , sans doute , ajouta Thelamon , & sur tout ceux qui ont la suprême puissance , ou qui sont nez pour l'avoir ; car ils ne peuvent jamais connoître veritablement si ce sont eux qu'on aime , ou si c'est l'éclat de la grandeur qui les environne. Car enfin , un Roy qui croit être aimé



de sa Maîtresse , ne doit souvent ces marques d'amour , qu'à son ambition , & il n'auroit peut-être jamais touché son cœur s'il n'eût pas été Roy. Mais, dit alors Julie , il faut donc que les Rois ne puissent aimer véritablement eux-mêmes ; car est-il possible d'accorder l'amour avec une défiance perpétuelle ? S'ils croient que l'objet qu'ils aiment , ne répond à leur ardeur , que parce qu'ils sont en pouvoir de faire & de dispenser les graces , leur passion doit être bien peu de chose ; & si les Grands en general étoient prévenus de cette opinion , je trouverois celles qui les aiment de bonne foi extrêmement à plaindre.

Cela leur seroit aisé à connoître , répondit Uranie ; du moins , selon la façon dont je pense. Il me semble qu'une femme dont la tendresse n'a pour objet que celui qui l'a fait naître , non - seulement ne demande jamais , mais craint aussi de recevoir.

Ainsi un Prince qui vient à aimer une personne au - dessous de lui , peut connoître facilement le caractère de son amour par son desintéressement. Une Maîtresse qui n'exige ni grace ni fortune pour elle ou pour les siens , qui ne fait point valoir son pouvoir sur le cœur du Prince , qui ne se prévaut point de son autorité , qui ne s'occupe uniquement que du soin de lui plaire , & qui n'accepte ses dons que dans la seule crainte de l'offenser si elle les refusoit , mérite tout son attachement , puisqu'une pareille conduite prouve absolument qu'elle n'aime en lui que lui-même , & que quand le Ciel ne l'auroit pas élevé au-dessus des autres par la naissance , le rang ou les biens , il n'en auroit pas paru moins aimable à ses yeux.

Si les hommes faisoient ces sortes d'observations , interrompit Orophane , ils n'auroient qu'une Maîtresse pendant toute leur vie , puis-

qu'il est très-peu de femmes de ce caractère. Cependant, dit Felicie, il s'en est vû, & l'on peut en trouver encore, quoique je croye qu'il est bien difficile qu'une particuliere qui devient Maîtresse d'un Souverain, puisse être fans ambition; puisque nous avons vû de grandes Princesses & de puissantes Reines dans le cœur desquelles cette passion a dominé.

C'est de toutes les passions, dit Orsime, celle qui me paroît la plus dangereuse dans l'ame d'une femme, de quelque rang qu'elle puisse être: dans quel gouffre de malheurs n'a-t'elle pas plongé les Reines Brunehault & Fredegonde? Il est vrai, dit Thelamon: cependant la différence de leur destinée, quoiqu'également criminelles, est une chose qui m'a souvent porté à faire de sérieuses reflexions qui m'ont prouvé que la Providence qui ne fait rien que de juste, a des ressorts secrets, absolument impénétrables à la con-

naissance humaine. De ces deux Reines, l'une meurt d'une mort violente par une punition exemplaire, & l'autre expire tranquillement dans son lit. Vous nommez-là deux femmes, dit Camille, dont je ne lis jamais l'histoire sans frémir, & j'avoue que je ne puis comprendre comment on peut suivre les mouvemens de la haine, de la colere & de l'envie à un point si excessif. Ces passions, interrompit Florinde, ont tant de rapport les unes avec les autres, qu'elles peuvent aisément se confondre, & par conséquent porter ceux qu'elles agitent à des actions tout-à-fait condamnables.

Pardonnez, belle Florinde, dit Thelamon, si je ne suis pas de votre sentiment, & si j'ose vous dire qu'il se faut bien garder de confondre la colere & l'envie avec la haine. La colere est un mouvement accidentel qui naît ordinairement des injures ou des insultes que nous avons

reçûes directement ou indirectement, se proposant toujours des objets particuliers, mais dont l'ardeur peut s'éteindre par le tems & la soumission. La colere porte souvent à la vengeance, mais elle veut que celui qui en ressent les effets, connoisse la main d'où partent les coups. Voici la différence de la haine avec la colere : il y a quatre sortes de haine ; la haine naturelle, la haine brutale, la haine mélancolique, & la haine humaine. La haine en general est une aversion & une horreur dans la Créature pour tout ce qu'elle se figure être contraire à son bien, ou préjudiciable à son contentement. Par exemple la Brebis hait le Loup, & la Colombe hait le Faucon, comme étant les ennemis qui les persécutent pour leur ôter la vie. Car il est nécessaire de remarquer que tout ce qui est convenable à la nature est mis au rang du

bien, & qu'aussi tout ce qui lui est contraire est mis au rang du mal. Mais pour bien entendre cela, il faut se souvenir que soit à l'esprit, soit au corps, il y a une harmonie naturelle qui nous fait envisager avec horreur tout ce qui peut en déranger le concert; & qu'ainsi l'homme étant de tous les animaux le plus bizarre dans ses appétits & dans le goût des choses qui se présentent à ses sens, il est aussi plus prompt que les autres au mouvement de la haine : ce qui le rend insupportable à toutes les Créatures, & principalement à son semblable. La haine naturelle est une antipathie qui naît avec nous pour certaines choses que nous ne pouvons voir, sentir ou toucher sans horreur, & avec lesquelles nous ne pouvons jamais compatir, sans que nous en puissions rendre raison, se faisant voir par les effets plutôt que  
par

par les causes, & dont la Nature nous donne des exemples prodigieux dans les plantes, les animaux & les hommes. La haine brutale est celle qui naît d'un tempérament cruel & barbare, sur lequel la raison n'a jamais eu d'empire, & qui tenant de l'animal, est plutôt une rage qu'une passion qui ne tend qu'à la perte & à la destruction de ce qui lui fait horreur, cherchant à consumer jusqu'à la moindre partie.

Choses dignes de bêtes féroces, ou de ces malheureux Antropophages qui n'ont d'humain que la figure. Tels sont ces hommes qui non contents d'avoir vaincu & donné la mort à leurs adversaires, font encore sentir à leurs corps toutes les cruautés & tous les opprobres de la rage la plus effrénée. Telle fut la haine de Thomiris Reine des Messagettes, lorsqu'ayant pris la tête du grand Cyrus, elle la plongea dans un bassin rempli de sang, en

## 18 LES JOURNÉES

disant ces paroles barbares : *Assouv*-*vis-toi du sang dont tu fus altéré.* Cette haine détestable passe souvent à des transports si furieux & si pleins d'excès, que ceux qui la possèdent se font un plaisir brutal de manger la chair de leurs ennemis, & prennent du goût à la fumée de leurs membres jettés au feu. La haine mélancolique ne vient que de l'abondance excessive d'une bile noire & fumeuse dont les vapeurs offusquent, agissent, & tourmentent ceux qui en sont possédés. Ces fortes de gens ont en horreur les plaisirs les plus permis, ils fuient la lumière & la société, ne veulent, ni être vus, ni voir personne, s'écartant dans les deserts, & s'y laissant secher de la haine qu'ils portent au genre humain, & de celle qu'ils ont pour eux-mêmes, semblables à cet Athenien qui portoit une si furieuse haine aux hommes de la République, qu'il travailloit jour & nuit aux



moyens de leur fournir des instrumens & des causes pour les détruire.

La haine humaine est celle qui jette seulement quelques racines dans le cœur. Celle-là est une maladie de l'ame, d'autant qu'elle est unie au corps de l'homme, & dans ce sens la raison pourroit la surmonter & la guérir; puisque cette haine peut naître pour des choses qui ne nous regardent pas particulièrement, mais qui touchent le bien public, quelque mauvaise action commise à cent lieues de nous, ou contre l'Etat, ou contre nos parens ou nos amis, & qui pourroit plutôt s'appeller une aversion generale pour le mal qu'une haine inveterée: ce qui la rend toujours très differente de la colere; puisque l'on hait souvent sans colere, & que l'on a de la colere sans avoir de la haine. Je vous ai fait voir que la colere se peut guérir, mais la haine est incurable, le tems l'augmente & les remedes

## 20 LES JOURNÉES

l'irritent. C'est pourquoi les Poètes nous disent que lorsque Tigone fit mettre ses freres Eteocles & Polynice sur le même bucher, voyant que les flâmes s'entrepouffoient, & séparoient leurs corps à demi brulez, elle s'écria : Hélas ! leur haine vit encore après leur mort. La vengeance que la haine excite est une vengeance cachée qui ne desire que la ruine de son ennemi sans se soucier qu'il sçache ce qui cause sa perte ; elle est satisfaite pourvû qu'il soit détruit. La colere est un mouvement véhément de l'ame qui la rend susceptible de douleur. La haine au contraire rend l'ame impitoyable, & lui laisse attendre froidement la ruine ou la désolation de son objet. La colere a des bornes, & celui qui en est pris contre quelqu'un, s'il lui voit arriver des malheurs au-delà de la vengeance qu'il en auroit pû prendre, il en a pitié, & voudroit que son infortune ne fût pas mon-

tée à ce point ; au lieu que la haine ne laisse jamais de place à la compassion. A l'égard de l'envie, c'est selon moi le plus odieux de tous les vices ; elle n'a pour objet que la félicité & les prospérités d'autrui , puisqu'on ne porte jamais envie aux malheureux. L'envie ne répand son venin que parmi les hommes, s'attachant surtout à la gloire, cherchant à ternir l'éclat des belles actions : implacable ennemie de la vertu, elle est toujours injuste.

En effet , quelle image de raison peut-on trouver dans une passion qui nous fait affliger de la prospérité d'autrui , comme si notre prochain nous faisoit injure , parce qu'il est heureux ! La colère éclate, la haine se découvre ; mais les traits de l'envie sont d'autant plus dangereux, que la bassesse & la lâcheté qui l'accompagnent toujours, la contraignent à se cacher sous un extérieur trompeur & rempli d'artifice. L'en-

vieux félicite un homme sur ses emplois, ses actions, ou ses richesses, d'un visage ouvert, tandis que dans son ame il en seche de dépit & de rage, & n'a point de repos qu'il n'ait trouvé quelque occasion de lancer ses traits contre lui.

Il peut y avoir de justes haines, comme celles qui nous font avoir en horreur les pertes publiques, les perturbateurs de l'Etat, les ennemis de la patrie, les hommes méchans & vicieux, qui sont sans espoir de retour à la vertu, & les ennemis de Dieu & de la Religion : pour lors ces haines sont légitimes, & deviennent une vertu; mais l'envie ne peut avoir de justes causes, puisqu'elle ne tire jamais son origine que de la lâcheté du cœur. On ne dissimule point la haine que l'on porte aux méchans, mais on cache avec soin l'envie, parce qu'elle n'a pour but que le bonheur des autres. Il est des haines qui ne détruisent, ni la géné-

rosité, ni la magnanimité de l'ame ; & l'envie au contraire chasse du cœur toutes les vertus : elle s'allume & s'irrite des prosperitez d'autrui , ne déclinant qu'à mesure qu'elle voit périr la fortune ou les objets qui la causoient , s'éteignant ainsi qu'un feu qui n'a plus de matiere à consumer ; mais c'est un Phenix qui renaît de sa cendre, lorsqu'un nouvel objet la vient frapper : & comme elle en a toujours , on peut dire qu'elle ne périr jamais. Il est certaines haines que l'on peut guérir ou assoupir en faisant connoître à celui qui les ressent contre quelqu'un, que celui qui en est l'objet ne lui a fait aucun tort , ou qu'il est devenu honnête homme , ou qu'il faist les occasions de bien parler de lui en son absence ; mais c'est vainement que l'on voudroit persuader la même chose à un envieux ; bien loin d'éteindre son envie en lui disant que celui qui en est l'objet lui a rendu

## 24 LES JOURNÉES

service, qu'il est homme de bien ; & qu'il a de la vertu : on la raille plus vivement que jamais , ne pouvant supporter les prospérités ni les bienfaits de celui dont on lui parle ; d'autant que l'une vient de la bonne fortune , & que l'autre est un effet de la vertu , qui étant deux choses recommandables , sont par conséquent susceptibles d'envie. Mais comme d'une seule vertu on peut faire naître toutes les autres, un vice entraîne aussi dans un autre , & fait tomber l'homme vertueux dans l'excès que nous venons de condamner , sans qu'il puisse s'en empêcher.

L'envie fait naître la calomnie , & rien n'excite si fort notre colère & notre haine que les traits de la calomnie. Les outrages de la médisance allument d'abord notre colère ; & si nous conservons long-temps l'image de l'offense , nous nous dépouillons de la colère , & nous venons à haïr véritablement. Ainsi ,  
quoique

quoique la colere ne soit pas de l'essence de la haine, elle en est souvent la cause : les maux que font la calomnie & la médifance étant irréparables, la haine qu'elles nous donnent est incurable. On a vû de grands hommes qui s'étoient attachez à dompter toutes leurs passions, & qui après y être parvenus ont succombé à la douleur de se voir calomniez, & se sont laissez tellement emporter à leurs chagrins, qu'ils en sont venus à concevoir un mépris général pour tout le genre humain ; la calomnie étant comme une puissance vague qui arrache des mains du Pilote le timon d'un Vaisseau. La calomnie instruite & conduite par l'envie, arrache la réputation, & flétrit la vertu la plus pure ; c'est ce qui fait qu'elle excite en nous un trouble auquel la raison est contrainte de céder, & par-là donne une libre entrée à la haine dans nos ames. Tout ce qui tend à la destruction des biens de la

vie ou de l'honneur , sont autant de sujets de haine pour le cœur de l'homme. La haine que l'on prend pour les personnes que l'on a le plus aimées, est encore aussi vive que celle qu'excite la calomnie, lorsqu'on se voit trompé dans la bonne opinion que l'on en avoit ; qu'au lieu de vertu, on n'y découvre qu'ingratitude & qu'infidélité, il naît en nous un mépris si terrible , que nous ne pouvons en entendre parler sans horreur & sans haine. C'est ce qui fait qu'avant de donner notre amitié, nous devons éprouver le mérite & la fidélité de celui à qui nous voulons confier de si riches trésors. Enfin tout ce qui est contraire à nos sens, soit dans les hommes, les plantes & les animaux, tout ce que l'on invente, & ce que la nature produit, peut exciter la haine. Il faut cependant remarquer que les âmes basses & lâches en sont plutôt agitées que les âmes généreuses ; de-là vient que



les poltrons qui craignent tout, haïssent tous ceux qu'ils croient en état de leur nuire chez les personnes distinguées par leur rang : en ceux qui sont nez sans courage , la haine dégénère en cruauté. Tels étoient Caligula , Neron & tant d'autres Princes effeminez , dont la rage ne pouvoit être assouvie par les meurtres les plus effroyables. Et c'est par cette même raison que ceux qui ont offensé une personne puissante , lui portent une haine irreconciliable , qui leur fait desirer ou procuter la mort pour être délivrez de la crainte qu'ils en ont.

Je ne crois pas, dit alors Alphonse , que l'on puisse mieux définir ces funestes passions : tout ce que Thelamon vient de dire m'a été sensible. Pour moi, ajoûta Orophane, je trouve qu'il est très - nécessaire que ces sortes de vices se rencontrent dans les hommes, puisqu'ils servent à faire briller ceux qui ne les ont pas ,

& qu'ils viennent de donner à Thelamon une nouvelle occasion d'enchanter nos oreilles. Je prévois, interrompit Uranie, que vos louanges le vont embarrasser ; & quoiqu'il les merite , je suis d'avis , dit-elle , en se levant , que nous les reservions pour une autre fois , & que nous allions nous mettre à table. A ces mots elle prit Julie sous le bras , & se rendit dans le Salon , où toute la Compagnie la suivit. Le repas ne dispensa point cette spirituelle société de rappeler plusieurs endroits du discours de Thelamon , & malgré sa modestie , il fut contraint d'entendre dire qu'il étoit l'homme du monde le plus aimable , & le seul digne du tendre attachement d'Uranie. Au sortir du dîné on entra dans le Cabinet des Livres , où chacun ayant pris place , Orsime ouvrant la conversation le premier : Je suis fâché , dit-il , que la mauvaise foi qui regne dans la plupart des hommes , fasse tort à la

confiance qu'on doit avoir pour ceux qui sont sinceres. Rien n'est plus satisfaisant que la louange qui part du cœur ; & cependant on la confond souvent avec la flaterie & l'adulation , & la crainte de ne les pouvoir démêler d'avec la verité , fait que l'on s'en défie. Je vois bien, dit Thelamon , que ce discours me regarde ; mais je vous assure , mon cher Orfame, que je ne me méprends point sur l'approbation que l'on donne ici à tout ce que je dis.

Je sens parfaitement qu'elle est sincere, tirant son origine d'une amitié sans tache : non que j'aye assez bonne opinion de moi-même pour croire meriter vos éloges ; mais celle que j'ai de vous, ne me laisse aucun lieu de douter de la verité de vos paroles.

Ce n'est point entre des amis , dit Camille en riant, qu'il faut craindre la flaterie, c'est aux Grands seuls à la redouter ; la plûpart des louan-

ges qu'on leur donne ayant toujours quelque chose de sordide & d'intéressé. Il est vrai, ajoûta Florinde, que la plus grande partie des Courtisans s'embarrassent peu de la vérité; & sçachant que la flatterie est un poison que les hommes avalent facilement, ils en prodiguent le breuvage avec d'autant plus de facilité, qu'ils sçavent profiter de l'ivresse, dans laquelle ceux qui le prennent ne manquent jamais de tomber. Je ne crois pas, répondit Uranie, qu'on puisse mieux confondre ces flatteurs que le fit Louis XII. qui étant persécuté par un nombre de Courtisans, qui croyant lui plaire, le faisoient sans cesse souvenir des désagrémens qu'il avoit reçûs des domestiques de Charles VIII. son prédécesseur, le contraignirent à se faire apporter l'état de sa maison, ce qui fut executé sur le champ. Alors se l'étant fait lire, chacun de ces Courtisans s'empressa à lui faire

remarquer les noms de ceux qu'ils disoient l'avoir deffervi , à chacun desquels Louis XII. mit une Croix; & lorsqu'il les eut tous marquez , il ferra l'état sous la clef. Les flatteurs ne douterent point que tous ces gens-là ne fussent perdus , & prirent même le soin de divulguer ce que le Roy avoit fait. La crainte les faïsfit tous; les uns sortirent du Royau-  
me , & les autres s'éloignerent ou se cachèrent. Louis XII. instruit du sujet de leur frayeur , surprit toute sa Cour par ces paroles mémorables : Pourquoi fuir , dit-il , ne sçavent-ils pas que la Croix est la preuve de payement , & que par le mérite de la Croix , tous les pechez sont effacez ? Il donna ses ordres à l'instant pour les rappeler ; & lorsqu'ils furent de retour , il les remit dans leurs postes , & par ce trait de bonté & de générosité confondit les flatteurs , & s'acquît l'amour de tous ses Sujets. Voilà un trait d'au-

tant plus beau , dit Julie , que la pieté est jointe à la générosité : un Roy qui oublie les injures qu'on lui a faites , qui se fait des amis de ses ennemis , & qui loin de punir , pardonne & récompense , est doublement digne de la Couronne. Puisque nous sommes tombez , dit Alphonse , sur les reparties heureuses des Princes , j'en trouve une de Louis le Gros , qui marque un grand sang froid , avec un grand courage. Dans une bataille de ce Monarque contre les Anglois , s'étant trop avancé au fort de la mêlée , un soldat Anglois arrêta son cheval par la bride , & cria : Le Roy est pris. Pris , répondit ce Prince , ne fais-tu pas que même aux échets on ne prend jamais le Roy , & lui déchargea un coup de massuë sur la tête qui le fit tomber mort à ses pieds. Je vous avouë , dit alors Orophane , que ces sortes de presences d'esprit me surprennent toujours. Je conçois fort que

de sang froid , & selon les occasions où il n'y a aucun péril , on peut avoir de ces reparties brillantes ; mais que l'on se possede assez pour les dire lorsque l'on court un grand danger , je ne le comprends pas , & je crois qu'il faut être pour cela plus que héros. La réflexion d'Orophane , dit Orsime , me paroît juste ; cependant nous avons déjà décidé que le sang froid , la presence d'esprit & la prudence , étoient seuls capables de tirer les Généraux , les Ministres , les Rois & tous les hommes en general des affaires les plus périlleuses. Entre les mots dits de sang froid , ajoûta-t-il , en voici un de Louis XI. des plus plaisans. Ce Monarque ayant confié le Gouvernement de Cambray à Marasin , homme habile & plein de valeur , mais d'une avarice si détestable , qu'il pilla le peuple du Cambrésis , sans épargner même les Eglises , dont il enleva plusieurs Reliquaires

d'or qu'il fit fondre pour en faire une grosse chaîne qu'il portoit à son col. Un jour qu'il vint faire sa Cour au Roy avec cet ornement, le Seigneur de Briquebec le voyant entrer, fit une gènesflexion en signe d'adoration pour la chaîne. Louis XI. qui comprit la force de sa raillerie, voulant la pousser plus loin, lui dît : Briquebec, honore-la, mais n'y touche pas. Toute la Cour rit beaucoup de cette repartie, & Marasin en eut tant de confusion, qu'il quitta la Cour dans le moment. Voilà, dit Uranie, sçavoir blâmer une mauvaise action d'une maniere royale ; car en disant à Briquebec de l'honorer & de n'y pas toucher, c'étoit remontrer à Marasin ce qu'il auroit dû faire des Reliquaires que son avidité avoit profanez. Et j'avouë que ces sortes de bons mots ont pour moi des charmes inconcevables, les trouvant capables de corriger sans offenser directement.



J'aime encore les réponses dont la noble hardieffe ne tend qu'à conserver sa gloire ou celle de ses Maîtres , comme est celle de la Roche-du-Maine à Charles - Quint. Cet Empereur ayant assiégué en personne la Ville de Fossan , la Garnison Françoisse lui députa le Seigneur de la Roche - du - Maine pour le complimenter, à qui Charles-Quint dit qu'il vouloit lui faire voir l'ordonnance & la beauté de son armée , ne doutant point que cela ne lui fît plaisir.

J'en aurois bien davantage , lui répondit la Roche-du-Maine , si je la voyois dans un grand desordre. Cette réponse fit connoître à l'Empereur qu'il avoit affaire à un homme d'esprit , & cela augmenta le desir qu'il avoit de lui montrer sa puissance : il monta à cheval , & fit en sa presence la revûe de ses troupes; après quoi il demanda à la Roche-du-Maine si aucun Prince de

l'Europe pouvoit assembler une si belle armée. Oüi, Sire, lui répondit-il, quand le Roi mon Maître voudra, il en mettra une sur pied plus nombreuse sans être de toutes sortes de Nations, en ne la composant seulement que des Gentilhommes de son Royaume.

Toute la Cour fut surprise de la hardiesse de cette repartie; & l'Empereur qui sentit la force de ce trait, cherchant à mortifier le Député, mit la conversation le soir à son soupé sur l'étendue de sa puissance, exagérant ses forces & ses droits incontestables sur plusieurs Provinces de France. Puis s'adressant directement à la Roche-du-Maine, il lui demanda combien il y avoit de journées de Fossan à Paris. Sire, lui répondit-il, si Votre Majesté compte les batailles pour des journées, il y en a bien douze. Il est vrai, dit alors Camille, que voilà des réponses pleines de majesté, puisque sans

manquer au respect que l'on doit toujours conserver pour les têtes couronnées, on soutient avec dignité la gloire & les intérêts de son Maître.

Mais, continua-t-elle avec son enjouement ordinaire, il seroit honteux pour moi d'être la seule qui ne pût rapporter un trait remarquable. En voici un qui vous fera d'autant plus de plaisir, qu'il est d'un Monarque dont la memoire nous fera toujours chere. Après que Henri le Grand eut calmé les troubles de son Royaume, on sçait qu'il s'appliqua au détail de l'Etat, & qu'il y travailla si utilement pour la France, qu'il devint l'amour de tous ses Sujets. Un jour que la Cour étoit fort nombreuse, il arriva que toutes les Salles du Louvre étoient si pleines de monde, que le Roi eut de la peine à les traverser; & lorsqu'il fut sur le Perron, il vit l'escalier si rempli de Courtisans, que ne pouvant le des-

cendre , le Capitaine des Gardes se crut obligé de crier : Messieurs , vous pressez trop le Roy. Mais ce grand Prince se retournant : Non , lui dit-il , ma Noblesse ne m'incommode pas , elle ne presse que mes ennemis, puisque c'est avec elle que j'ai gagné tant de batailles, & remporté tant de victoires : il accompagna ces paroles de ses regards vifs & pleins de grace , avec lesquels les Princes chers sçavent si bien assujettir les ames. Il eut aussi la satisfaction de voir sur tous les visages des marques de l'amour qu'on lui portoit , & du contentement qu'un éloge aussi parfait avoit fait naître. Il en conçut lui-même une joye si sensible, qu'il avoua au Duc de Sully que de sa vie il n'en eut qui approchât de celle qu'il ressentit en ce moment. Voilà effectivement , dit alors Thelamon , le véritable chemin du cœur de tous les hommes, & ce qui nous prouve qu'un seul mot

avantageux de la bouche du Souverain, est souvent préférable aux plus grandes récompenses. La douceur & l'affabilité dans un Monarque, font briller ses autres vertus. Une parole, un regard, le rendent Maître de nos cœurs, & je maintiens que le pouvoir d'un Monarque est mille fois plus absolu, lorsqu'il le doit plutôt à l'amour de ses Sujets qu'à leur crainte; & que pour avoir une autorité sans bornes, un Roy doit autant s'attacher à se faire aimer de ses Sujets, qu'à se rendre redoutable à ses ennemis.

Le respect que l'on ne doit qu'à l'éclat de son rang, est un respect forcé, qui n'étant cimenté que par l'habitude & le préjugé, ne porte les peuples qu'à une obeissance froide & languissante; mais lorsque par ses vertus un Monarque oblige ses Sujets de joindre l'amour à l'obéissance qu'ils lui doivent naturellement, il n'est rien quel'on ne se sente capa-

ble de faire pour lui plaire. Les biens , les vies lui sont prodiguez avec joye au moindre besoin qu'il en a , & ce zele va si loin , que l'on se croit encore trop heureux de pouvoir lui être utile. Mais , continuait-il , je crois qu'il est tems que nos réflexions fassent place au plaisir de la promenade , & je m'apperçois depuis quelques momens que les Dames voudroient profiter de la beauté de cette après-midi.

Je trouve , dit Florinde en se levant , que nous profitons toujous parfaitement des beaux jours , puisqu'on ne peut mieux les employer que nous venons de le faire. N'importe , répondit Uranie , un tour de terrasse ne fera point de tort à nos entretiens. Alors elle prit le chemin du Jardin , où toute la Compagnie la suivit. On fit plusieurs tours d'allées ; après quoi on se rendit sur la terrasse qui donnoit sur l'eau. Chacun y ayant pris place selon son inclination ,

clination, Felicie regardant la Compagnie avec une finesse qui sembloit la préparer à quelque chose d'extraordinaire , je me crois obligée d'avertir cette société que la modestie d'Uranie l'a fait manquer à la loi qu'elle a elle-même établie chez elle. Je sçais , sans en pouvoir douter , qu'elle a fait une histoire dont la lecture nous est dûë , & dont elle veut sans doute nous frustrer , puisqu'elle garde le silence sur un ouvrage qui ne peut manquer d'être intéressant. En verité , répondit Uranie en riant , je ne m'attendois pas à la piece que me joue ici Felicie , mais je vois bien qu'elle veut se venger de ce que je lui ai fait un mystere de cette histoire.

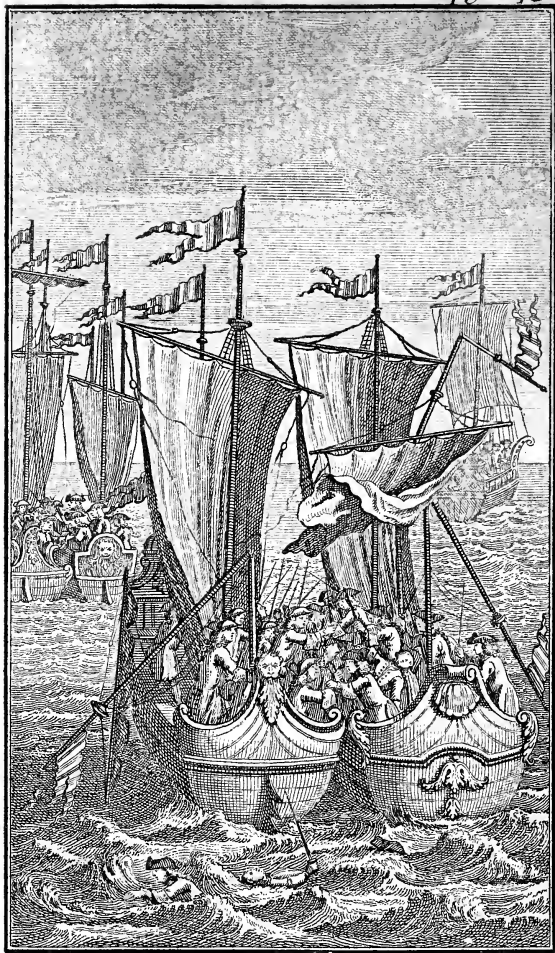
Voilà la premiere fois , interrompit Orophane , que Felicie a decouvert un secret pour avancer notre satisfaction ; car enfin j'ay toujours sur le cœur le mystere qu'elle nous fit de l'histoire d'Olimpe , que nous

## 42 LES JOURNÉES

n'apprîmes que six jours après qu'elle nous en eut parlé. Elle le devoit, dit Julie, ce secret lui avoit été confié, & elle ne pouvoit parler sans permission. Mais ceci est différent; Uranie ne lui a fait part de rien, & ne lui a point demandé le secret; ainsi elle a pû, sans passer pour indiscrete, nous découvrir une chose où nous sommes tous interessez. Je prévois, interrompit Camille, qu'Orophane en accusant Felicie, & Julie en la défendant, vont former une dispute qui nous privera de l'histoire qu'a faite Uranie. Je m'y opposerai, dit alors Thelamon; & comme j'ai encore plus de droit que Felicie de m'offenser du mystere d'Uranie, je la condamne à nous lire presentement son Ouvrage. Je ne resiste point à cet Arrêt, répondit-elle; mais ne croyez pas que cette Avanture soit un effet de mon imagination. Je l'ai trouvée en Espagnol, elle m'a plû; je l'ai traduite,







& j'attendois que vous eussiez quelques momens d'ennui pour essayer de vous en divertir. Sur ce pied-là, Madame, dit Alphonse, nous ne l'aurions jamais entendue ; ainsi nous vous demandons en grace de ne pas retarder cette augmentation aux plaisirs que nous goûtons en ces lieux. Uranie ne se fit pas prier davantage, & tirant à l'instant son Manuscrit, elle y lut ces paroles.



## HISTOIRE

DE LEONORE DE VALESCO.

*Nouvelle Espagnole.*

**A**PRE'S que l'Usurpateur Olivier Cromvel eut affermi sa puissance par la mort de Charles I. Roy d'Angleterre son Souverain, il chercha les moïens de se faire craindre de ses voisins, & de profiter des

## 44 LES JOURNÉES

divisions qui regnoient entre la France & la Maison d'Autriche ; & tandis que par des esperances égales il amusoit les Ambassadeurs de ces deux Puissances qui étoient à Londres , & qui employoient toute leur politique pour l'attirer chacun dans leur parti , il formoit des projets dont ils ne pouvoient avoir connoissance. Il y eut même un tems où l'Ambassadeur d'Espagne parut l'emporter sur celui de France par les caresses & les propositions que Cromwel lui faisoit faire , sans pourtant en venir à la conclusion.

Cependant cet Usurpateur faisoit équiper une Flote de soixante Navires de guerre qu'il fit monter par huit mille hommes de ses troupes aguéries qui avoient remporté tant de victoires memorables sous son Commandement. Cet Armement allar- moit toute l'Europe, à la reserve des Espagnols, qui amusez par les caref-

ses & les propositions de Cromvel, s'endormirent sur la foi de ces apparences d'amitié. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils apprirent que cette Flote commandée par le Vice-Amiral Pen, avoit son rendez-vous aux Isles de Canarie, & qu'elle devoit encore prendre deux mille hommes aux Barbades ! Ils ne douterent plus de la tromperie de Cromvel, & que son dessein ne fût de s'emparer des Places de leur domination dans les Indes Occidentales.

Ils envoyèrent plusieurs Corvettes qui furent assez heureuses pour devancer la Flote Angloise, & porter l'allarme sur toutes ces Côtes. Les Anglois firent quantité de descentes en Terre-Ferme sans pouvoir s'établir nulle part. Les Espagnols se défendirent avec tant de valeur que leurs ennemis desespererent de pouvoir former l'établissement qu'ils desiroient. Ils rabatirent sur l'Isle de la Jamaïque, où ils prirent Port-Roïal

s'attachant vivement à cette Conquête. Dans une descente qu'ils firent aux environs de la Ville de Buenos-Ayres, ils pillèrent une Maison de plaifance qui appartenoit à Dom Bernardo de Valesco Seigneur Espagnol, qu'ils trouverent sans défense, n'étant occupée alors que de Leonore de Valesco, fille unique de Dom Bernardo, & de quelques Domestiques qui furent tuez ou enlevez par les Anglois.

Leonore de Valesco étoit une jeune personne de seize à dix-sept ans, d'une taille avantageuse, & belle régulièrement; mais mille fois plus aimable encore par les grâces de son esprit, & les vertus dont le Ciel l'avoit douée. Elle étoit adorée de Dom Fernand Marquis de Padille, âgé de vingt ans, bien fait, sage, plein de valeur, & le plus riche Seigneur de tout le Pays. La charmante Leonore l'aimoit tendrement; & Valesco son pere approuvant leur

ardeur mutuelle , n'attendoit que la fin des troubles que la Flote Angloise avoit causez sur ces Côtes pour les unir par l'hymen. Et comme le Marquis de Padille faisoit sa premiere Campagne sous Dom Bernardo de Valesco , ses occupations guerrieres le forçoient d'être éloigné de Leonore. Elle s'étoit retirée pour quelques jours dans cette Maison de Campagne pour y revêr avec liberté aux plaisirs que lui préparoit une union dont elle faisoit tout son bonheur. L'instant où sa Maison devint la proie des Anglois étoit un de ceux qu'elle prenoit ordinairement pour s'entretenir avec Beatrix, l'une de ses filles , en qui elle avoit le plus de confiance. Leonore étoit non-chalamment couchée sur un lit de repos, écoutant Beatrix, qui étant d'une humeur vive & gaye , étoit à genoux devant elle , lui tenant les discours vifs & passionnez qu'elle jugeoit que Dom Fernand lui tien-

droit lorsqu'il la reverroit. Une conversation si intéressante avoit mis le cœur de Leonore dans une situation tendre & tranquille, qui répandoit sur son visage mille grâces nouvelles ; & il sembloit que des momens si doux n'auroient pas dû être interrompus par des allarmes guerrières. Ils le furent cependant ; les cris des Domestiques & le bruit des Soldats Anglois les tirèrent de leur entretien. Leonore qui étoit naturellement courageuse, sortit du Salon en tenant Beatrix par la main, & se présentant aux ennemis, avec une fierté qui ne la rendoit que plus belle, elle leur inspira un respect qui la garantit des outrages qu'elle en pouvoit craindre.

Mais les sentimens d'admiration qu'elle fit naître dans leurs ames ne purent l'empêcher d'être leur prisonnière avec Beatrix ; & comme il n'y avoit pas lieu d'espérer de se défendre, ou d'être secourus, Leonore



nore ne hesita point à se rendre , comptant bien que par échange ou par rançon elle recouvreroit dans peu sa liberté : ainsi elle se laissa conduire aux Vaisseaux Anglois. Le Capitaine de celui sur lequel on la fit monter, s'appelloit Kerme, qui frappé de la beauté de Leonore , crut que de toutes les prises qu'on pouvoit faire sur les Espagnols, il n'y en avoit aucune qui valût une pareille Conquête. C'étoit un homme de trente-cinq ans , vehement & présomptueux ; mais avec cela généreux admirateur de la vertu , & sçachant la respecter dans l'occasion. L'amour extrême qu'il sentit pour Leonore à cette première vûe , le contraignit encore à cacher sa violence naturelle ; il lui demanda pardon de celle qu'on venoit de lui faire , l'assurant d'un respect inviolable : il la supplia de se consoler d'un malheur dont il feroit tous ses efforts pour adoucir l'amertume.

## 50 LES JOURNÉES

Je ne suis point effrayée de l'accident qui m'arrive , lui répondit Leonore , avec une douceur mêlée de fierté ; & quoique je n'eusse pas dû effuyer de semblables hazards , je ne puis m'opposer à la destinée qui l'a voulu ainsi ; & j'espere que vous ne me donnerez pas lieu de me repentir de cette resignation , par les égards que tous les hommes généreux doivent avoir pour mon sexe, & pour une personne de ma naissance. A ces mots Kerme lui ayant présenté la main , il la conduisit dans la Chambre de Poupe , où l'ayant laissée avec Beatrix , il retourna donner ses ordres à ses gens ; & sur tout , ceux qui pouvoient lui assurer sa prisonniere , défendant sur peine de la vie de dire qu'elle fût en sa puissance , quelque recherche qu'on en fit. Cette précaution ne lui fut pas inutile , puisque Dom Bernardo de Valesco qui commandoit une troupe de Cavalerie le long des Côtes

les plus exposées, fut d'une surprise extrême à cette triste nouvelle. Ne croyant pas que les Anglois osassent s'écarter des rivages de la Mer, il avoit permis à Leonore de se retirer dans son Château, qui étant fort avant dans les terres, ne lui paroissoit pas courir de risque. Sa douleur fut des plus vives, mais celle du Marquis de Padille ne se peut concevoir. Son désespoir éclata de mille façons différentes, sa jeunesse ne lui permettant pas la force d'esprit de Valesco, qui bien que des plus sensibles à ce malheur, cherchoit à consoler Dom Fernand, par des raisons qui auroient sans doute été bonnes à tout autre qu'à un amant fidele, aimé, & qui étoit sur le point de se voir heureux.

Ils envoyerent cependant une Corvete à la Flote ennemie qui étoit à la Jamaïque avec des Lettres du Capitaine Général des Côtes de Dom Bernardo de Valesco & du

Marquis de Padille. Le Général Anglois les reçut avec considération, & fit soigneusement chercher Leonore. Mais Kerme qui avoit prévû à tout, & de qui l'amour s'augmentoît à chaque instant, fut si bien obéi, qu'ayant fait courir le bruit qu'elle avoit péri par les mains des Soldats qui avoient pillé le Château de Valesco, que cette nouvelle passant de bouche en bouche, & personne ne la contredisant, prit la forme de la vérité. Ainsi la Corvete retourna faire ce funeste rapport. Mais ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que Valesco, qui avoit appris l'enlèvement de sa fille avec grandeur d'ame, espérant la ravoir par échange ou par rançon, perdit toute retenue à cette nouvelle, & marqua l'excès de sa douleur par mille paroles de désespoir; & que Dom Fernand qui avoit fait voir le sien à l'ombre seule de la perte de Leonore, sentit ranimer son courage en apprenant sa mort.

Non, Seigneur, disoit-il à Valefco, Leonore n'a point péri; ses charmes m'ont fait un rival. On me l'enleve, on me la cache, & je sens en moi des mouvemens de haine, de vengeance & de jalousie qui ne s'accordent point avec le désespoir que sa mort me causeroit si elle étoit véritable. Dom Bernardo, à qui la nature n'enseignoit point de semblables délicatesses, & qui se sentoît simplement allarmé d'avoir perdu une fille qui lui étoit infiniment chère, fit chercher exactement le corps de Leonore: & pour acquiescer en quelque sorte aux sentimens de Dom Fernand qu'il regardoit & aimoit comme son fils, il fit publier par tout de la part du Capitaine Général, que ceux qui en sçauroient des nouvelles, eussent à le déclarer, avec promesse de recompense. Cette publication eut son effet: Un jeune homme élevé chez Valefco, & qui étoit un des Domestiques qui

avoient suivi Leonore à la Campagne , ayant eu l'adresse de se sauver pendant que les Soldats Anglois s'amusoient à piller le Château , vint trouver Dom Bernardo , & l'assura que sa fille n'étoit point morte , & qu'on l'avoit conduite avec Beatrix sur les Vaisseaux Anglois. Cette découverte donna quelqu'esperance au pere , & fortifia l'amant dans la pensée qu'il avoit un rival , & tourna toutes ses idées à la vengeance , jurant une haine implacable à la Nation Angloise.

Cependant tout paroissant favoriser l'amour & les desseins de Kerme , après la conquête des principales Villes de la Jamaïque , la Flote reçut ordre de retourner en Angleterre ; ainsi l'amoureux Kerme en reprit la route avec sa prisonniere , dont le cœur étoit dans une situation des plus touchantes. Elle s'étoit attenduë que son pere & son amant n'oubliroient rien pour la raver :

cependant elle voyoit mettre à la voile pour le pays ennemi sans entendre parler de l'un ni de l'autre : son courage, tout grand qu'il étoit, ne pouvoit tenir contre une si cruelle indifférence. Hé ! quoi, disoit-elle à Beatrix, ce pere qui m'a élevée avec tant de tendresse ! Ce pere de qui je semblois être l'unique espoir, il m'abandonne, & ne fait pas le moindre effort pour me ravoïr : & lorsque la nature ne parle plus dans le cœur de mon pere, l'amour de concert avec elle pour me désespérer, paroît aussi s'éteindre dans l'ame d'un amant, dont je croyois faire toute la felicité. Dom Fernand m'oublie ! Dom Fernand me sçait au pouvoir des Anglois, & ne tente rien pour m'en tirer. Ces reflexions accablantes arrachotent des larmes de ses yeux avec une abondance qui auroit attendri l'ame la plus barbare.

Quoique l'humeur de Beatrix fût gaye, la situation de sa belle Maî-

## 56 LES JOURNÉES

treffe étoit si douloureuse qu'elle n'eut pas de peine à s'y conformer. Mais ne voulant pas lui laisser des idées si funestes, elle n'épargnoit ni soins ni raisons pour la consoler. Vous ne devez point juger, Madame, lui disoit-elle, sur de foibles apparences de l'amour d'un pere, & de l'ardeur d'un amant. Le silence de Dom Bernardo justifie celui du Marquis de Padille; car enfin, si l'on peut craindre l'inconstance d'un amant, on n'a rien à redouter du changement d'un pere. Ainsi quand Dom Fernand seroit infidele, Dom Bernardo n'en seroit pas moins tendre pour vous, & n'apporteroit pas moins ses soins pour vous ravoir. Il est bien plus juste de penser que l'un & l'autre font actuellement pour vous tout ce que la tendresse paternelle, & l'amour fidele peuvent inspirer à des ames généreuses : mais qu'il est ici des interêts secrets qui vous cachent les mouvemens qu'ils



se donnent. Oui, Madame, continua-t-elle, voyant rougir Leonore, mon sexeme rend trop attentive à ce qui vous touche pour ne m'être pas apperçûë que Kerme vous adore, & je ne doute point que son amour ne vous dérobe ce qu'un pere & un amant entreprennent pour vous.

Que je suis à plaindre, ma chere Beatrix, lui répondit-elle, s'il est vrai que Kerme ait de pareils sentimens! j'en eus la pensée, mais je cherchois à la détruire pour ne pas augmenter mes peines. Cependant je n'en vois que trop la vérité, puisque toi-même l'as pénétrée. Quoi qu'il en soit, Beatrix, soyez-moi fidele, ne m'abandonnez jamais; & sur-tout, ne découvrons point à Kerme le secret de mon cœur, qu'il ignore le nom d'un rival qui m'est si cher pour ne pas exposer des jours qu'il ne pourroit attaquer sans me donner la mort. Laissons agir le Ciel protecteur de la vertu, & attendons

sans foiblesse le moment de notre délivrance. C'étoit ainsi que la charmante Leonore s'entretenoit, tandis que le Vaisseau qui l'éloignoit du Marquis de Padille s'approchoit de l'Angleterre, où elle ne fut pas plutôt arrivée que Kerme la conduisit dans une Terre qu'il avoit dans la Province de Kent, presque sur le bord de la Mer.

Ce fut là qu'avec un respect & une crainte dont elle seule le pouvoit rendre capable, il lui annonça, qu'excepté la liberté, rien ne lui seroit refusé; & qu'en lui déclarant son amour, il lui fit connoître qu'il ne vouloit obtenir son cœur que d'elle-même, en ne la contraignant à répondre à sa flame que par ses soins, sa complaisance & sa soumission. Quoique Leonore dût s'attendre à cette déclaration, elle ne laissa pas d'en être affligée. Mais par une prudence qui ne l'abandonnoit jamais, elle lui répondit sans mépris,

se contentant de lui faire entendre qu'elle ne devoit pas être regardée comme une prisonniere ordinaire , qu'elle n'étoit point esclave , & dépendoit d'un pere , de qui seul on la pouvoit obtenir , & qu'elle ne connoissoit point de loix qui la pussent soustraire à l'obéissance qu'elle lui devoit.

Kerme qui vouloit véritablement roucher son cœur , & n'y employer que les voyes que l'honneur prescrit , l'assura qu'elle auroit lieu d'être contente du respect qu'il savoit rendre aux personnes de sa naissance , & de l'admiration que lui inspiroit sa vertu. Il lui donna des femmes pour la servir avec Beatrix , & donna ses ordres pour qu'elle fût traitée en Maîtresse absolue de sa maison , n'épargnant rien pour lui rendre cette solitude supportable.

Leonore étoit d'un caractère héroïque , d'une fermeté d'ame inébranlable , mêlant la douceur de

son sexe au courage de l'autre ; les actions généreuses la touchoient, & elle fut gré à Kerme d'en user ainsi avec elle, d'autant plus qu'elle s'aperçut que dans toutes ses actions il cherchoit à lui faire connoître que sa vertu n'avoit rien à craindre de la violence de son amour. Cette certitude la rendit plus tranquille ; & quoique le Marquis de Padille fût incessamment présent à sa pensée, & que leur séparation la touchât vivement, elle se sentit moins agitée dans l'espérance que l'empire qu'elle prenoit dans la maison de Kerme, & sur Kerme lui-même, lui fourniroit plus aisément les moyens de se sauver.

Kerme qui étoit attentif à ses moindres mouvemens, remarqua aisément qu'elle commençoit à goûter quelque repos : & comme il étoit l'homme de l'Angleterre le plus habile dans l'art de la navigation, l'étude de la Geometrie, &

les Mathematiques étant ses occupations ordinaires, il s'apperçut que Leonore avoit des principes de ces sortes de sciences, & qu'elle y prenoit quelque plaisir; cela lui fit naître l'envie de lui proposer de recevoir de ses leçons; elle y consentit, ne cherchant que les occasions de le distraire de son amour, & de l'empêcher de s'en entretenir.

Mais cette complaisance eut un effet tout contraire; car elle profita si bien, & elle devint si savante, que Kerme en fut surpris, & sentoît augmenter sa passion à mesure qu'il découvroit les beautez de son esprit. Tandis que cette belle prisonniere adouciſſoit la rigueur de sa captivité par ces innocentes occupations, le malheureux Marquis de Padille ſçachant que la Flote Angloiſe avoit quitté ces Mers, ne songea plus qu'à passer en Espagne, pour aller delà en Angleterre chercher Leonore. Dom Bernardo étoit

trop sensible à sa perte pour s'opposer à un si juste dessein. Ainsi après avoir juré à Dom Fernand, qu'en quelque endroit que fût Leonore, elle étoit à lui, & qu'absent comme présent, il consentoit qu'elle devînt sa femme, ils s'embrassèrent, & le Marquis de Padille s'étant embarqué sur le premier Vaisseau qui partit pour l'Espagne, arriva heureusement à Cadix, & de là se rendit à Madrid, où il trouva moyen d'avoir un Passeport pour l'Angleterre. Il y passa, & se donna tous les mouvemens nécessaires pour avoir des nouvelles de Leonore, sans y pouvoir réussir. Et comme Kerme venoit rarement à la Cour, & que personne ne savoit qu'elle fût en sa puissance, le Marquis de Padille n'en put rien découvrir, & se vit contraint de repasser à Madrid aussi peu instruit qu'il en étoit parti. Mais sa haine pour les Anglois s'étant accrûe par la diffi-

culté qu'il trouvoit à favoir ce qu'ils avoient fait de Leonore, il sollicita à la Cour d'Espagne, & employa tout le crédit de ses parens, qui y étoient en grande considération, pour avoir le Commandement d'un Vaisseau de soixante pieces de canon qu'il offrit d'armer & d'entretenir à ses dépens.

Des offres si peu communes déterminèrent les Ministres à lui accorder ce qu'il demandoit. On lui donna un habile Capitaine en second, de bons Officiers & des troupes aguéries. L'armement se fit à Cadix avec diligence; & lorsque tout fut prêt, il reçut ordre d'aller croiser sur les Côtes d'Angleterre. Il mit à la voile, ne respirant que le combat, bien moins par l'ardeur d'acquiescer une gloire dont sa valeur & son courage le rendoient sûr, que par l'envie de se venger sur route la Nation Angloise, de la perte de Leonore. Deux

jours après sa sortie du Port, il rencontra une Flote Marchande Angloise qui alloit à Lisbonne, richement chargée, escortée par deux Frégattes de cinquante pieces de canon chacune : il attaqua celle qui étoit sous le vent, & après une heure de combat il la coula à fond. L'autre Frégatte ayant tâché de gagner le vent pour venir au secours de celle qui étoit attaquée, étant arrivée à la demie portée du canon, justement au moment qu'elle couloit à fond, changea de manœuvre, & voulut prendre la fuite. Mais le vent ayant tourné au Nord, le Marquis de Padille l'eut bien-tôt jointe, & l'attaqua si vivement que le combat ne fut pas long. La Frégate arbora Pavillon blanc, baissa ses voiles, & vint à bord du Vaisseau victorieux. Dom Fernand la fit reparer en diligence, & monter par des Officiers & des soldats Espagnols ; & profitant du vent poursuivit la

Flote



Flote Marchande, & l'ayant trouvée à l'embouchure du Tage, l'obligea à amener à bord de la Frégate, & la conduisit à Cadix.

Il donna avis à la Cour de cette premiere victoire, & tous les Officiers rendirent un compte si fidele de sa prudence, de sa conduite & de son courage, qu'on ne parloit plus que de lui à Madrid. En attendant de nouveaux ordres, il s'occupa à recompenser les Officiers, les Soldats, les Matelots, & il le fit de maniere à s'acquérir l'amour & l'estime des uns & des autres. Il fit radoubber son Vaisseau, le fournit du nécessaire & du commode, comptant bien que la Cour d'Espagne ne le laisseroit pas oisif. En effet, il reçut ordre d'aller croiser sur les Côtes de la Jamaïque, & de faire en sorte de donner du secours aux Espagnols, qui se défendoient encore contre les Anglois dans cette Isle.

Tandis que ce jeune guerrier exe-

## 66 LES JOURNÉES

cute ce commandement avec une valeur éclatante, Kerme eut ordre de partir pour escorter une Flote que Cromvel envoyoit à la Jamaïque, avec un renfort considerable de troupes, de munitions, & des Ingenieurs pour y tracer de nouvelles fortifications. Il s'étoit si bien accoutumé dans l'espace d'un an qu'il y avoit qu'il retenoit Leonore captive, à l'entretenir d'un amour qui, tout rebuté qu'il étoit, faisoit tout son bonheur, qu'il ne put apprendre sans douleur, qu'il falloit se séparer d'elle. La crainte qu'elle ne profitât de son absence pour s'échapper, & de perdre par là un temps qu'il croyoit être des mieux employés, en cherchant à s'en faire aimer, le fit tomber dans une mélancolie qui le rendit méconnoissable. Leonore qui s'en apperçut craignit d'abord qu'il n'eût appris quelque chose de ses engagements, & qu'il ne formât de funestes desseins contre son pere ou son amant.

Cette inquietude la rendit presque aussi triste que Kerme ; mais il ne la laissa pas long-temps dans cette pensée : son amour lui ayant fait prendre une résolution qui ne pouvoit entrer que dans l'esprit d'un homme aussi violent que lui. Agité de cette nouvelle idée, il fut à l'appartement de Leonore, & l'abordant avec un air qui marquoit le trouble de son ame, il se jeta à ses pieds devant Beatrix, qui ne quittoit jamais sa Maîtresse. Je viens, lui dit-il, Madame, vous annoncer que mon devoir m'oblige à me séparer de vous, mais que la violence de mon amour ne permet pas d'y consentir. Alors lui détaillant l'ordre qu'il avoit reçu, il continua en lui disant qu'il avoit résolu de la mener avec lui ; mais que pour accorder son amour avec sa réputation, & la garantir des traits de la médisance, elle n'y paroîtroit qu'en habit d'homme, & sous un nom

## 68 LES JOURNÉES

supposé, ainsi que Beatrix, qu'il vouloit qui suivît par tout ses pas. Voilà, Madame, ajouta-t-il, ce que j'ai résolu, ou de me donner la mort à vos yeux si vous n'y consentez.

Rien ne put exprimer la surprise de Leonore à cette proposition: elle en conçut en un instant toute la conséquence; mais elle connoissoit assez Kerme, pour savoir qu'il étoit capable de faire ce qu'il venoit de dire. Et réfléchissant que sa mort, loin de lui rendre la liberté, lui feroit courir des risques plus grands que ceux où il la vouloit engager, songeant de plus que le voyage qu'il lui proposoit la conduisoit à la Jamaïque, elle prit son parti sur l'heure, & prenant un air de majesté qui fit trembler le Capitaine, tout hardi qu'il étoit: Kerme, lui dit-elle, j'aurois mille justes raisons à opposer à ce que vous osez exiger de moi; cependant je veux bien vous les épargner, & je consens à vous suivre,

comme vous le souhaitez , pour reconnoître en quelque façon , par cette complaisance , le respect que vous m'avez porté depuis que la guerre m'a mise entre vos mains. C'est le seul motif qui m'engage à cette démarche par rapport à vous. Car enfin n'esperez pas que le temps ou les occasions vous rendent maître de mon cœur. Je vous estime , mais je ne puis vous aimer : cet aveu sincere vous doit prouver la droiture de mes sentimens. Cependant je vous suivrai , mais à condition que vous me jurerez, par ce que vous révèrez le plus , que vous ne fortirez jamais du respect que vous me devez. Kerne qui attendoit son Arrêt de mort , fut si transporté de joye au discours de Leonore, qu'oubliant ce qu'il avoit de cruel , il ne songea qu'au plaisir de la voir consentir à le suivre. Et comme l'esperoir n'abandonne jamais les malheureux , & sur-tout en amour, il se

flata que , puisqu'il venoit d'obtenir une semblable grace , il ne lui seroit pas difficile de vaincre le reste dans la suite. Il fit les sermens que Leonore désiroit , & lui protesta qu'il ne la regarderoit dans le cours de cette expedition que comme un frere que l'on aime tendrement. Après cette assurance , il sortit pour ordonner ce qu'il falloit pour son déguisement , & la laissa avec Beatrix en liberté de s'entretenir sur un pas si hardi. Cette fille en étoit dans un étonnement qui s'étoit répandu sur toute sa personne , & regardant Leonore attentivement : Quoi , Madame , lui dit elle , vous allez suivre Kerme , l'ennemi de votre Patrie , le rival du Marquis de Padille ! & vous allez le suivre déguisée en homme ! Quel est votre dessein , Madame ? Songez-vous aux périls que vous allez courir , & se peut-il que vous y pensiez sans frémir ? J'ai prévû tes crainres & tes

remontrances, lui répondit Leonore : mais, ma chere Beatrix, que ferois-je enfermée ici, sans espoir d'en forrir, entourée de mille surveillans attentifs à mes moindres actions. Bien loin d'être effrayée des dangers de la guerre, je les affronterois avec joye pour rejoindre mon pere & Dom Fernand ; & c'est dans cet espoir flateur que je consens à suivre Kerme. Il va faire voile à la Jamaïque. Quelle plus belle occasion puis-je trouver pour me sauver ? L'habit d'homme que je vais prendre me donnera des facilités que la retenuë de mon sexe me défendrait de chercher. Je pourrai former des amitez à la faveur de ce déguisement qui seroient dangereuses en l'état où je suis, & qui dans l'autre me seront utiles sans danger. Tel qui me servira, comme étant son égal & son ami, me trahiroit sous ma véritable forme. Enfin, je ne craindrai point d'inspirer de

l'amour ; & quelque chose d'extraordinaire en moi m'assure en secret que cette aventure va finir mon esclavage , & me rejoindre à ce que j'aime.

Beatrix avoit de l'esprit, ainsi elle comprit facilement la force des raisons de Leonore ; & ne cherchant plus à les combattre , elle reprit son humeur enjouée pour la distraire d'une espece de rêverie , dans laquelle la résolution qu'elle venoit de prendre la faisoit tomber de tems en tems. J'avouë , lui dit-elle , Madame , qu'il faut avoir l'ame aussi grande que vous , pour former des projets de cette importancé ; mais moi , ajouta-t-elle en riant , qui n'ai ni pere ni amant à rejoindre , faites-moi la grace de me dire quelle figure d'homme je ferai parmi un monde de gens de guerre qui ne respirent que le carnage ? Je vous connois d'humeur à faire comme les autres , mais le Ciel ne nous a  
pas



pas toutes formées de même ; & je ne me sens nullement capable de me servir du sabre dont Kerme va nous honorer. Leonore ne put s'empêcher de sourire de la crainte de Beatrix , & l'assûra sur le même ton qu'elle prieroit Kerme de la placer toujours dans les endroits où il y auroit le moins de danger. Trois jours se passerent de cette sorte, au bout desquels Kerme envoya à Leonore des habits magnifiques pour elle & Beatrix, en la priant de s'y accoutumer , n'ayant plus que très-peu de tems à rester en Angleterre. Elle en mit un aussi-tôt, & elle parut si belle à Beatrix sous ce déguisement , qu'après lui avoir aidé à s'habiller, elle se hâta d'en faire de même, pour éviter, lui dit-elle galamment, de tomber dans une erreur fatale à son repos. Car enfin , Madame , continua-t-elle , je m'imaginais si bien que vous êtes le plus bel homme du monde, que pour

me faire oublier que je suis femme ; il faut que je porte au plutôt le même habit que vous. Lorsqu'elles furent en état d'être vûës , Kerme vint les trouver. Mais si Leonore avoit charmé Beatrix , de quelle admiration ne frappa-t-elle pas l'homme du monde le plus amoureux ? Il avoua n'avoir rien vû de si beau en sa vie. En effet , comme Leonore étoit d'une taille avantageuse , noble & aisée , cet habillement la faisant paroître dans toute son étendue , lui donnoit un air de majesté qui inspiroit le respect ; en même tems que l'éclat & la blancheur de son teint , la beauté de ses traits , & ses cheveux cendrez , flottans à grosses boucles sur ses épaules , inspiroient de l'amour. La pudeur de son sexe , qui s'appercevoit à travers ce déguisement , lui donnoit de nouveaux charmes , ne paroissant être que l'effet de cette noble timidité qui accompagne ordinairement la jeunesse bien élevée.

Kerme la contemploit avec un plaisir égal à son amour ; mais severe observateur de ses sermens , il lui réitera qu'il ne la regarderoit plus que comme le plus cher de ses amis. Toute chose facilitoit le déguisement de Leonore ; son teint , sa taille , & la Langue Angloise , quoique très-difficile , qu'elle s'étoit appliquée à apprendre , & qu'elle parloit dans toute sa pureté , la firent aisément passer pour être de la Nation ; & ce fut comme Anglois , & sous le nom du Chevalier de Lunley , que Kerme la presenta aux Officiers de son Vaisseau , lorsqu'il fut à Plimouth pour s'embarquer , qui ne purent la regarder sans admiration. Kerme mit à la voile , ayant pour conserve une Fregate de cinquante pieces de canon, Son ordre portoit qu'aussi-tôt qu'il auroit conduit la Flotte à la Jamaïque, d'y faire armer deux Vaisseaux de soixante pieces, & deux Fregates qui étoient

## 76 LES JOURNÉES

dans le Port Royal de cette Isle, & d'aller croiser sur les Vaisseaux Espagnols qui venoient en Europe. Son voyage fut heureux jusqu'à la vûe de la Jamaïque que le tems se couvrit, & lui fit essuyer une tempête si terrible, que la Flotte fut dispersée, & que son Vaisseau fut plusieurs fois sur le point de perir; ce qui seroit arrivé infailliblement sans son habileté. Après trente-six heures de tourmente, le tems s'étant mis au beau, Kerme ne voyant aucun Vaisseau de la Flotte, il tira plusieurs coups de canon pour signal, mais sans succès; ce qui lui fit prendre le parti de tourner la Prouë du côté de Port-Royal de la Jamaïque, comptant que sa Conserve & la Flotte y seroient arrivées; mais le vent ne lui étant pas favorable, il ne pouvoit y aller qu'en louvoyant. Il s'en approcha cependant, & découvrit un Vaisseau Espagnol qui pressoit vivement sa

Fregate, & fut témoin de sa prise, ne pouvant arriver assez promptement pour la secourir. Il fit pourtant si bien qu'il joignit l'Espagnol : c'étoit justement le Vaisseau du Marquis de Padille; ils se canonnerent jusqu'à la nuit avec un succès égal, & sur le minuit un gros tems les ayant séparés, l'Anglois se retira au Port-Royal de la Jamaïque, & l'Espagnol à Buenos-Ayres, où il fut reçu avec les acclamations qu'il méritoient sa valeur & sa conduite. Dom Bernard de Valesco qui vint le recevoir, ne pouvoit se lasser de l'embrasser, ne l'ayant point vu depuis son départ pour l'Angleterre. Dom Fernand lui raconta le peu de succès qu'avoit eu ce voyage, & ils recommencerent leurs regrets sur la perte de Leonore. Ma douleur est excessive, Seigneur, dit-il à Valesco, & quoique vous soyez pere de Leonore, vous ne pouvez sentir comme moi,

l'horreur d'en être privé. Cependant mon cœur ne se peut refuser l'espoir de la retrouver ; & c'est dans cette idée que je ne néglige rien pour m'en informer. J'ai fait séparer les Officiers de la Fregate que j'ai prise, pour les interroger sur les soupçons qui me troublent : on va nous les amener , peut-être que nous trouverons dans leurs discours des clartez qui serviront à guider mes pas avec certitude.

Comme il achevoit de parler , il vit entrer les Prisonniers , entre lesquels il s'en trouva un d'un air si noble & d'une si belle physionomie , que le Marquis de Padille prit d'abord de l'inclination pour lui. Vous me paraissez d'un air , lui dit-il avec civilité , à ne devoir rien ignorer des desseins de nos ennemis. Les droits que le sort de la Guerre nous donne sur vous , vous obligent à nous en instruire ; ainsi je vous prie de n'en rien déguiser , & de m'ap-

prendre qui vous êtes , votre nom & celui du Capitaine du Vaisseau que j'ai combattu.

L'Officier dont le cœur étoit attiré par la même simpatic qui lui avoit acquis celui de Dom Fernand, n'hésita point à le satisfaire, & s'enonçant avec cette noble hardiesse que donnent la naissance & le vrai mérite, il lui dit qu'il étoit Ecoffois, & s'appelloit Montrose ; que celui qui montoit le Vaisseau qu'il avoit combattu se nommoit Kerme , & qu'il avoit ordre d'armer une Escadre au Port Royal de la Jamaïque, & de courir sur les Vaisseaux Espagnols. Le nom de Kerme fit monter le feu au visage de Dom Fernand, sans pouvoir rendre raison de ce mouvement extraordinaire; il pria l'Officier de rester auprès de Valesco, ayant à l'entretenir plus particulièrement, & fut rendre compte au Capitaine General, des desseins des Anglois. L'ordre fut envoyé dans tous les

Ports d'armer plusieurs Vaisseaux pour être en état de se défendre contr'eux, & même de les attaquer. Cependant le Marquis de Padille agité de mille pensées différentes, vint rejoindre l'Officier, & le regardant de façon à lui faire connoître l'estime qu'il avoit prise pour lui : Je m'étonne, lui dit-il, qu'étant d'un sang si fort attaché à ses légitimes Rois, vous serviez un Usurpateur. Montrose ne put s'empêcher de soupirer à ce reproche, & ne voulant pas se noircir dans l'esprit d'un homme qu'il commençoit d'aimer véritablement, il lui apprit que son peu de fortune étoit la seule cause de son attachement à Cromvel ; que les Cadets en Ecosse n'étant pas partages de biens, il avoit été contraint de suivre le torrent pour soutenir le nom qu'il portoit ; mais que s'il trouvoit une occasion favorable de quitter le parti de l'Usurpateur, il la feroit avec joye, rougissant mille fois



le jour d'exposer sa vie pour celui qui l'avoit fait perdre à son Roi. Le Marquis de Padille, charmé de cette ouverture, l'embrassa tendrement, & l'assûra que s'il le vouloit, il pouvoit désormais se compter au nombre des Officiers Espagnols, qu'il auroit lieu d'être content de son sort; se trouvant trop heureux de pouvoir arracher à l'Usurpateur un homme de sa naissance & de son mérite.

Montrose, sensiblement touché de reconnoissance, accepta le parti, & crut que pour marquer au Marquis de Padille l'attachement sincère qu'il auroit pour lui, il ne devoit lui rien cacher de ses affaires les plus secretes : ce qu'il fit avec un épanchement de cœur si véritable, que le Marquis de Padille lui conta à son tour toutes ses aventures, & le désespoir où il étoit de ne pouvoir rien apprendre de Leonore. Montrose qui étoit vif & entreprenant,

lui offrit de le servir dans cette recherche. J'ai vû, lui dit Dom Fernand, tous les Officiers qui étoient à l'expédition de la Jamaïque, lorsque je fus à Londres, à la réserve de ce Kerme, dont je ne puis prononcer le nom sans fureur ; & il vous feroit aisé de dissiper mon trouble, s'il est vrai que vous ayez dessein de me rendre service. Je vous enverrois par une Corvete au Port Royal de la Jamaïque, sous prétexte de traiter de la rançon des Officiers Anglois & de la vôtre, & pendant cette négociation vous pourriez vous informer du fort de Leonore, & revenir m'en instruire. Montrose promit à Dom Fernand de s'acquitter de cette commission avec succès, & que quand ce seroit Kerme lui-même qui l'auroit en sa puissance, il sçauroit la découvrir.

Cette assurance fit naître tant d'espoir dans le cœur de Dom Fernand, qu'il fit à l'instant partir Montrose

pour Port-Royal de la Jamaïque, où il fut reçu avec joye, étant aimé de tous les Officiers. Il exposa les propositions dont il étoit chargé ; & comme elles étoient difficiles à accorder, il eut tout le tems de s'informer de Leonore, dont personne ne lui put rien apprendre. Désespéré de se voir trompé dans son attente, il s'avisa de lier conversation avec le Chevalier de Lunley : sa beauté, sa douceur & son affabilité lui en donnant souvent occasion. Et comme Lunley apprit de lui qu'il venoit de Buenos-Ayres, il fut le premier à l'interroger sur ce que l'on y faisoit, sans pourtant oser lui parler de Dom Fernand & de Valesco. Montrose répondit vaguement à toutes ses questions, en lui disant qu'il n'avoit rien appris de conséquence, sinon qu'on y regrettoit encore une Dame extrêmement belle nommée Leonore. Le Chevalier de Lunley marqua tant de trouble à ce

nom, que Montrose qui le regardoit attentivement, chose qu'il avoit faite à tous ceux à qui il en avoit parlé, crut que le hazard l'avoit justement conduit auprès du rival de Dom Ferdinand ; & voulant connoître à fond tous les mouvemens de son cœur, soit dans la crainte ou dans la joye : Mais, continua-t-il, on espere que les pleurs qu'on a répandus à sa perte, seront bien-tot effuyées par les Fêtes qui se doivent faire au mariage d'une de ses parentes qui ne lui cede en rien pour la beauté avec le vaillant Marquis de Padille qui devoit épouser Leonore lorsqu'elle a péri. Un discours si peu attendu frappa tellement le Chevalier de Lunley, que le rouge qui lui étoit monté au visage au nom de Leonore, fit bientôt place à la pâleur, & il lui fallut tout son courage pour soutenir une nouvelle si terrible. Pour Montrose, il prit ce changement pour un retour à sa tranquillité, & le trouvant

trop beau pour n'être pas aimé, il ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût enlevé Leonore.

Le Chevalier de Lunley ne pouvant soutenir plus long-tems une conversation qui le poignardoit, quitta Montrose, l'ame penetrée de la plus vive douleur. L'Ecoffois qui prenoit tous ces mouvemens pour des marques d'amour pour Leonore, persuadé qu'elle étoit en sa puissance, s'informa exactement quel étoit le Chevalier Lunley; & comme il apprit qu'on ne le connoissoit que pour un jeune homme que Kerme aimoit tendrement, & pour lequel il avoit une considération particuliere, il n'hésita point à croire que Kerme l'avoit servi dans l'enlèvement de Leonore, & qu'il ne lui aidât à la cacher. Tandis qu'il faisoit toutes ces perquisitions, le charmant Chevalier de Lunley s'abandonnoit à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

Tu vois, disoit-il à Beatrix, qui avoit pris le nom de Ouesbi, tu vois si j'avois raison de me plaindre de l'indifference de l'ingrat Dom Fernand. Le perfide avoit sans doute trahi sa foi avant qu'il m'eût perduë, & mon absence n'a fait que faciliter son changement. Bien loin de me chercher & de me plaindre, charmé de se voir delivré d'une amante qui le gênoit, il ne vit que pour ses nouvelles amours, & craint peut-être mon retour autant que j'avois la foiblesse de le désirer. Ouesbi étoit si fort étonné d'une semblable nouvelle, que ne pouvant la croire, il courut chercher l'Officier Ecossois pour s'en éclaircir avec lui; mais il ne le trouva plus. Kerme venoit de le renvoyer avec la Corvete, avec des propositions qui lui paroissoient plus raisonnables que celles du Marquis de Padille : ainsi le Chevalier de Lunley fut obligé de se livrer entiere-

ment à sa douleur , sans esperance de consolation. Cependant Kerme ayant fait équiper son escadre avec une diligence incroyable , fut prêt à sortir du Port avant que les Espagnols , toujours lents dans leurs opérations , fussent assemblez.

En effet , ils le virent rôder sur leurs Côtes , les braver & faire des prises à la vûe de leurs Ports , sans qu'ils pussent faire joindre leurs Vaisseaux. Le Marquis de Padille étoit au désespoir de se voir arrêté par l'indolence de ceux qui commandoient en chef. Montrose qui l'avoit rejoint , l'animoit encore par tout ce qu'il lui disoit du Chevalier de Lunley : il brûloit du désir de combattre un rival dont on lui faisoit un portrait si funeste à son amour , & lui jurant une haine implacable , il ne concevoit point de plus grande satisfaction que celle de le voir périr avec Kerme sous l'effort de son bras.

Deux accidens le tirèrent d'intrigue, ainsi que les Espagnols, un gros tems s'étant élevé, sépara les Vaisseaux Anglois ; celui de Kerme fut porté sur les Côtes de l'Isle de Cuba, presque vis - à - vis de la Havane. Comme il faisoit travailler à rétablir les désordres que le mauvais tems avoit fait dans ses manœuvres, la Sentinelle qui étoit sur la Hune, cria, *Navire*. Kerme prit aussi-tôt les lunettes à longue vûë, & crut voir un Vaisseau Espagnol ; en effet il étoit de la fabrique de cette Nation : le vent lui étant favorable, Kerme lui donna la chasse, & l'ayant joint, il arbora Pavillon Anglois : mais il fut bien surpris de voir qu'un Vaisseau de quarante pieces de canon osât se mettre en devoir de le combattre.

Ses différentes manœuvres lui firent connoître que c'étoit un Forban ; il l'attaqua vigoureusement, & trouva une résistance si peu attendue,



tenduë , qu'il jugea qu'il ne se rendroit qu'à la dernière extrémité. La hardiesse de cet ennemi fut si grande , qu'il osa jeter ses crampons sur le Vaisseau de Kerme , l'accrocher & en venir à l'abordage. Ce fut alors qu'il fallut combattre corps à corps : les Anglois firent des merveilles , & repoussèrent plusieurs fois leurs ennemis : mais ce qu'il y eut de plus surprenant , fut le Chevalier de Lunley , qui le sabre à la main , couroit dans les endroits les plus périlleux , donnant la mort à tout ce qui s'offroit à son passage , & qui à la tête des plus déterminez sauta dans le Vaisseau des ennemis , qui n'ayant pas prévu cette temerité , en furent si fort étonnez , qu'ils commencerent à foiblir. La vaillante Leonore , dont le désespoir avoit armé le bras , faisoit des actions surprenantes. L'effroi de tomber entre les mains des Forbans , & de perdre l'honneur & la liberté , joint au mé-

pris de l'infidélité de Dom Fernand lui faisoit faire de sa vie , déterminant son courage naturel à paroître dans cette occasion , n'en trouvant pas une plus glorieuse pour terminer les maux qu'elle ressentoit. Kerme cependant fit passer tant de monde à son secours , que les Forbans se trouverent obligez de se retrancher sur la Prouë , où on leur jetta un si grand nombre de grenades , qu'ils furent mis hors de combat , & emportez de vive force.

Alors les Soldats & les Matelots poussèrent mille cris de joye ; ceux des Forbans qui échapperent des armes des Anglois , furent mis à la chaîne. Tout l'équipage donna mille louanges au Chevalier de Lunley : chacun se racontoit les actions de valeur qu'on lui avoit vû faire pendant cette vive action : les Forbans même assûrèrent que sans la valeur prodigieuse de ce jeune Guerrier , ils auroient remporté la

victoire. Kerme étoit dans une surprise qui ne peut être comparée qu'au plaisir qu'il ressentoit d'entendre l'éloge que l'on faisoit de tout ce qu'il avoit de plus cher. Il exalta comme les autres son courage & sa conduite, & tous les Guerriers de l'équipage applaudissoient unanimement & sans jalousie, à ce qu'il en disoit. Pour Lunley, l'état cruel de son ame le rendoit insensible à la gloire qu'il venoit d'acquérir. La crainte d'un honteux esclavage, & l'infidélité du Marquis de Padille lui ayant fait prendre cette résolution, il se croyoit mille fois plus à plaindre de n'avoir pas trouvé la mort qu'il cherchoit, qu'il ne se sentoît honoré des louanges qu'on lui donnoit.

Kerme ayant trouvé des richesses immenses dans le Vaisseau des Forbans, qu'ils avoient pillé sur ceux des Espagnols qui étoient chargez pour l'Europe, fit assembler l'équi-

## 92 LES JOURNÉES

page ; & leur dit qu'ayant combattu si vaillamment, il étoit juste qu'ils reçussent le prix du sang qu'ils avoient versé ; mais que personne ne connoissant mieux leur valeur que le Chevalier de Lunley, il le prioit de faire cette distribution selon le mérite de chacun. Le choix de Kerme fut applaudi généralement ; & quoique Lunley par modestie voulût d'abord s'en dispenser , il fut charmé d'en être pressé ; cette aventure lui ayant fait naître des idées , pour lesquelles il avoit besoin de gagner les cœurs de tout l'équipage. Il fit donc cette distribution , mais avec tant de graces & de justice, qu'il n'y eut personne qui ne fût content. Entre les admirateurs de toutes les actions de Lunley, le Colonel Yvon, Gentilhomme Irlandois, Catholique caché, étoit un des pus empressez ; & comme il joignoit à une rare valeur, & à une prudence consommée la ve-

ritable sagesse, Lunley avoit pris une estime pour lui, qu'il lui témoignoit à chaque occasion qui s'en presentoit. Yvon qui ne pouvoit concevoir que dans un âge si peu avancé, on fit ce que ce jeune guerrier avoit fait, ne trouvoit point de termes assez forts pour le louer, & le regardoit avec des yeux de pere. Lunley ne faisoit plus rien qu'il n'eût Yvon pour conseil & pour témoin. Kerme ayant fait radouber son Vaisseau & amarrer sa prise, ne songea plus qu'à trouver les moyens d'avoir des vivres. Pour cet effet il envoya sa Chaloupe à l'Isle de Cuba, à certains Villages qui sont le long de ses Côtes, demander ce qui lui étoit nécessaire, les menaçant en cas de refus, de les saccager & de les brûler. Les Payfans effrayez, lui envoyèrent tout ce qu'il demanda, qu'il fit payer exactement : ensuite il fit venir devant lui les Chefs des Forbans, & leur ayant dit qu'ils de-

voient se préparer aux plus rudes tourmens , s'ils ne l'instruisoient pas du lieu de la retraite de leurs Confreres : & voyant que l'on se mettoit en devoir de leur appliquer des meches brûlantes , ils promirent de découvrir tout ce que l'on fouhaitoit sçavoir , si on vouloit leur accorder la vie. Kerme étoit trop habile pour les refuser ; il les assûra de la vie , & même de la liberté , s'ils parloient avec sincerité. Alors le Capitaine des Forbans , nommé Sirmon , lui dit que ne doutant pas qu'il ne leur tînt la parole qu'il venoit de leur donner , il satisferoit à la sienne , en lui apprenant qu'ils piratoient depuis douze ans sur ces Mers ; & que malgré des pertes considerables qu'ils avoient souffertes , les prises qu'ils avoient faites sur toutes sortes de Nations , les avoient mis en état d'armer quatre Navires , deux de cinquante pieces de canon , & deux de quarante , dont il venoit d'en prendre

un; que leur rendez-vous ordinaire étoit dans les petites Isles autour de Surinam, où ils avoient caché dans des souterrains des richesses immenses qu'ils avoient pris sur la dernière Flotte que les Espagnols avoient fait partir de Panama pour l'Europe; & que s'il vouloit lui en faire part & à ses camarades, il lui promettoit de les lui découvrir, & de lui donner les moyens de combattre les autres Forbans avec avantage.

Kerme charmé de cette découverte, leur promit tout ce qu'ils souhaitoient, & ne songea plus qu'à rejoindre son Escadre, afin d'aller détruire ces brigands. Il remit à la voile, & trouva ses Vaisseaux à l'ancre dans la rade de Port-Royal de la Jamaïque qui l'attendoient. Il se munit de nouveaux rafraîchissemens & de nouvelles troupes: avec ce renfort il partit pour l'Isle qui servoit de retraite aux Forbans; mais par le conseil de Sirmon, il fit faire

l'avant-garde à la Fregate qu'il avoit prise sur eux, la faisant suivre par deux autres Fregates Angloises, comme si elles lui donnoient la chasse. Cependant Kerme tâcha de se mettre à couvert de Surinam pour n'être pas apperçû par les Forbans. La chose réussit comme ils l'avoient projeté : les voleurs ne virent pas plutôt leurs Fregates, qu'ils leverent l'ancre pour aller à son secours ; mais le Chevalier de Lunley qui en avoit obtenu le commandement de Kerme, ne se découvrant qu'à la demie portée du canon, & ayant fait arborer Pavillon Anglois, leur fit tirer sa bordée si à propos & avec tant de succès, que le premier Vaisseau Forban en fut démâté.

Les Forbans surpris, & se voyant perdus, voulurent faire force de voiles pour éviter le combat ; mais ils furent coupez par Kerme, qui les attaqua si vivement, que désespérant de se sauver, ils prirent le  
parti



parti de vendre cherement leur vie. Ils se défendirent avec tant de courage & d'intrépidité, qu'ils firent périr beaucoup de monde de l'Escadre de Kerme. Le Chevalier de Lunley qui s'étoit attaché à la Fre-gate qu'il avoit démâtée, & presque coulée à fond, l'avoit obligée de se rendre; & se trouvant à la portée de l'une des deux qui se défendoient le plus vivement contre Kerme, il la mit entre le feu de son Vaisseau & du sien, qui fut si terrible, qu'après une heure de combat elle cou-la bas, sans en pouvoir sauver un seul homme.

La dernière étant enveloppée de tous côtez, fut contrainte de se rendre. Kerme victorieux voulut alors mettre du monde dans ses cha-loupes pour faire descente; mais Sirmon l'en empêcha, en lui disant qu'il y avoit encore dans l'Isle de leur retraite quatre cent Forbans: qu'ils avoient retranché les bords de

la Mer, & que dans ces retranchemens il y avoit quarante pieces de canon en batterie, & qu'il ne pouvoit s'exposer à la descente sans risquer beaucoup : qu'il lui conseilloit de mettre à la voile, & de faire semblant de se retirer, & de revenir la nuit du côté du Sud, où il lui montreroit un endroit par où il pourroit faire sa descente sans aucun péril; prenant les Forbans par derrière leurs retranchemens qui devenant inutiles, les lui feroit détruire facilement.

Kerme s'étoit si bien trouvé des avis de Sirmon, qu'il ne balançoit point à suivre encore celui-ci. Il lui renouvela ses promesses, & ayant levé l'ancre, il trompa si bien les Forbans qui s'étoient préparés à une vigoureuse défense, qu'ils crurent en être quittes. Mais le lendemain Kerme étant arrivé au Sud de leur Ile, & Sirmon lui ayant montré l'endroit dont il lui avoit parlé,

Kerme mit ses chaloupes en Mer, & envoya à terre autant de Soldats qu'il voulut sans opposition. Ces Troupes étant descendues, le Chevalier de Lunley toujours attentif à saisir les occasions où il pouvoit trouver une mort certaine, lui en demanda le commandement.

Kerme frémit à cette proposition; mais comme elle lui étoit faite devant trop de monde pour s'expliquer ouvertement, il se contenta de représenter au Chevalier que cette entreprise étoit trop périlleuse pour un homme de son âge, & qu'il le prioit de trouver bon qu'il le refusât. Lunley ne se rebuta point, & sçut si bien profiter du pouvoir qu'il avoit sur lui, que n'ayant point de raisons valables à lui opposer, tout le monde connoissant sa valeur & sa prudence, se vit forcé de lui accorder sa demande, à condition que le Colonel Yvon ne le quitteroit pas, & lui donneroit ses avis.

Ils y consentirent avec joye l'un & l'autre , par l'estime particuliere qu'ils se portoient.

Lunley fit avancer ses troupes en diligence , dont il forma deux gr s Bataillons , & un Corps de réserve. Dans cet ordre ils marcherent du côté des Foibans , qui surpris de se voir attaquez dans le moment qu'ils croyoient leurs ennemis bien loin , coururent aux armes ; & se voyant pressez & culbutez de toutes parts , se rallierent & fondirent comme des furieux sur le premier Bataillon que commandoit le Colonel Yvon qui fit des actions héroïques. Son Bataillon fut renversé ; cependant les fuyards se rallierent derriere le second , que les brigands attaquerent avec la même fureur : & quoique Yvon fût le devoir de Soldat & de Capitaine , tout étoit perdu sans le Chevalier de Lunley , qui ayant pris les Fortans en flanc , fit des actions de va-

## AMUSANTES.    roi

leur si étonnantes, que ceux-mêmes qui le secundoient en étoient surpris. Il sembloit que la mort qu'il cherchoit n'étoit réservée que pour ceux que son bras frappoit. Les brigands ne purent résister à ses efforts : tout fut pris ou tué, & jamais victoire ne fut plus complète. On fit aussi tôt des signaux à Kerme qui vint à terre, où ayant appris la conduite que le Chevalier de Lunley avoit tenue, il ne pouvoit trop s'applaudir en secret d'avoir trouvé dans la femme du monde la plus aimable, tout ce que l'on pouvoit désirer dans un Héros. Yvon qui le regardoit comme un prodige de nature, n'en parloit qu'avec transport; les Troupes chantoient ses louanges, & le traitoient avec un respect & un amour que celui de Kerme seul pouvoit égaler.

Cependant il manda Sirmon qui lui découvrit les trésors que les Forbans avoient pillé sur les Espagnols:

on trouva des richesses considérables, dont Kerme remit encore la distribution au Chevalier de Lunley pour en faire part aux Troupes & aux Matelots. Sirmon fut récompensé au-delà de ses espérances; & Kerme, à sa prière, fit grace à ceux qui avoient échappé aux armes des Anglois, à condition qu'ils prendroient parti dans les troupes Angloises. Le Chevalier de Lunley qui ne doutoit point que Kerme ne fît toutes les occasions qui s'alloient présenter, de l'entretenir des secrets de son cœur, voulut profiter du moment où tout étoit dans la joye, pour obtenir de lui le commandement du Vaisseau l'Hercule, de cinquante pieces de canon, qu'il avoit si vigoureusement conquis sur les Forbans, & qu'on avoit remis en bon état, pour éviter par ce moyen d'être dans le même Navire. Mais Kerme ne goutant pas cette proposition, lui representa avec

douceur , qu'il feroit beaucoup mieux fur son Vaisseau , & qu'il lui feroit plaisir de ne le pas priver de fa présence.

Le Chevalier parut piqué de ce refus , & lui répondit avec assez de fierté , qu'il sembloit qu'il fût jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise , & le quitta sur le champ. Yvon qui craignit que cette alteration ne fût poussée plus loin , & qui aimoit le Chevalier , representa à Kerme qu'il ne pouvoit refuser cette satisfaction à un ami plein de valeur & de prudence , sans l'offenser vivement , & sans donner quelques soupçons contre lui. Kerme rêva long-tems sans pouvoir se déterminer ; mais enfin réfléchissant sur la façon dont le Chevalier de Lunley l'avoit quitté , & craignant sa colere plus que tout ce qu'on lui representoit , consentit à lui accorder sa demande. Il embrassa Yvon en le priant de vouloir bien ne point

quitter le Chevalier : Car enfin , continua-t'il , je ne fouscris à ce que vous fouhaitez , qu'à condition que vous vous embarquerez fur fon bord , que vous l'aiderez de vos confeils , & que vous en prendrez un foin extrême. Cette nouvelle , qu'ils furent porter l'un & l'autre au Chevalier de Lunley , remit le calme dans fes efprits , & l'on ne penfa plus qu'à mettre à la voile pour la Jamaïque : ce que l'on fit dès le lendemain de tous ces reglemens , & après avoir embarqué les richesses qu'on venoit de prendre.

Lunley cependant fe trouvant en liberté de s'abandonner aux chagrins cuifans qui l'accabloient , parut d'une mélancolie fi extraordinaire , que le Colonel Yvon qui étoit refté avec lui , ne put s'empêcher d'en être furpris. Et comme dans cette expedition , & même dans les occasions les plus éclatantes , il lui avoir remarqué un fonds



de tristesse dont il ne sortoit que rarement, & qu'il l'aimoit d'une tendresse extrême, il prit le tems qu'il se vit seul avec lui, pour tâcher de découvrir ce qui se passoit dans son ame. Je n'étonne, lui dit-il, avec douceur, qu'après avoir acquis une gloire immortelle, & qu'étant comblé par la nature de tout ce qui peut rendre un Cavalier parfait, vous soyez si mélancolique. Avez-vous quelque sujet de mécontentement ? Quelqu'un vous a-t'il offensé ? Vous ne devez point douter de mon attachement, il est sincere. Je vous ai aimé comme mon fils, du premier moment que je vous ai vû ; vos actions, votre valeur & votre modestie vous ont acquis si parfaitement mon estime, que je serois prêt à répandre mon sang pour vous, s'il étoit nécessaire. Parlez, brave Lunley, ouvrez-moi votre cœur. S'il faut vous venger, disposez de mon bras ; s'il vous faut rendre

quelque service, je vous suis un ami entierement dévoué, & s'il vous faut du secret, je vous le jure inviolable. Ne croyez pas, continua-t-il, en le voyant changer de couleur, que ce soit un effet de ma curiosité qui me fasse vous presser ainsi; l'estime & l'amitié la plus pure sont les seuls motifs qui m'y engagent: sçachant par experience qu'on soulage & qu'on trouve bien des remedes à ses maux, lorsque l'on peut les partager.

Yvon parloit trop sincerement pour que Lunley en pût douter. Son cœur qui ne cherchoit qu'à s'épancher, sentit d'abord quelque joye de le pouvoir faire avec un homme dont la sagesse reconnue ne lui laissoit rien à redouter; mais cette même sagesse lui faisant craindre qu'il ne blâmât sa conduite, le fit hésiter quelque tems à lui répondre. Enfin faisant un effort sur lui-même: Je suis trop sensible, lui dit-

il en soupirant, aux marques d'estime que vous me donnez, pour ne vous en pas marquer ma reconnaissance par un aveu sincere de ce que vous desirez sçavoir. Oui, vaillant Yvon, j'ai besoin de votre bras, de votre conseil & de votre discretion; mais avant que de vous reveler le secret le plus important de ma vie, faites-moi la grace de m'en confier un qui m'enhardira à me découvrir à vous avec plus de facilité. Vous êtes Irlandois, seriez-vous Catholique? Quelque danger, lui répondit Yvon, qu'il y ait à avouer cette Religion, en servant Cromvel, puisque cela vous est necessaire, & que je vous ai dit que ma vie est à vous, je ne vous cacherai pas que je n'en professe point d'autre.

Puisqu'il est ainsi, repartit le Chevalier de Lunley, je puis vous apprendre, brave Yvon, que sous l'habit & le nom d'un homme qui vous paroît couvert de gloire, vous

voyez la femme de l'Univers la plus à plaindre. Mais, continua-t'elle, le voyant reculer quelques pas, de l'excès de sa surprise, en vous apprenant qui je suis, il faut vous instruire de mes malheurs, pour justifier en quelque sorte un déguisement que l'austere sagesse dont vous faites profession pourroit désapprouver. Alors elle lui dit sa naissance, ses engagements avec le Marquis de Padille, son enlèvement, l'amour de Kerme, l'étroite captivité où il l'avoit retenue, son respect pour elle, le motif qui l'avoit portée à consentir à se travestir en homme, esperant se pouvoir sauver étant à la Jamaïque; la nouvelle qu'elle avoit eu de l'infidelité de Dom Fernand, & la résolution qu'elle avoit pris d'éviter l'esclavage, & de finir sa vie en combattant les Forbans. Mais, continua-t'elle, le Ciel n'a pas voulu que ma mort fût si glorieuse: je l'ai donnée, & n'ai pû la trouver.

Cependant nous retournons à la Jamaïque: je serai témoin des combats qui se vont faire contre ma patrie: on voudra peut-être armer mon bras contr'elle, ce que je ne puis penser sans frémir. Mon pere commande le long des Côtes: tout indifferent qu'il paroît pour moi, je brûle d'aller à ses pieds lui demander un Cloître pour retraite; & tout perfide qu'est Dom Fernand, je ne puis me résoudre à rester plus long-tems avec son rival. Vous voyez, vaillant Yvon, que j'ai besoin de votre bras pour me soutenir dans le dessein que j'ai de me sauver, lorsque nous serons arrivés au Port-Royal de la Jamaïque; de votre conseil pour m'y bien conduire, & de votre discretion pour un secret d'où dépendent mon honneur & ma vie.

Leonore auroit pû parler encore long-tems, sans qu'Yvon l'eût interrompue. Il y avoit dans son cœur un mélange confus d'admiration,

de respect, de tendresse & de pitié qui lui ôtoient l'usage de la voix. Enfin revenant à lui : Si je vous ai aimé comme mon fils, lui dit-il, étant le Chevalier de Lunley, & si je vous ai regardé comme un héros sous ce déguisement, je vous aime comme ma fille, étant Leonore, & je vous respecte & vous admire comme la plus illustre de toutes les femmes. N'en doutez point, continua-t'il, je vous tirerai des mains de Kerme, & vous remettrai dans celles de Dom Bernard de Valesco : & je ne puis penser qu'au récit de votre vertu, de votre courage & de votre fidélité, le Marquis de Padille démente son sang, & la confiance naturelle à sa Nation, par une perfidie indigne d'un homme d'honneur. Cette reflexion fit soupirer Leonore ; mais s'abandonnant entièrement aux conseils d'Yvon, elle reprit un peu de tranquillité.

Cette journée étoit si belle qu'elle

leur promettoit une heureuse navigation, & faisoit esperer à Leonore de se voir bientôt en état d'exécuter son projet. Mais la nuit qui lui succéda, il s'éleva un vent si violent, mêlé de pluie & de tonnerre, que l'Escadre en fut séparée & dispersée. Cette furieuse tempête dura deux jours & deux nuits; lorsque le troisième, le tems s'étant remis au beau, fit voir à Kerme qu'il étoit seul. Il fut saisi de la crainte que le Vaisseau du Chevalier n'eût péri. Il fit tirer du canon pour signal, le faisant repeter à toutes les heures, s'avancant toujours du côté de la Jamaïque. Il fut joint par plusieurs de ses Vaisseaux, mais aucun ne pouvant donner des nouvelles de l'Hercule, il continua ses signaux pendant plusieurs jours sans succès. Alors s'abandonnant à sa douleur, il se reprocha mille fois d'avoir consenti à se separer du Chevalier. Il étoit prêt à prendre quelque résolution, lorsqu'on l'avertit qu'on

voyoit des Navires qui venoient à lui, & reconnoissant que c'étoit l'Escadre Espagnole, il ne songea plus qu'à vaincre ou mourir.

En effet, le Marquis de Padille qui la commandoit, animé de haine & de vengeance, non-seulement par ses pressentimens, mais encore par les discours de Montrose qui avoit pris parti dans les Troupes Espagnoles, bruloit de se voir aux prises avec Kerme, esperant trouver son rival avec lui. Il ne l'eut pas plutôt reconnu qu'il s'approcha de son Vaisseau à la demie-portée de canon, & l'attaqua avec une vivacité surprenante. Les autres Vaisseaux qui se trouverent égaux en nombre, en firent de même; & la nuit ne put ni les separer, ni affoiblir leur courage. Ils mirent des fanaux pour s'observer réciproquement, & dès l'aube du jour ils recommencerent avec la même ardeur.

Sur le midi le mât de Misene  
du



du Vaisseau du Marquis de Padille fut abattu. Les Anglois chanterent victoire; mais un moment après le grand mât de celui de Kerme l'ayant été, les Espagnols à leur tour poussèrent des cris de joye, & s'approchant de plus près du Vaisseau Anglois, le feu du canon & de la mousqueterie devint si violent, qu'on ne pouvoit plus ni se voir ni s'entendre.

Kerme fit si bien qu'il accrocha le Vaisseau Espagnol, & Padille de son côté jetta ses crampons sur l'Anglois. Ce fut alors qu'il se fit des actions de valeur dignes d'une memoire éternelle. Jamais acharnement ne fut plus grand que celui des deux rivaux. Kerme ne cherchoit que le Marquis de Padille, & Padille n'en vouloit qu'à Kerme: & quoiqu'ils fussent animez par des mouvemens differens, la gloire faisoit sur le cœur de l'Anglois le même effet que la haine & la vengeance.

## 114 LES JOURNÉES

ce faisoient sur celui de l'Espagnol. Les Anglois sautèrent dans le Vaisseau de leur ennemi , & en furent repoussés plusieurs fois avec perte ; Dom Fernand à son tour fit la même chose dans le Vaisseau Anglois avec aussi peu de succès. Kerme étoit couvert de blessures , & perdoit beaucoup de sang sans vouloir se retirer pour se faire panser. Le Marquis de Padille avoit reçu un coup de mousquet dans la cuisse , & trois coups de sabre sans s'abattre ni se ralentir.

Enfin le feu diminua de part & d'autre , & devint si foible qu'on n'entendoit plus tirer que par intervalle. Il y avoit trois heures qu'ils se battoient corps à corps , & il n'y avoit plus personne dans l'un & dans l'autre Vaisseau qui ne fût mort ou blessé , lorsqu'on vit venir un Vaisseau à pleines voiles , portant Pavillon Anglois. C'étoit celui du Chevalier de Lunley , qui surpris

de cet horrible spectacle, s'approchoit pour donner du secours à ces malheureux. Les Vaisseaux Espagnols qui le virent croyant leur Commandant perdu, s'éloignerent dans la crainte d'être suivis des Anglois qui cependant étoient dans un si triste état, qu'ils se crurent trop heureux que les Espagnols les laissassent en repos.

Le Chevalier de Lunley ayant abordé le Vaisseau Espagnol le premier, n'y trouva que morts & mourans. Mais quel funeste objet s'offrit à ses regards, en voyant le Marquis de Padille sans connoissance, & perdant tout son sang ! Jamais la vaillante Leonore n'eut plus besoin de son courage & de sa prudence que dans cette occasion. Elle regarda Yvon qui la suivoit, & lui lançant un regard qui l'instruisit de tout ce qu'elle ne pouvoit lui dire, il fit porter aussi-tôt Dom Fernand sur son bord pour le faire panser.

## 116 LES JOURNÉES

Ensuite ayant passé sur celui de Kerme, & l'ayant trouvé dans le même état, elle en eut le même soin.

Elle les fit mettre dans des endroits differens. Elle courut au Marquis de Padille, pleine d'une douleur d'autant plus violente, qu'elle étoit obligée à la cacher : les Chirurgiens ayant étanché le sang, & mis le premier appareil, assurerent qu'il n'y avoit pas une blessure qui parût mortelle. Cela remit un peu le calme dans l'ame du Chevalier de Lunley qui voulant toujours agir en héros, eut les mêmes attentions pour Kerme, dont les Chirurgiens ne jugerent pas moins favorablement.

Les mouvemens extraordinaires que se donnoit Leonore, joint à la contrainte où elle étoit de ne pouvoit faire éclater les differens mouvemens dont elle étoit agitée, firent craindre au Colonel Yvon qu'elle n'y succombât. Il la supplia de lui

laisser le soin de toutes choses, & de se calmer, puisque Dom Fernand vivoit. Car enfin, Madame, lui dit-il, vous voyez par quels chemins la Providence vous conduit à un bonheur dont vous desespériez : je vous prie d'y avoir confiance, & de me laisser agir pour vous dans une occasion qui va vous prouver que vous n'avez point d'ami plus zélé que moi. Les moyens que je viens d'imaginer pour vous remettre en liberté avec le Marquis de Padille, demandent que vous paroissiez toujours le Chevalier de Lunley ; c'est-à-dire, le héros des Anglois. Moderez vos inquiétudes, cachez l'agitation de votre ame, & reposez-vous sur ma foi & sur l'attachement que je vous ai juré.

Des paroles si positives, & sortant d'une bouche que Leonore respectoit, produisirent tout l'effet qu'Yvon pouvoit souhaiter. Je n'hésite point, lui répondit Leonore,

à suivre vos avis : je vous regarde comme mon pere ; ma gloire & mon bonheur sont entre vos mains, je les livre à votre experience & à votre sagesse : je vous conjure seulement de vous souvenir que tout ce que j'ai fait jusqu'ici n'a été qu'un enthousiasme causé par la jalousie & l'ardeur de mourir ; que la presence de Dom Fernand m'a rendu toute la foiblesse de mon sexe, & qu'il faudroit que je cessasse absolument d'être Leonore pour soutenir encore long-tems le personnage du Chevalier de Lunley. Après cet entretien ils se separerent, Leonore pour visiter ses blesez, & Yvon pour executer son projet. Comme Dom Fernand & Kerme n'étoient pas en état de parler ni d'entendre, le Chevalier les visitoit l'un & l'autre sans qu'ils le vissent. Il avoit mis Ouesby auprès du Marquis de Padille, avec ordre de ne le point quitter, & de ne lui parler de

rien , qu'il ne fût en situation de pouvoir connoître ceux qui l'approchoient. Et sa générosité ne voulant avoir rien à lui reprocher , lui faisoit rendre des soins aussi attentifs à la vie de Kerme que s'il l'avoit aimé parfaitement.

Cependant Yvon se mit en chaloupe , & fut sur les bords des autres Vaisseaux Anglois , où il trouva tout le monde dans un très-mauvais état. Alors leur représentant la situation où ils étoient , & combien il étoit dangereux que les Espagnols vinssent les attaquer , tandis qu'ils étoient sans Chef, il leur conseilla de déferer le commandement au Chevalier de Lunley , dont ils connoissoient la valeur & la prudence , & qui seul étoit capable de les défendre. Ce discours prononcé par un homme dont on savoit l'expérience & la sagesse, joint à l'amour que le Chevalier s'étoit acquis, fut approuvé généralement , & Lunley fut

proclamé Commandant, & reconnu de tous les équipages. Yvon ne perdit point de tems, & faisant savoir cette nouvelle au Chevalier, il lui manda de s'approcher le plus qu'il pourroit des deux Vaisseaux qui étoient encore accrochez, d'où l'on tira tous les Espagnols blesez qu'Yvon fit mettre sur le Vaisseau du Chevalier de Lunley, & les Anglois dans les autres Vaisseaux. Tout ce qu'il y avoit de richesses fut aussi porté sur l'Hercule; & le canon & les autres effets ayant été distribués dans l'Escadre, Yvon fut d'avis d'envoyer tous ces Vaisseaux à la Jamaïque, ce qui fut executé au grand contentement des Anglois; Lunley leur ayant dit qu'il vouloit suivre les Espagnols, puisqu'en l'état où ils étoient, s'il pouvoit les rencontrer, il les prendroit facilement: ainsi après avoir mis le feu aux deux Vaisseaux accrochez, qui ne pouvoient plus être d'aucun usage,

on



on mit à la voile.

Lorsque le Chevalier de Lunley eut perdu de vûë les Vaisseaux Anglois, il demanda au Colonel Yvon quel étoit son dessein, & comment ils pourroient faire pour aborder sur les Côtes de la domination du Roi d'Espagne. Yvon vieux guerrier, & fertile en expédiens, lui dit, qu'ils alloient s'approcher de Buenos-Ayres, sous prétexte de piller la Côte, & d'y faire des descentes, qu'il ne se mit en peine de rien que de commander ce qu'il lui diroit en secret. Lunley se laissa conduire, & après avoir ordonné qu'on prît la route de Buenos-Ayres, ayant été averti que le Marquis de Padille avoit repris ses esprits, & qu'il desiroit parler à ceux qui commandoient, pria Yvon d'y aller, ne se sentant pas encore assez de force pour paroître à ses yeux. Cette fidele amante lui recommanda de pénétrer les secrets de son cœur, &

de savoir si le sien ne devoit plus rien esperer , & le quitta pour se rendre auprès de Kerme , l'esprit agité d'esperance & de crainte.

Yvon fut voir Dom Fernand , qu'il trouva en assez bon état. Je viens , lui dit-il , de la part de notre Commandant vous rendre les devoirs que mérite un homme de votre valeur , & vous assurer que s'il ne craignoit que sa presence ne vous fût importune , il seroit venu lui-même vous témoigner le regret de vous voir en l'état où vous êtes. Je crois , lui répondit foiblement le Marquis de Padille , que votre Commandant n'est pas en meilleure situation que moi , & qu'il auroit de la peine à faire ce que vous dites : du moins , ajouta-t'il , en soupirant , j'ai fait tous mes efforts pour que cela fût ainsi. Yvon qui comprit qu'il vouloit parler de Kerme , lui dit , qu'il devoit être content , puisque Kerme étoit encore plus mal que lui ; mais

que c'étoit le Chevalier de Lunley qui commandoit à sa place qui l'avoit envoyé. Quoi, s'écria Dom Fernand, le Chevalier de Lunley n'est ni mort ni blessé, & c'est lui qui commande ! Nous serions bien malheureux, lui répondit Yvon, si ce guerrier étoit dans l'état où vous semblez le souhaiter ; mais, Seigneur, continua-t'il, vous n'êtes pas dans celui d'entendre son éloge, ni de goûter les soins qu'il prend de vous. Je vous verrai souvent pour lui, & lorsque vous serez mieux, j'espère vous faire connoître qu'il n'est point d'homme dans l'Univers qui mérite mieux que le Chevalier de Lunley l'estime & la tendresse du vaillant Marquis de Padille. Dom Fernand soupira à ce discours, & après avoir rêvé quelque tems, il pria Yvon de lui apprendre l'état où les choses en étoient. L'Irlandois le fit exactement, mêlant toujours dans son

discours quelques traits avantageux pour le Chevalier de Lunley. A votre récit , lui dit Padille , je vois que je suis prisonnier des Anglois. Yvon qui le voyoit dans une agitation qui pouvoit lui être préjudiciable , s'approchant de plus près de lui pour n'être entendu de personne : Votre amitié pour le Chevalier de Lunley , lui dit-il , vous servira de rançon ; il ne tiendra qu'à vous de ravoir la liberté à ce prix. Cependant il a mis près de vous un Gentilhomme auquel il se confie ; vous pouvez lui parler librement , & lorsque vous aurez quelque chose à lui faire savoir , il l'en instruira exactement. Alors il lui presenta Ouesby , que Dom Fernand regarda à peine : & comme il fit voir qu'il ne vouloit plus parler , Yvon se retira , après avoir instruit secrettement Ouesby de tout ce qu'il devoit dire , & fut retrouver Lunley auprès de Kerme , qui n'avoit pas encore re-

couvert l'usage de la parole. Yvon rendit compte à Leonore de sa visite : elle ne pût comprendre pourquoi Dom Fernand paroïssoit avoir de la haine pour le Chevalier de Lunley ; il lui passa mille cruelles idées dans l'esprit sur cette aversion prétendue ; mais les conseils d'Yvon lui donnant de l'espoir , elle voulut encore attendre quelques jours pour parler au Marquis. Cette entrevûe ne fut pas portée aussi loin qu'elle le croyoit ; car Dom Fernand ayant fait reflexion sur tout ce que lui avoit dit Yvon , appella Ouesby , & l'ayant fait asseoir auprès de lui : Puisque vous êtes si bien dans l'esprit du Chevalier de Lunley , lui dit-il , pourriez-vous sans trahir sa confiance , m'instruire de quelques particularitez qui le regardent , & qui m'intéressent ? Est-il marié , a-t'il quelque Maîtresse en Angleterre , & ne puis-je sçavoir s'il étoit à la pre-

miere descente des Anglois à la Jamaïque.

Je puis , lui répondit Ouesby , vous instruire de tout ce que vous me demandez sans bleffer la fidélité que je lui dois. Le Chevalier de Lunley ne servoit point encore du tems de cette expedition , il n'est point marié ; & quoiqu'il soit formé pour plaire & pour aimer , je ne lui fai nul attachement en Angleterre. On m'avoit dit cependant , reprit Dom Fernand avec affés d'agitation , qu'il étoit fort amoureux d'une Dame Espagnole qui étoit tombée entre ses mains ; mais vous êtes à lui , & vous craignez de trahir son secret. Pour vous prouver , lui répondit Ouesby , qu'il n'en a point sur cet article , je vous dirai sincèrement que Leonore , Dame d'une beauté sans seconde , est à son pouvoir depuis près de deux ans , mais qu'il n'en est point amoureux ; &

qu'ayant appris vos engagemens avec elle, il ne cherchoit que les occasions de vous la rendre, lorsqu'il apprit par un Officier nommé Montrose, que vous l'aviez oublié, & deviez bien-tôt épouser une de ses parentes à sa place.

Qu'entens-je, s'écria le Marquis de Padille, faisant un vain effort pour se mettre sur son séant ! Achevez, genereux Ouesby, achevez de me rendre la vie. Moi marié, moi perfide à Leonore ! Ah cela se peut-il penser ! Mais Leonore est vivante, Leonore est fidele, & Lunley n'en est point amoureux ! Heureux combat, favorable défaite, hélas ! vous m'êtes mille fois plus glorieuse que les victoires les plus complètes. Le Marquis de Padille parloit avec tant d'ardeur, que le feint Ouesby, qui avoit peine à cacher ses larmes, eut peur que cela ne fît tort à ses blessures. Seigneur, lui dit-il, je suis si sensible aux mou-

venemens que vous me faites paroître , que je ne tarderai pas à en instruire mon Maître , mais à condition que vous calmerez l'agitation où vous êtes ; & puisque vous aimez toujours Leonore , conservez-vous pour elle. Le Chevalier de Lunley vous instruira bien mieux que moi de tout ce qui la touche. Ce que je puis vous assurer aussi-bien que lui , c'est qu'elle vous est fidele , & n'a jamais aimé que vous.

Les remedes les plus prompts & les plus specifiques ne sont pas capables de faire ce que le discours d'Ouesby produisit sur le corps & l'esprit du Marquis de Padille. Il sentit ranimer ses forces presque éteintes , & la connoissance lui revenant à chaque instant , il fut frappé du son de la voix d'Ouesby ; & le regardant aussi attentivement que l'état où il étoit le lui pouvoit permettre ; Mais , lui dit-il , je crois



vous connoître ; plus je vous écoute & vous examine , & plus je m' imagine vous avoir vû. De grace , tirez-moi de peine , & m' instruisez comment & par qui vous savez tout ce que je viens d' entendre.

Seigneur, lui répondit Ouesby ; en lui prenant les mains , dispensez-moi de faire ce que vous desirez ; c'est un mystere reservé au seul Chevalier de Lunley. Je vais lui apprendre l'état de votre ame, & ferai mon possible pour ne me rendre près de vous qu'avec lui. A ces mots , se faisant effort pour le quitter , son ordre ne s'étendant pas plus loin , & craignant qu'il ne la reconrût , elle courut trouver Leonore & le Colonel Yvon , à qui elle apprit tout ce qui venoit de se passer. Cette femme courageuse , qui avoit cherché tant de fois la mort avec l'intrepidité des plus hardis guerriers , pensa expirer au récit d'Ouesby. La

douleur, la joye, l'amour & la pitié firent un si grand combat dans son ame, que prête à s'évanouir, elle tomba dans les bras d'Yvon & de Beatrix. Ils la firent promptement revenir, en lui reprochant avec douceur une pareille foiblesse. Vous voyez, brave Yvon, lui dit-elle en rougissant, que je suis véritablement femme, & qu'on ne doit souvent qu'à l'excès des malheurs un courage qui meurt dans la prospérité. Quoique ces reflexions ne la rendissent que plus digne d'admiration, Yvon ne voulut pas s'y arrêter, & cherchant à la servir, il renvoya Ouesby auprès du Marquis de Padille, avec ordre de faire retirer tous ceux qui seroient auprès de lui, sous prétexte que le Chevalier de Lunley venoit l'entretenir d'affaires importantes aux deux Nations. Ouesby s'acquitta parfaitement de sa commission, & prépara Dom Fernand à voir le Chevalier, qui,

fuivi du Colonel Yvon, se rendit presque en tremblant dans la chambre du Marquis. Comme ces endroits ne sont pas fort éclairés, Dom Fernand ne put le reconnoître d'abord, & prenant le premier la parole : Vaillant Lunley, lui dit-il, vous voyez un homme aussi rempli d'estime & d'admiration pour vous, qu'il étoit animé de haine & de jalousie. Ouesby doit vous en avoir appris la cause, & j'ose vous prier d'oublier mes premiers sentimens, & de reconnoître les derniers, en m'apprenant le sort de ma chere Leonore, pour laquelle je voulois mourir, & pour qui seule je puis vivre. En achevant ces mots, il lui tendit les bras, & le Chevalier de Lunley s'étant avancé: Oui, lui dit-il, mon cher Dom Fernand, il est juste de vous rendre Leonore; mais pour son sort, c'est à vous seul à nous l'apprendre. Cette voix étoit trop presente au Marquis de Padille

pour ne la pas reconnoître. Il n'hésita point, comme avec Ouesby, & ne doutant point que ce ne fût la fille de Valesco qu'il embrassoit : Leonore, s'écria-t-il, ma chere Leonore, est-ce bien vous que j'entends ! Ces mots furent repetés mille fois, & entrecoupez de larmes, de transports & de tendres embrassemens. Mais enfin l'impatience d'apprendre par quel enchantement le Chevalier de Lunley & Leonore étoient la même chose, il lui faisoit cent questions à la fois.

Leonore qui remarquoit trop d'ardeur & d'amour dans toutes les actions de Dom Fernand, pour douter de sa fidélité, le pria tendrement de moderer des transports qui pouvoient lui être funestes ; & après lui avoir présenté Yvon, comme un homme digne de son estime, & lui avoir fait reconnoître Ouesby pour Beatrix, elle lui conta toute son

Histoire, qui le remplit d'étonnement, d'amour & d'admiration. Il lui rendit compte à son tour de tout ce qu'il avoit fait pour la trouver, & justifia Montrose, en lui apprenant que ce qu'il lui avoit dit n'étoit qu'une ruse, dont il s'étoit servi exprès à tous les Anglois, auxquels il avoit parlé, pour découvrir plus facilement celui qui cachoit Leonore : & que le trouble & les différens changemens de son visage, lorsqu'il s'étoit adressé à elle, lui avoient fait croire que lui seul étoit son rival, & que le rapport qu'il lui en avoit fait ne lui avoit pas donné lieu d'en douter ; que c'étoit l'unique cause de la haine qu'il avoit pris pour elle, sous le nom du Chevalier de Lunley, & du redoublement de celle qu'il avoit commencé d'avoir pour Kerme. Cependant, continua-t'il, vous venez de m'en faire un portrait qui me force de l'estimer, & si votre vertu m'em-

pêche de le regarder comme un rival dangereux, la violence de mon amour pour vous me contraint à redouter un mérite si parfait.

De quelque façon que ce soit, reprit modestement Leonore, Kerme n'est point à craindre pour vous, & quoique je ne veuille manquer en rien à la reconnoissance que je lui dois, vous connoîtrez bien-tôt, mon cher Dom Fernand, que Leonore ne peut & ne fait aimer que vous. Yvon instruisit alors le Marquis de Padille du projet qu'il avoit formé, qu'il approuva, & dont il lui marqua son contentement par mille remerciemens, & de tendres protestations d'une amitié sincere. Après avoir encore examiné toutes les consequences d'un dessein qui ne laissoit pas d'avoir ses risques, Yvon fut d'avis que Leonore le quittât, pour ne donner aucun soupçon d'un entretien qui

pourroit causer quelque curiosité. Ainsi ces fideles Amans se séparèrent, plus tranquilles & plus amoureux que jamais. Leonore laissa Beatrix près de D. Fernand, & sortit avec Yvon pour reprendre le personnage du Chevalier de Lunley. Cependant le Vaisseau approchoit toujours de la Côte de Buenos Ayres ; & pour executer leur projet , Lunley commença à faire faire des descentes, on pilla les Payfans, l'Equipage faisoit bonne chere à leurs dépens. Cela fut souvent réitéré , & toujours avec succès ; enforte qu'après avoir accoutumé quelque tems l'Equipage à ce jeu, qu'ils croyoient très-sérieux , un jour qu'Yvon commandoit tous ceux dont il se défioit , il leur fit faire une descente où ils furent avec joye. Alors profitant du moment, il fit lever l'ancre, & fit voile du côté de la Ville de Buenos Ayres. Le Pilote qui étoit Anglois, se défiant de quelque chose, refusa

d'obéir ; mais Yvon lui cassa la tête d'un coup de pistolet, & fit prendre le gouvernail par un Irlandois qui connoissoit la Côte, & qui étoit habile Pilote. Ce brave guerrier à l'aide des Irlandois qui étoient sous son obéissance, & du Chevalier de Lunley, se rendit maître de ceux du Vaisseau dont le sentiment leur étoit opposé ; & ayant fait mettre à fond de calle les plus mutins, ils entrèrent avec Pavillon Espagnol dans le Port de Buenos-Ayres. Dom Bernardo de Velasco qui étoit attentif à chaque Vaisseau qui arriver, pour avoir des nouvelles du Marquis de Padille, fut des premiers, comme Commandant sur ces Côtes, à venir recevoir celui du Chevalier de Lunley. Mais quelle fut sa surprise, en voyant tous gens qu'il ne connoissoit pas, & de se voir embrasser les genoux, & arroser ses mains de larmes par un jeune homme dont l'air & la beauté rendoit  
encore



encore l'action plus touchante !

Il recula quelques pas pour l'examiner avec attention , & comme son cœur étoit déjà attendri par les marques de soumission de ce bel Etranger, la nature n'eut pas de peine à lui défiller les yeux ; & reconnoissant Leonore, saisi , surpris, pénétré de joye & d'étonnement, il l'embrassa, & le tint une heure dans ses bras, sans pouvoir proferer une parole. Tout le monde étoit attentif à ce touchant spectacle , & gardoit un profond silence , pour voir quelle seroit la fin de cette aventure. Enfin Dom Bernardo reprenant ses sens : Leonore, ma fille, s'écria-t'il, se peut-il que vous me soyez rendue ! Ce peu de mots ayant instruit tous ceux qui étoient accourus sur le Port, on entendit mille cris de joye, & le nom de Leonore repeté de tous côtés. Chacun s'empressoit de la venir saluer, & de feliciter Dom Bernardo de Valesco, qui

dans l'excès du contentement où l'on étoit de ce retour imprévu, eut toutes les peines du monde à se débarrasser de la foule pour suivre Leonore jusqu'à son Vaisseau, où elle voulut l'instruire de ses aventures : ce qu'elle fit avec tant d'esprit & de modestie, que Valesco ne pouvoit se lasser de l'embrasser, & s'empêcher de l'interrompre pour lui donner des louanges. Mais lorsqu'il eut appris qu'elle lui ramenoit le Marquis de Padille, sa joye parut dans toute son étendue.

Il remercia Yvon de ses soins généreux, & ayant promis à Leonore d'obtenir du Capitaine Général qu'elle seroit maîtresse du sort de Kerme, il se fit mener auprès du Marquis de Padille. Dom Fernand le reçut avec sa tendresse & son respect ordinaire : après s'être témoignés leur contentement réciproque, Valesco fit porter à terre Kerme & Dom Fernand, & les logea chez

lui, laissant Yvon pour prendre soin du Vaisseau & des autres bleffez ; entre lesquels Leonore, qui voulut les voir descendre, reconnut Montrose, dont ses autres occupations lui avoient empêché de s'informer. Elle le fit conduire aussi chez Dom Bernardo, & l'on peut dire qu'elle entra dans la Ville comme en triomphe. Lorsque Valesco eut tout ordonné chez lui, il fut instruire le Capitaine Général de cet événement. Comme le Marquis de Padille étoit en grande considération dans toute l'Espagne, & que personne n'ignoroit ses engagements avec Dom Bernardo de Valesco, qui étoit estimé particulièrement, le Capitaine Général le felicita, & fut charmé de trouver cette occasion de reconnoître les services de l'un & de l'autre, en accordant à Leonore de disposer non-seulement de Kerme, mais aussi de toutes les richesses dont le Vaisseau l'Hercule

étoit chargé, comme étant le prix de sa valeur.

Dom Bernardo s'en retourna porter cette nouvelle à Leonore, qui ayant repris ses habits ordinaires, ainsi que Beatrix, recommença de témoigner à Valesco la joye qu'elle ressentoit de la revoir. Après qu'elle eut donné le tems necessaire à l'amour paternel, elle se rendit auprès de Kerme, qui par les mouvemens qu'on lui avoit causez en le transportant, avoit enfin repris ses sens & l'usage de la voix. Son étonnement fut sans égal, lorsqu'il se trouva couché dans un lit magnifique, occupant un appartement superbe, & entouré d'Espagnols; mais il redoubla bien plus quand il vit entrer Leonore, suivie de Beatrix, qui s'approchant de son lit, & s'étant assise à son chevet, lui parla en ces termes :

Je ne sai si vous êtes en état d'entendre tout ce que j'ai à vous ap-

prendre, & si cette grandeur d'ame que vous m'avez toujours fait paroître ne se démentira point. J'aime assez votre gloire pour attendre le moment où votre santé vous donnera la force de rappeler votre vertu, dans une occasion où je sai que vous en aurez besoin. Ce discours, l'habit de Leonore, & tout ce que Kerme voyoit lui fit deviner une partie de son sort. Dans quelque état que je puisse être, Madame, lui répondit-il, j'écouterai toujours ce que vous aurez à me dire, avec le respect d'un homme à qui vous êtes plus cher que la clarté du jour : & quoique j'entrevoye quelque chose de mon malheur, puisque je crois être prisonnier des Espagnols, la crainte d'avoir perdu le vaillant Chevalier de Lunley, cede au plaisir de revoir la divine Leonore. Je n'ai rien à redouter, c'est pour votre mort seule, Madame, que je ferois capable de manquer de raison &

de courage. Vous vivez, cela me suffit, je ne deshonoreraï en rien l'attention que vous marquez pour ma gloire. Alors s'étant tû pour l'écouter, Leonore lui apprit tout ce qui étoit arrivé, sans lui rien déguiser, lui découvrant, sans nul détour, l'amour de Padille, & ses engagements avec lui, les obligations qu'elle avoit à Yvon, le parti qu'avoit pris Montrose, & de quelle façon elle étoit dans la maison paternelle. Vous voyez, continua-t-elle, que vous m'aviez enlevée des bras d'un pere & d'un époux, & qu'il m'étoit absolument impossible de répondre à votre amour. Vos soins & votre respect vous ont acquis mon estime & ma reconnoissance ; je ne vous trahis point, puisque je n'ai cherché que ceux à qui le devoir & mon cœur m'ont liée depuis mon enfance ; ainsi j'espère, genereux Kerme, qu'en vous annonçant que vous êtes libre, & que je ne puis

être heureuse qu'avec le Marquis de Padille , vous m'aimerez encore assez pour payer avec joye votre liberté d'un prix qui fait mon bonheur.

Vous aviez raison, Madame , répondit Kerme, de croire que j'avois besoin de tout mon courage pour entendre ce que vous venez de me dire. Je m'étois préparé à des malheurs moins grands. La perte des Vaisseaux que je commandois & de ma liberté ne me paroïssoit rien , puisque je vous voyois ; mais vous m'annoncez que je ne vous verrai plus , & que j'ai un rival qui va vous voir sans cesse ; c'est ce que je ne puis penser sans desespoir. S'il est vrai que j'aye eu le bonheur d'acquiescer votre estime, vous deviez me le prouver, en prenant pour me laisser mourir, tous les soins que vous avez eu pour rendre à la vie le plus infortuné de tous les hommes. Cependant Prisonnier du Marquis de

Padille, étendu dans un lit chez Dom Bernardo de Valesco, je ne puis ni ne dois empêcher votre bonheur, & je sens même, malgré ma douleur, que je vous suis obligé, n'ayant rien à craindre de moi, de venir m'instruire de votre destinée, & de vous justifier du coup que vous me portez.

Leonore ne put être insensible à l'effort qu'elle vit bien que Kerme se faisoit, pour ne lui pas montrer tout son desespoir. Elle l'assura du soin & de la considération que l'on auroit pour lui, & le quitta, pour lui laisser le tems de réfléchir sur ce qu'il avoit à faire.

Cette genereuse fille ne voulant pas négliger la moindre partie des choses qui pouvoient être agréables à Dom Fernand, fut voir Montrose, que Valesco avoit déjà instruit de tous ces événemens singuliers. Si Leonore lui avoit parue le Chevalier du monde le plus accompli, elle  
 causa



causa son admiration sous sa forme veritable. Il lui demanda pardon des périls & des peines où sa ruse l'avoit exposée, & se trouvant assez fort pour ne pas garder le lit, il la pria de permettre qu'il fût auprès du Marquis de Padille. Leonore l'y conduisit, & ce fut en sa presence que ces tendres Amans se jurèrent encore une ardeur éternelle, & que Dom Bernardo les assura qu'aussitôt que le Marquis seroit en état de quitter la chambre, l'Himen les uniroit pour jamais.

Cependant le Colonel Yvon ayant tout réglé dans le Vaisseau, se rendit chez Valesco, pour prendre sa part du contentement de Leonore, auquel il avoit si bien contribué. Il y fut reçu avec l'estime & l'amitié qui étoient dûs à son zele & à son merite particulier. Montrose & lui s'embrasserent, & se féliciterent reciproquement d'avoir quitté le parti de Cromvel. Yvon ayant appris que

Kerme étoit en état d'être vû , pria Leonore de lui permettre de l'entretenir. On le conduisit à son appartement , où il ne fut pas plutôt entré , que Kerme l'ayant reconnu : Quoi , lui dit-il , Yvon , le brave Yvon m'a trahi ; lui en qui j'avois mis toute ma confiance , lui en qui j'ai reconnu tant de courage & de vertu , s'est joint avec mes ennemis pour me perdre , & pour m'enlever ce que j'avois de plus précieux. Non , lui répondit Yvon , je ne vous ai point trahi , mais fidele à mon Roi , je ne me suis attaché à l'Usurpateur , que pour trouver une occasion favorable de servir la cause de ma Patrie , qui gémit sous les loix d'un Tiran ennemi des Autels , des trois Royaumes , & de toute la Noblesse. Je ne vous ai rien enlevé pour donner à vos ennemis : celle dont vous parlés ne pouvoit être à vous , puisque sa foi étoit engagée , avant qu'une injuste violence la livrât entre vos

maines, & je vous sçai moi-même trop de vertu, pour ne pas espérer qu'après avoir rendu justice à la vertu de Leonore, vous reviendrés encore de l'erreur où vous êtes; & que le Ciel touchant votre cœur, vous fetés un jour le plus zélé défenseur de la Majesté de nos Rois. Il semble que le discours d'Yvon fût une Prophetie; car après la mort de Cromvel, le Général Monk étant entré dans Londres, secondé de l'Armée Navale, commandée par Montaigu, Kerme fut un de ceux qui furent commandés pour escorter le Roi Charles II. lorsqu'il vint en Angleterre prendre possession de la Couronne de ses ancêtres.

Mais Kerme n'étant pas encore dans ces sentimens, ne répondit rien en ce moment à Yvon, qui pût lui marquer un pareil changement. Cependant sa santé se rétablissant de jour en jour, & sa raison devenant plus ferme, il fit de solides refle-

xions sur son amour ; & par les soins de Valesco, les attentions du Marquis de Padille , & la douceur des remontrances de Leonore , il s'accoutuma insensiblement à voir ces deux Amans se donner mille marques innocentes de leur tendresse ; & s'étant enfin vaincu tout-à-fait , il parvint au point de presser lui-même leur union pour en être témoin avant son départ.

Cette nouvelle , qu'il leur annonça avec une satisfaction parfaite , combla de joye toute la Maison de Valesco , qui par complaisance pour Dom Fernand & Leonore , attendit que Kerme pût souscrire à leur Hymen. Le Marquis de Padille étant entierement rétabli , on ne songea plus qu'aux apprêts de cette superbe Fête , qui fut célébrée avec une magnificence digne de ceux qui en étoient les objets principaux. Kerme n'ayant rien voulu des richesses que Leonore avoit conqui-

ses sur les Forbans, se résolut de partir pour la Jamaïque, aussi-tôt qu'elle fut unie avec le Marquis de Padille.

Cette separation ne se fit pas sans quelque regret de part & d'autre : mais enfin on se separa avec des marques d'estime que les belles ames ne se refusent jamais les unes aux autres. Kerme se rendit à la Jamaïque sans aucun accident, parfaitement guéri de ses blessures & de son amour. Yvon s'établit en Espagne pour le reste de ses jours, & il devint le Chef d'une belle & illustre Famille. Montrose servit toujours dans les Troupes Espagnoles, jusqu'au moment de pouvoir le faire pour son veritable Maître. Et le Marquis de Padille & la belle Leonore passerent des jours que l'amour & la gloire rendirent également illustres & fortunés.

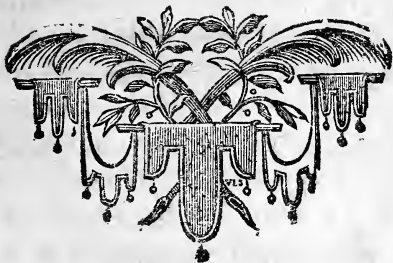
Uranie n'eut pas plûtôt cessé de lire, qu'il s'éleva un bruit confus

de louanges & d'applaudissemens ; qui lui firent connoître le plaisir que cette Histoire avoit fait à cette spirituelle Compagnie. Thelamon même ne put garder le severe *decorum* que les maris s'imposent ordinairement : & comme il étoit autant amant qu'époux , il admira son Uranie avec la sincérité que l'on doit aux belles choses , quels que soient les nœuds qui nous attachent aux personnes qui les ont faites. Le jour ayant fini en même tems que l'Histoire de Leonore , on fit plusieurs tours de promenade en attendant l'heure du soupé , toujours en s'entretenant des plus beaux endroits de cette aventure , chacun se rappelant ce qui l'avoit le plus touché.

Le soupé ayant été annoncé , on se mit à table avec une disposition d'esprit si agréable , que cette aimable Compagnie ne crut pas avoir encore passé une journée plus amu-

sante. Au sortir du repas on se rendit dans l'appartement d'Uranie, où après avoir passé le reste de la soirée, ses amies jugeant qu'elle avoit besoin de repos, la laisserent en liberté jouir avec Thelamon des douceurs d'une union qu'elle sçavoit si bien décrire.

*Fin de la dixième Journée,*





## ONZIÈME JOURNÉE.



ES sentimens de cette aimable société étoient trop conformes à ceux qu'Uranie dépeint dans l'Histoire de Leonore, pour ne la pas interesser jusques dans le sommeil même. L'amoureux Alphonse souhaita plusieurs fois avoir essuyé tous les périls du Marquis de Padille, & être au même point de félicité; & Camille avec toute sa modestie desira souvent le sort de Leonore. Les rayons du soleil, en dissipant les ombres de la nuit, ne firent point évanouir des desirs que l'espoir d'un bonheur prochain augmentoit à chaque instant.

Cependant Uranie ne fut pas plutôt en état de sortir de son appartemen-



ment, qu'elle se rendit dans celui des deux belles Cousines, suivie du reste de la Compagnie. La matinée ne se trouvant pas assez douce pour la promenade, on résolut de rester chez Camille & Florinde jusqu'au dîné. La conversation ne pouvant rouler long-tems sur des matieres steriles entre des personnes aussi spirituelles, tomba bien-tôt sur les sujets les plus relevés. Camille, qui étoit encore toute pleine de l'ouvrage d'Uranie, après lui avoir donné de nouveaux éloges, dit qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être toujours surprise de ce qu'une Nation éclairée, dont les hommes ont de l'esprit, de la valeur & un courage heroïque, pouvoit être si souvent tombée dans le desordre affreux des revoltes, des seditions, & dans le crime le plus détestable, en faisant mourir son Roy sur un échafaut. Cet objet, continua-t-elle, me frappe d'une telle horreur, que je doute

quelquefois de la vérité de l'Histoire. Voilà, dit Uranie, les effets que cause l'ambition. Comme c'est une passion qui n'admet ni Loi, ni Religion, elle en fait la destruction ; & ces deux articles ôtés du cœur des Peuples, il n'est pas mal-aisé de les rendre capables de toutes sortes de violences, de trahisons & d'injustices : & je suis persuadée que si la véritable doctrine s'étoit maintenuë en Angleterre, il n'y auroit point eu de ces terribles révolutions

Il n'en faut pas douter, ajouta Thelamon. De toutes les hérésies qui ont paru depuis la mort du Sauveur du monde, il n'y en a point eu de plus funeste aux Autels & à la Majesté des Rois, que celle de Calvin. Elle prit naissance en France, où elle fit des progrès si considérables, que la crainte des châtimens le contraignit à fortir du Royaume ; & fixant son séjour à

Geneve , il en fit le berceau de ses fausses opinions. Ce fut de-là qu'il répandit son venin presque par toute l'Europe , & qu'il fit les terribles effets qui sont rapportés dans nos Annales.

Les Habitans de Geneve devenus hérétiques, renverserent les Autels, chasserent les Prêtres de leurs Eglises, porterent leurs mains criminelles sur leur Evêque , qui étoit leur Souverain, & s'érigerent en Republique, que la politique de plusieurs grands Rois a conservée jusqu'à present, mais que leur justice détruira tôt ou tard.

Si on ne vouloit pas convenir avec tous les habiles gens qui ont lû les Institutions & les autres ouvrages de Calvin, qu'ils inspirent un air de liberté qui conduit à la desobéissance, à la rebellion, & à tous les crimes qui les accompagnent ; les complots, la désolation des Peuples , & les sacrileges qu'ils

ont causés en France , en seroient une preuve sans réplique ; puisque nous en voyons encore les funestes marques dans tous les endroits où ces hérétiques ont été les Maîtres.

Rappelons à notre mémoire la conspiration d'Amboise , & celle de Monceaux , où ces scelerats voulurent enlever le Roy & la Famille Royale , dont l'une & l'autre n'échapa que par miracle. Représentons-nous un Amiral de Coligny , perdant quatre Batailles contre son Roy , sans en pouvoir être abattu ; son courage & son esprit lui fournissant des ressources pour paroître toujours avec plus d'éclat & de fierté.

Examinons ce Seigneur , si grand par sa naissance , & plus encore par son mérite personnel , si estimé de son Roy & de sa Patrie , pendant qu'il leur fut fidèle , empoisonné du venin de l'hérésie , devenir rebelle

à l'un & à l'autre , faire entrer des Troupes étrangères dans le cœur de l'Etat ; crime capital à un Sujet : dompter , assujettir le Royaume par ses exploits , abattre la Royauté , & changer l'Etat Monarchique en Etat Republicain. Enfin voyons perir ce grand homme envelopé dans une affaire generale qui coûta tant de sang à son Parti , & qui fut si funeste à la France , & nous conviendrons sans hésiter , que l'hérésie de Calvin a causé tous ces desordres. Delà , tournons les yeux sur la Hollande. Les Hollandois ne furent pas plutôt infectés de cette hérésie , qu'ils secoüerent le joug des Rois d'Espagne , leurs Souverains. Guillaume de Nassau , Prince d'Orange , Gouverneur des Provinces de Hollande & de Zélande , déclaré leur General par les Etats de ces Provinces , & après quarante ans de guerre , oblige leur Prince à renoncer à tous ses droits de Souveraineté , &

à les déclarer libres & indépendans. Jettons ensuite nos regards sur l'Angleterre , qui s'étant déjà soustraite à l'autorité du Saint Siège, n'eut pas de peine à recevoir certe hérésie , puisqu'il suffisoit d'être ennemi de Rome pour y être bien reçu. Tous ceux qui furent proscrits en France & dans les Pays - Bas s'y retirèrent, & s'y multiplièrent à un tel point qu'ils ont balancé long - tems le pouvoir des Evêques, & l'autorité de la Religion Anglicane , ayant eu le dessus en plusieurs occasions.

La premiere fut très - funeste à Charles I. Roy d'Angleterre , d'Ecosse & d'Irlande , où après une longue guerre les Evêques furent chassés , le Roy jugé par ses propres Sujets, sa tête mise sur un échaffaut, la Monarchie éteinte, & l'Etat changé en Republique. Tout cela causé par l'ambition demesurée de Cromvel, leur Généralissime : insigne hérétique , Calviniste , ou Presbite-

rien, qui en habile homme, refusa le titre de Roy, qui lui fut offert par le Parlement, n'acceptant que celui de Protecteur de la Republique d'Angleterre, qui cependant lui donnoit beaucoup plus d'autorité que l'autre, sans courir les mêmes risques. Envisageons cet homme, persecutant sans relâche les Catholiques, aneantissant les Evêques de l'Eglise Anglicane, confisquant leurs biens, ne voulant pas même souffrir dans son Armée un Soldat Catholique, n'ayant jamais à la bouche que les mots de Liberté & de Religion, devenir le Tyran de sa Patrie. Voyons-le gagner la Bataille d'Ambar sur le Roi Charles II. le faisant poursuivre jusques dans les Montagnes d'Ecosse, aussi altéré de son sang qu'il l'avoit été de celui de son pere. Remarquons avec quelle adresse il se sert de l'autorité du Parlement pour faire mou-

rir son Roy, & proscrire la Famille Royale. Comme il se sert des Ecoissois pour assujettir les Anglois; des uns & des autres pour soumettre l'Irlande; & des Anglois pour mettre l'Ecosse dans les fers: trouvant le secret de se faire déclarer Protecteur des trois Royaumes par le Parlement; & ensuite casser ce même Parlement, & abolir pour toujours la Chambre des Seigneurs avec ignominie; cette Assemblée si respectable qui représente toute la Nation, & que les Rois legitimes ne renvoyoient jamais qu'avec des remerciemens, étant assis sur leur Trône, revêtus de leurs habits Royaux, la Couronne sur la tête, & le sceptre à la main. Toutes ces actions violentes & tyranniques nous prouveront parfaitement par quels degrés conduisent les principes de Calvin, & que toutes sortes d'autorités, quelque legitimes qu'elles



les puissent être, ne peuvent jamais convenir à ceux qui professent son hérésie.

Il semble que Calvin par ses écrits avoit communiqué sa propre taciturnité aux trois hommes dont je viens de parler. Le Prince d'Orange fut surnommé le Taciturne, & l'étoit en effet. L'Amiral de Coligny & Cromvel ne l'étoient pas moins. Tous trois ne pouvoient souffrir jeux, bals, spectacles, ni même les plaisirs les plus innocens & les plus permis : severes à eux-mêmes, ils ne pardonnoient rien aux autres. Tous trois étoient remplis d'ambition & d'hypocrisie, sacrifiant autorité, Loix & Religion pour parvenir à leur but. Tous trois d'une valeur & d'un courage à l'épreuve de tous les revers ; trouvant toujours des ressources dans les plus grands malheurs, & sçachant tous trois unir par leur adresse ce qui paroissoit le plus opposé.

Cependant le Prince d'Orange & l'Amiral de Coligny arrosent leur mort de leur sang , sans avoir achevé leurs funestes & vastes desseins ; & Cromvel plus heureux , après s'être chargé de tous les crimes de la tyranie, & avoir réussi dans tous ses coupables projets , meurt tranquillement dans son lit de sa mort naturelle. L'Histoire ne remarque que lui & Denys, Tyran de Syracuse , qui soient morts d'une mort sèche , tous les autres Tyrans l'ayant arrosée de leur sang. Ainsi, continua Thelamon, il faut convenir que , quoique toutes les hérésies soient absolument condamnables, celle de Calvin est la plus pernicieuse par les crimes qu'elle a fait commettre , & les malheurs qu'elle a causés ; puisque l'Amiral de Coligny, le Prince d'Orange & Cromvel , auroient passé pour les plus grands hommes de leur tems , s'ils avoient employé leur valeur, leur

courage, & l'étenduë de leur genie à des projets justes & legitimes ; au lieu qu'ils ont terni leur memoire , en suivant une hérésie , qui les a forcé de changer en vices affreux les plus grandes vertus , le courage , la fermeté de l'ame , & la superiorité de l'esprit : ne pouvant plus porter le titre de vertu , lorsque l'on ne s'en sert que pour former ou soutenir les crimes. Il est certain , dit Arsame , que la veritable Religion ne porte point à de semblables desordres ; elle n'enseigne que l'obéissance , la clemence , la justice , & un respect inviolable pour son Roy ; au lieu que la reforme que les hérétiques ont prétendu y faire , renverse entierement des principes si sages & si necessaires à tous les hommes.

Il n'est rien de plus vrai , ajoûta Orophane , puisque le préjugé de notre Religion n'a jamais conduit les esprits à concevoir des crimes , & que celui de l'hérésie , non - seu-

lement les pardonne , mais les fait commettre. Et je ne puis concevoir comment on aime mieux suivre le sentiment d'un homme foible , fragile & pécheur comme nous , que les ordres directs & sacrez d'un Dieu , que l'erreur même ne peut s'empêcher de reconnoître.

Cette reflexion nous conduiroit trop loin , interrompit Julie ; & je crois qu'il vaut mieux remettre à cet Arbitre souverain des hommes , le pouvoir d'en juger , que de nous engager dans un parallele au-dessus de nos lumieres , quoique nos cœurs en sentent la force & la difference. Puisque la severe Julie, dit Alphonse , veut interrompre une dissertation qui ne laisseroit pas d'être interessante , je vais vous faire souvenir d'un trait de Charles I. Roy d'Angleterre , qui convient au sujet dont on vient de parler. Après qu'il eut perdu la Bataille qu'il donna

contre ses Sujets rebelles, près d'Yorc, d'où il se retira à Oxfort avec beaucoup de risque & de danger; ayant fait enforte de rassembler une nouvelle Armée qui fut surprise & battue par Cromvel; ce Monarque malheureux étant informé que les rebelles faisoient des préparatifs pour le venir assieger dans Oxfort, & n'ayant plus aucune Place dans toute l'Angleterre qui ne fût au pouvoir du Parlement; prit la résolution de se jeter entre les bras des Ecoffois, quoiqu'ils fussent aussi rebelles & unis avec le Parlement d'Angleterre; esperant que cette Nation, dont il étoit originaire, le traiteroit plus humainement que les Anglois, ou qu'il pourroit faire quelque accommodement avec eux, qui lui en faciliteroit peut-être un avec l'Angleterre. Ainsi il partit d'Oxfort déguisé en Valet, & fut auprès de Neufchatel, où l'Armée Ecoffoise étoit campée, com-

mandée par le General Lesley , qui fut au-devant du Roy , & lui rendit tous les honneurs dûs à la Majesté Royale.

Il se jetta à ses pieds , lui présentant son épée , qu'il tenoit par la pointe. Le Roy la prit , & la lui rendit , en le priant de ne la plus porter que pour son service. Cependant le Parlement d'Ecosse ordonna qu'on le traitât en Roy ; mais toutes ces démonstrations de respect & de fidélité ne tendoient qu'à le surprendre , & obligea Montrose & Huntely , qui avoient soumis en son nom la moitié du Royaume d'Ecosse , à mettre bas les armes. Ainsi le Roy ayant été assez facile pour accorder tout ce qu'on lui demandoit ; les principes de l'hérésie de ces rebelles les portant à abattre & ruiner l'autorité Royale , après avoir détruit l'Episcopat , ils n'eurent pas plutôt obtenu ce qu'ils souhaitoient de ce bon Prince, qu'ils

traiterent avec les Anglois pour le leur vendre , sous prétexte de rançon , qui fut réglée à deux millions.

Chose énorme , & qu'on ne peut entendre & raconter sans frémir ! Après avoir reçu cette inique rançon d'avance , ils le livrerent entre les mains de ses plus cruels ennemis : ce qui fit dire à ce Roy vertueux , qu'il aimoit encore mieux être entre les mains de ceux qui l'avoient acheté si cher , que d'être entre celles de ceux qui l'avoient vendu si lâchement. Vous me faites hérifiser les cheveux , dit Orophane , en rappelant ce trait ; rien n'est plus touchant , & rien n'est plus affreux. Vous ne sentiriez pas ces mouvemens d'horreur & de pitié , interrompit Felicie , si vous étiez héretique. La véritable voye nous donne un cœur sensible & fidele ; elle nous fait mépriser la liberté , lorsqu'il nous la faut acheter par des crimes : &

## 168 LES JOURNÉES

nous estimons mieux mille fois des fers portez avec innocence, qu'un sceptre qui peut rendre nos mains criminelles. L'ambition dans un vrai Catholique peut devenir une grande vertu, au lieu qu'elle n'est jamais qu'un vice affreux dans un hérétique. Et je ne puis sortir de cette opinion, lorsque je vois que les troubles qui arrivent entre ceux qui ont une même créance, sont bien plus aisez à appaiser, que ceux qui s'élevent entre des Nations qui ont des préjugés differens, le peu de conformité de Religions en mettant toujours dans les sentimens.

Pour moi, dit Florinde, je suis persuadée de cette vérité, & je compare la difference des Religions à celles du langage. Mettez plusieurs personnes ensemble parlant tous des Langues étrangères, ils parleront, ils articuleront & s'expliqueront même parfaitement pour eux ;  
mais



mais ils ne pourront se faire entendre les uns & les autres, & ce ne sera qu'une confusion de voix & de cris, où l'on ne pourra rien comprendre. Tels sont ceux qui professent des Religions opposées, ils ne peuvent s'entendre les uns & les autres, quoiqu'ils disent les mêmes choses : comme ils les expliquent différemment, la désunion s'y glisse ; & chaque éclaircissement qu'on cherche à se donner, ne sert qu'à redoubler les tenebres.

Il faudroit pour le repos du genre humain, que tous les hommes suivissent la même foi & la même loi : & je trouve surprenant qu'un Monarque, qui regit plusieurs Royaumes & plusieurs Provinces, ne puisse les unir si bien ensemble, qu'il ne s'y vît jamais de revolte & de sédition. Pourquoi, par exemple, l'Angleterre dont nous venons de parler, a-t'elle eu tant de peine à soumettre l'Irlande, & combien de

troubles. se font-ils élevés dans ce Pays depuis qu'il est soumis?

Il est bien difficile de régir & de conserver un Pays éloigné, dit Thelamon: il semble que l'ancien proverbe nous l'ait voulu prouver, en disant que les biens ne valent qu'autant que celui qui les possède les fait valoir par son industrie & son intelligence. Il faut conclure la même chose des Provinces & des Royaumes éloignés de leur Souverain, parce qu'ils ne peuvent les gouverner eux-mêmes.

Il y a, interrompit Alphonse, une grande différence, soit à la guerre, ou ailleurs, de faire par soi-même ou par autrui, dit Guichardin. Il est vrai, reprit Thelamon, puisqu'il y en a une totale entre le Prince & les Gouverneurs; attendu que le Prince se contente, avec le bon Pasteur, de la laine de ses brebis, sans intéresser leur peau, qu'il donne sa vie pour elles, qu'il est

content avec Moïse d'être effacé du Livre, plutôt que de ne pas obtenir leur pardon; & qu'il est prêt avec l'Empereur Nerva & Antoninus, de vendre sa vaisselle, ses joyaux, & tout ce qui lui est propre, pour les secourir.

Le bon Prince, sensible aux maux de ses Sujets, donne son tems, ses veilles & ses soins pour leur conservation & leur sûreté. D'ailleurs, on porte bien plus de respect au Prince qu'à ses Lieutenans: ce qu'il commande immédiatement a toujours plus de force que les ordres qui viennent par une autre main que la sienne: sa seule présence empêche les émotions & les desordres; surtout l'orsque c'est un Prince aimé & hardi, comme un Jules Cesar, ou un Annibal, qui faisoient trembler les Armées au seul mouvement de leurs yeux, comme le dit Tite-Live.

En effet, ajoûta Alphonse, s'il y

a quelque plainte à faire , quelque chose à remontrer , ou à demander au Souverain , qui mérite une prompte expedition , comment le pouvoir faire si le Prince est éloigné ? Ce défaut fait manquer les occasions , avorter les projets les mieux digérés , & cause souvent la perte des Provinces entieres , & l'affection des Sujets.

Strabon rapporte , dit Arfame , que les Rois de Cappadoce tenoient leur Court sur la Montagne Argée , quoiqu'il n'y eût aucune commodité , parce que c'étoit le centre de leur Royaume ; & qu'ils étoient à portée de tout voir , de tout entendre , & de donner leurs ordres sans retardement.

Le même Strabon , ajoûta Camille , dit que Cyrus ayant subjugué les Medes , & étendu son Empire dans l'Asie , établit son séjour dans Babylone , afin de mieux sçavoir tout ce qui se passoit dans ses Provin-

ces; & Antoninus Pius se tenoit toujours en un lieu d'où il pouvoit avoir des nouvelles en peu de tems, & sans beaucoup voyager, à cause, disoit ce bon Prince, que les équipages de la suite d'un Empereur, quelque exact qu'il soit, sont toujours onéreux à ses Sujets. Il est vrai, reprit Thelamon, mais comme malgré tous les exemples que nous venons de citer, il est absolument impossible à un Roy d'être présent dans tous les endroits de son Royaume, il doit s'attacher à en connoître les principales Maisons & les personnes de merite: c'est une étude nécessaire à un jeune Prince, afin qu'il sache de qui il peut se servir dans les occasions, à qui conferer les Charges & les Emplois, & à qui donner les récompenses. Lorsqu'un Prince ignore ces choses, il tombe dans des fautes irréparables, étant obligé de s'en rapporter aux Courtisans, ou à ceux

qui l'approchent, qui le font souvent incliner du côté qu'ils veulent, sans s'informer de la gloire du Prince & du bien de l'Etat.

Un Prince qui aime ses Sujets, en est toujours aimé, & c'est le plus grand bonheur d'un Monarque que d'être maître du cœur de son Peuple. C'est alors qu'il peut se dire vraiment Roy : l'union des Sujets avec le Souverain lui aide à soutenir le poids de sa Couronne, & l'affermir sur sa tête ; parce que cette union le portant à les connoître, il fait le mérite & la capacité de chacun : un grand Prince ne pouvant prendre trop de précautions lorsqu'il confère à un Sujet le Gouvernement de ses Provinces. Ainsi il doit sçavoir par lui-même l'étendue de son genie, son experience, son affection pour son Roy & pour l'Etat.

Il doit reflechir qu'il dépose entre ses mains une partie de l'autorité

suprême , qu'il l'investit d'un des fleurons de sa Couronne ; & que s'il n'est pas homme de bien , il peut s'en emparer , à l'exemple de ces Gouverneurs des Provinces de l'Empire d'Alexandre , qui devinrent ses Successeurs , & se firent Rois , de Sujets qu'ils étoient. Le frere d'Edoüard IV. Roy d'Angleterre , de Tuteur qu'il étoit , se fit Roy , après avoir fait mourir ses Pupiles dans la Tour de Londres. Jean Cantecusene, donné pour Tuteur au fils d'Andronic , Empereur des Grecs , tâcha d'envahir l'Empire. Odon , Comte de Paris , voulut s'emparer du Royaume de France, pendant la minorité de Charles IV. Les enfans de Theodose penserent perdre l'Empire d'Occident , par l'ambition de Stilicon, Super-Intendant & Gouverneur de l'Empire.

Si toutes ces choses sont arrivées dans des Royaumes , en presence

de leurs Souverains; que ne peut-il pas arriver dans les Pays éloignés, où le Monarque est moins connu que son Lieutenant? Pour remédier à cela, il étoit anciennement défendu, par une Loi expresse, aux Gouverneurs des Provinces, d'y acquérir des possessions, d'y bâtir, de s'y marier, ou d'y marier leurs enfans. Plus un Pays est éloigné, & moins il est indifférent à qui on le confie. Non-seulement il faut un homme vigilant & plein de courage, pour se garantir des surprises de ses Voisins, & tenir bon contre leurs efforts; il faut encore qu'il soit doué d'une grande intelligence, & d'un inviolable attachement pour son Prince pour ne pas prêter l'oreille à ceux qui tâcheroient de le corrompre.

Les Rois sages ont toujours eu une grande attention à ces fortes de choses, pesant avec soin de semblables Commissions, ne voulant pas



qu'elles fussent de longue durée; attendu que l'autorité & les Gouvernemens trop continués, élèvent les Particuliers à un degré de puissance qui peut devenir funeste au Souverain.

Les Perses ne vouloient pas que ceux qui gouvernoient les Provinces, gouvernassent les Villes; ni que ceux qui commandoient dans les Villes, eussent les Châteaux ou les Fortereffes en leur pouvoir. L'Empereur Commode s'assuroit de la fidélité de ses Gouverneurs, en retenant près de lui leurs enfans en ôtage.

Les Rois d'Ethiopie pratiquent la même chose à l'égard des Princes & des Rois qui leur sont tributaires. Non-seulement ils les tiennent par-là dans le devoir & dans la crainte, mais ils accoutument ces jeunes Princes à respecter leur Monarque.

En France, sous le regne d'Hen-

ry III. combien de peines & de soins lui donnerent ceux qui gouvernoient ses Provinces? Ses propres Lettres font mention qu'ils s'approprioient les revenus de la Couronne, sans qu'il osât s'en plaindre, dans la crainte d'un plus grand malheur.

Les Pays éloignés de leurs Souverains sont les plus sujets aux invasions des Ennemis, & aux outrages des Voisins, & rarement on y remédie promptement. L'éloignement des lieux, les frais immenses, le choix des Capitaines, & le passage qu'il faut quelquefois demander à un troisième, qui souvent ne le permet pas, font perdre un tems qui donne lieu aux Ennemis de s'établir & de vous chasser.

L'absence du Berger les encourage à se jeter sur la Bergerie; les Habitans se voyant sans secours, sont obligés de céder: d'ailleurs il est naturel de conserver son bien

& sa famille. L'affection pour un Prince éloigné se ralentit dans ces occasions : on ne le redoute que foiblement ; la crainte de l'offenser s'étant perduë insensiblement.

De-là vient que les Colonies éloignées sont toujours les moins bonnes , d'autant que ne pouvant être secouruës, elles deviennent la proie de l'Ennemi ; ou trouvant occasion de s'émanciper, elles perdent bien-tôt le respect qu'elles doivent à leur Souverain, & le souvenir de leur origine.

La réflexion que doit faire le Prince sur les Pays éloignés , c'est qu'il lui est impossible de reconquérir ces mêmes Pays , lorsqu'ils se trouvent joints aux Etats de celui qui s'en est emparé, parce qu'ils sont plus forts étant joints , & beaucoup plus à portée d'être secourus & fortifiés. Ainsi la politique principale que doit avoir un Prince sage, c'est de peser murement toutes ces cho-

ses ; & d'avoir l'art de se conserver un Etat nouvellement acquis , soit par force d'armes , soit par alliance , comme étant moins assuré & plus sujet aux invasions que ceux dont il jouit hereditairement. Et pour cela , il est nécessaire à un jeune Monarque , pour bien gouverner un Peuple , d'en connoître particulièrement les conditions , le naturel , les anciennes Loix , & les Privileges ; & de joindre à cette connoissance l'Histoire , la Geographie du Pays , les Droits de la Couronne , & tous ses avantages , afin de le traiter selon ses Loix , son humeur , & ses Coûtumes.

Un Prince qui ne se conduiroit pas ainsi , feroit en danger de faire de grandes fautes. L'Espagne auroit conservé les Pays-Bas , si elle les avoit traités de cette sorte , & si elle ne leur avoit pas voulu imposer avec violence de nouvelles Loix & de

nouvelles Coûtumes : & l'Irlande , dont la belle Camille vient de parler , ne couteroit pas à l'Angleterre tant de sommes immenses , pour la maintenir dans l'obéissance , si on la traitoit avec moins de dureté , & si on lui avoit laissé ses anciens Privileges. Les dix-sept Provinces des Pays - Bas étoient un bien héréditaire au Roy d'Espagne , qui , par l'éloignement de son Souverain , n'a pû souffrir le joug des Gouverneurs. L'Irlande est un Pays de Conquête , qui , par la même raison , se souleve sans cesse contre les Loix du Conquerant.

Il faut donc songer qu'il y a une grande difference entre les Nations Orientales , & celles qui habitent à leur opposée ; que le genie de celles qui sont au Midi est différent en tout à celui de celles du Septentrion ; que les Montagnes en ont d'une sorte , & que

les Plaines & les lieux Maritimes en ont d'une autre.

On ne doit pas s'étonner de cette diversité, puisqu'elle se remarque sous nos yeux. Une Riviere, une Montagne, un espace nous fait voir des humeurs, des manieres, & même des façons de penser entièrement opposées. L'antipatie, la jalousie du commerce, & tant d'autres passions qui se trouvent dans le cœur de l'homme, font naître toutes ces differences.

Les Clafoménéens ne furent jamais d'accord ensemble, parce qu'une partie de leur Ville étoit située en terre ferme, & l'autre enclose dans une Isle. Ceux qui habitoient au Pirée d'Athenes, ne pouvoient s'accommoder avec ceux de la basse Ville. Et le fameux Pericles fit bien moins bâtir les superbes murailles de cette illustre Ville par la crainte des Ennemis, que pour la

réunion de ses Habitans , malgré le stratagême dont il se servit avec les Lacedemoniens.

Ainsi par la diversité des habitations, la difference qu'il y a entre les Nations, soit par rapport à la langue, à la maniere de vivre, ou aux inclinations naturelles, on doit juger qu'on ne peut les gouverner d'une même sorte, ni les tenir sur un même pied. Il y en a qui ne peuvent souffrir le nom de Roi, comme étoient jadis les Atheniens. D'autres qui ne peuvent vivre, ni se soutenir sans un Monarque, comme étoient les Egyptiens. Les uns mettent leur gloire à se conserver fideles à leur Roy : les autres veulent être dans une liberté indépendante de toute sujétion. Les uns sont légers, & les autres sont graves. Nous avons des Voisins dont la lenteur leur a souvent coûté cher ; & nous connoissons des Peuples vifs & prompts qui sçavent prendre leur

parti sur le champ. Les uns veulent être rudoyés , & menés haut la main. D'autres demandent à être traités avec douceur , n'accordant rien que par amitié.

Toutes ces differences bien réfléchies, le Monarque habile & sage, doit faire comme le Chasseur, l'Oiseleur, ou le Pêcheur, qui, pour venir à bout de son dessein, se sert de diverses pratiques, de nouvelles subtilités, de plusieurs amorces, & de differens pieges & filets. C'est ainsi qu'il faut en user avec les Habitans de differens Pays, & traiter chacun selon son genie; autrement ce seroit naviger à vent contraire, & vouloir échouer tôt ou tard.

Un Prince doit encore considérer, que lorsqu'il est nouvellement en possession d'un Etat, soit par droit de succession, d'alliance, ou de conquête, il ne peut se flatter d'avoir d'abord l'affection de ses Sujets :  
chose



chose si nécessaire pour regner heureusement. Avant qu'il puisse se l'acquérir, ils l'examineront avec attention, peseront toutes ses actions, pénétreront jusques dans le plus profond de son cœur : rien ne leur échapera ; n'épargnant ni peines ni soins pour le connoître parfaitement. Alors, s'il se trouvent tel qu'il doit être, il en sera aimé, respecté & redouté ; & ils lui donneront tous les secours nécessaires en tems de Paix & de Guerre.

Alexandre fut aimé & reveré dans toutes ses grandes Conquêtes, non-seulement parce qu'il avoit l'art de persuader par ses discours, mais parce qu'il avoit encore la politique de décharger ses nouveaux Sujets des impositions que leurs anciens Maîtres leur faisoient payer. Il faisoit plus, il entroit dans le détail des familles, accommodoit leurs differends, & obligeoit les Gouverneurs des Provinces d'en faire

de même. Ces attentions si belles & si rares dans un Souverain, lui attirèrent plus de Nations que ses armes n'en conquièrent.

Cet exemple seul doit servir de règle à tous les Princes ; étant inutile d'être bon au commencement, pour ressembler après à ceux qui ont été detestés dans tous les siècles ; comme Tibere, Caligula, Neron, Maxentius, Denys, & tant d'autres, qui affectèrent de la douceur & de l'humanité en montant sur le Trône, & qui dans la suite se rendirent l'opprobre du genre humain, par leurs cruautés.

Il faut encore remarquer que les Habitans d'un Pays ont toujours de l'inclination pour leurs anciens Maîtres, qu'ils les regrettent & les reclament sans cesse : ce qui est très à craindre pour le Prince nouvellement établi, s'il ne s'étudie pas avec sagesse à leur en ôter les occasions, en évitant d'y introduire les nou-

veautés qui suivent ordinairement les mutations ; chaque Nation ayant ses Maximes.

C'est pourquoi Licurgue abhorroit les Etrangers, & disoit que leur frequentation corrompoit les bonnes mœurs du Peuple, & les habitoit aux Coûtumes étrangères. On peut ajouter à l'idée de ce Legislateur l'exemple des Zanchéens, pour avoir reçu les Samiens dans leur Ville, & celui des Amphipolites pour avoir donné entrée aux Calcedoniens. Il est très-certain, dit Orophane, que toutes les fois qu'il arrive des changemens dans un Etat, c'est alors que chacun se remuë, que les grands coups se donnent de toutes parts, & que les traverses que les Ennemis ont coûtume de causer à un nouveau Prince, soit par crainte, ou par envie de son aggrandissement, sont d'autant plus aisées, que tout nouvel établissement

est facile à troubler & à bouleverser.

C'est pourquoi je voudrois, ajouta Arsame, que tous les Princes nouvellement instalés, suivissent les maximes prescrites par Thelamon, & profitassent des fameux exemples qu'il a rapportés, pour ne point faire de nouvelles entreprises qu'ils ne fussent parfaitement assurés du cœur de leurs Sujets.

Le principal égard que doit avoir un Prince nouvellement établi, reprit Thelamon, est l'opinion qu'il donne de lui à son entrée; la première idée étant toujours la plus frapante, celle qu'on se forme de lui à son avènement, ne s'effaçant jamais, quoi qu'il puisse faire dans la suite; parce que les hommes remarquent bien plus particulièrement les choses dans leur commencement, soit qu'ils les voyent, ou qu'ils en entendent parler, les te-

nant pour connues & pour certaines, sans prendre la peine de s'en informer, ou d'approfondir la vérité. Si la première démarche d'un particulier dans le monde décide souvent de sa réputation, de quelle conséquence n'est-elle pas aux Souverains, sur les actions desquels tous les yeux sont attachés? Il y a plusieurs vertus de qui la réputation peut acquérir l'estime & l'amour des nouveaux Sujets, l'affabilité, la justice, la clemence & la générosité; mais le moyen le plus sûr pour gagner le cœur de tous les Peuples, c'est de laisser les choses dans l'état où on les trouve au commencement, & de ne rien innover. Commynes remarque, que Louis XI. ce grand & fameux politique, fit une faute lorsqu'il parvint à la Couronne, dont il eut sujet de se repentir, en chassant des Charges & des Emplois tous les vieux Serviteurs de Charles VII. son Pere,

en introduisant de nouveaux impôts, abrogeant les Privileges, & en détruisant les anciens usages pour en établir des nouveaux.

Alexandre le Grand, après la mort de Philippe son Pere, déchargea son Peuple de toutes sortes d'impositions, ce qui lui attira l'amour des Macedonniens & l'estime de ses Voisins. Après la mort d'Antoninus, l'Empereur Macrenus qui lui succeda, pour s'insinuer dans les bonnes graces des Romains, protesta en plein Senat qu'ils avoit resolu de ne jamais rien faire d'important sans leur avis, de se servir de leur autorité & de leur conseil dans l'administration de la Republique; & leur offrit de remettre même son pouvoir entre leurs mains, s'ils le jugeoient avantageux au bien public. Il est vrai que naturellement les hommes sont amateurs de la nouveauté; cependant, en matiere de coutumes, rien ne les offense

davantage ; l'habitude étant une seconde nature. Et comme il n'est pas sensé de croire pouvoir changer ou rompre le naturel , il ne l'est pas non-plus de penser que quoi-que l'on voye de la défectuosité dans une Loy ou dans une Coûtume, il faille y toucher ; parce qu'il faut craindre d'éfaroucher le Peuple, qui ne regarde jamais ce qu'il devroit faire, mais ce qu'il est accoutumé de faire ; participant en cela à la simplicité de la Colombe, qui pour le moindre changement qu'elle apperçoit dans sa retraite ordinaire, s'enfuit, & l'abandonne.

Saint Augustin dit qu'il faut tenir pour indifférent d'observer ce qui n'est pas contraire à la foi & aux bonnes mœurs, afin d'entretenir amitié & correspondance avec qui on est obligé de vivre, & s'accommoder à leurs coûtumes, dans la crainte de les scandaliser. L'introduction des nouvelles Loix, & l'abolition des

anciennes étoit si odieuse autrefois, que ceux de Locres ne pouvant souffrir ni l'une ni l'autre , n'en abrogeoient jamais aucune qu'elle ne s'éteignît d'elle-même par la longueur du tems ; & ne permettoient à personne d'en proposer de nouvelles , qu'à condition qu'on la viendroit exposer avec une corde au col , pour être étranglé en cas que l'on ne prouvât pas par de solides raisons qu'elle étoit utile au bien public.

Tous les hommes ont tant de zele pour leurs anciennes Coûtumes , qu'ils combattent pour les maintenir , comme s'il s'agissoit de défendre leurs murailles , & sont prêts à mourir plutôt que de voir introduire des loix étrangères. Combien de rébellions , de massacres , & d'affreuses séditions pourroit-on citer qui n'ont été causées que par le changement des Loix & des Coûtumes ?

Ce



Ce fut pour un pareil sujet que les Juifs se mutinerent contre Herode leur Roy. Les Scythes tuerent leur Monarque , parce qu'il vouloit vivre à la maniere des Grecs. Le Prince Anacharsis le Schyte , ce savant & sage Philosophe , fut tué par son propre frere pour la même chose. Alexandre le Grand , tout aimé qu'il étoit , courut risque d'être massacré par ses propres Soldats , pour s'être vêtu à la Persienne, & en avoir affecté les façons. Agis , Roy de Lacedemone , mit toute la République en combustion , pour avoir voulu faire revivre les Loix de Licurgue , & perdit lui-même la vie. Et ce n'est qu'au changement des Loix qu'on a attribué la tyrannie de Marius & de Silla.

L'habitude des Peuples , dit alors Uranie , va si loin , qu'elle s'étend même sur les personnes. Souvent un Prince fera bien ou mal reçu de ses nouveaux Sujets , parce qu'il

aura un tel nom , qu'il fera fils d'un tel , ou qu'il fera sorti d'une telle Maison. Quoique Cambise fût cruel & farouche , ses vices furent tolérés , parce qu'il étoit fils de Cyrus ; & ceux qui avoient le nés aquilin , comme ce grand Prince , étoient considérés dans toute la Perse.

Après la mort d'Auguste , ajouta Florinde , Tibere fut jugé digne de lui succéder , ayant l'âge competent , & de la valeur ; cependant parmi le Peuple , & dans le Sénat , il y avoit des Mécontents qui disoient qu'il ne devoit pas être Empereur , parce qu'étant de la Famille Claudienne , encline à la cruauté , il y seroit porté comme elle. Le nom de Tarquin , dit Felicie , fut si odieux aux Romains , que Tarquinius Collatinus fut obligé de se démettre du Consulat , parce que son nom déplaisoit au Peuple , quoiqu'il eût été un de ses plus forts appuis pour chasser les Tarquins.

L'opinion des Peuples sur ce sujet est de tous les tems, dit Alphonse; ils croient qu'un homme, sorti d'une famille, en a les inclinations, quoique l'on voye souvent le contraire. Les Romains se réjouissoient avec leurs Voisins, d'avoir pour Roy Ancus Martius, dans l'espoir qu'il ressembleroit à son ayeul Numa : & croyant que le même bonheur, ou le même malheur, accompagne tous ceux d'une famille, ils eurent de la peine à envoyer Scipion en Espagne, & à le faire Gouverneur de cette Province, parce que son Pere & son Oncle y étoient morts en cette qualité.

Je crois, dit alors Camille, avec son enjouement ordinaire, que vous avés pris notre Appartement pour le Cabinet des Livres, par les belles choses que vous y venés de dire; & je vous avouerai ingenuement que j'ai craint de ne me pas

amuser, lorsque j'ai vû tourner la conversation sur une matiere aussi grave. Cependant je m'y suis interessée , comme si on m'avoit raconté une Histoire qui fût á la portée de mon génie, & il me semble que je gouvernerois parfaitement un Etat après ce que je viens d'entendre. He bien , dit Uranie en souriant , pour nous consoler de ne pouvoir régir des Provinces , faisons de nos cœurs comme d'un Empire : n'y introduisons jamais de nouvelles Loix , respectons leurs premieres Coûtumes , laissons-leur l'ancien usage de constance & de fidelité ; & nous pourrons nous vanter d'avoir regné avec autant de gloire que les plus grands Monarques.

Cette façon de gouverner , dit Thelamon , nous est trop avantageuse pour que nous puissions nous y opposer , & je puis vous protester que vous ne trouverez que

des Sujets fournis à vos Loix.

Tous les hommes applaudirent au discours de Thelamon ; & il se trouva qu'une conversation qui n'avoit roulé d'abord que sur une matière des plus sérieuses , devint dans la suite le sujet de la plus délicate galanterie. Cette tendre allegorie ne fut interrompuë que par l'avertissement que l'on vint donner de se mettre à table. Aussi - tôt que l'on eut dîné , on se rendit dans la Bibliotheque. C'est ici , dit Alphonse , que la belle Camille veut qu'on traite les matieres sérieuses & politiques : ainsi pour la satisfaire , j'allais ouvrir la conversation par une aventure que j'ai apprise à Rome, & qui servira encore à prouver le peu de bon sens qu'il y a dans toutes les hérésies.

Joseph Bory, natif de Milan, étoit un homme d'un esprit vif & pénétrant , qui ayant poussé les études aussi loin qu'il le falloit pour être

des plus favans , & qui s'étant attaché à la Médecine & à la Chymie , se feroit acquis une haute réputation , si son libertinage & ses débauches ne l'eussent fait mésestimer , & ne l'eussent rendu le mépris de tous les honnêtes gens. L'indignation qu'il s'attira , l'obligea à disparaître de Milan , sans que l'on pût savoir pendant un an entier ce qu'il étoit devenu. Cette longue absence le fit croire mort ou perdu , lorsqu'on le vit reparoître ; mais si fort changé à son avantage , que tout le monde en fut surpris. Son air étoit sage , modeste & humilié. Il ne fréquentoit que les Eglises , les Hôpitaux & les Prisons. Cette pieuse conduite , jointe à son air pénitent , persuada aisément qu'il étoit converti , & lui rendit l'estime de tout le monde. Et comme il avoit un intérêt secret , qui le portoit à examiner avec soin les idées qu'on avoit de lui , il s'apperçut bien-tôt

que les apparences de dévotion effaçoient les déportemens de sa vie passée. Il s'attacha à voir des malades, sur lesquels plusieurs de ses remèdes ayant réussi, sa réputation augmenta si bien, que l'Archevêque de Milan prit de l'amitié pour lui, & lui donna des Lettres de recommandation pour Rome, où il vouloit aller.

Bory y continua quelque tems cette piété apparente : & comme les Lettres de l'Archevêque de Milan, & sa qualité de Medecin, lui donnoient entrée dans les plus considérables Maisons, il devint dans peu en grande considération parmi le Peuple. Lorsqu'il se crut établi dans tous les esprits, il commença à insinuer en secret à quelques-uns une partie de ses rêveries, dont la principale étoit, qu'il étoit lui-même le Saint-Esprit incarné dans sa personne, pour soutenir & réparer la premiere redemption du monde,

le prix du sang répandu par la seconde Personne de la Trinité, s'étant entièrement négligé & perdu ; & qu'il alloit dans peu former une nouvelle Eglise d'ames choisies , qui feroient éclater la première innocence des élus. Il donnoit à ses Sectaires les noms de *Raisonnables* & d'*Evangeliques* , imposant les mains à ceux qui témoignaient être persuadés de ses discours ; les assurant qu'ils recevoient le Saint-Esprit , c'est-à-dire , un écoulement & une participation de lui-même par cette imposition.

Il est incroyable les effets que produisirent toutes ces chimères dans Rome & aux environs. Le nombre de ses Sectaires devint si considérable , que la cabale fut découverte. Bory prit la fuite des premiers , & retourna à Milan , où il séduisit encore plusieurs personnes. Mais les assemblées nocturnes de ceux qui suivirent sa Secte ayant



fait du bruit , & quelques-uns d'entr'eux ayant été mis en prison , & ayant appris les secrets de la cabale, Bory prit de nouveau la fuite.

Il passa à Inspruk , à Strasbourg , & en Hollande , où ayant demeuré quelque tems à Amsterdam , la crainte le fit pousser jusqu'à Hambourg , répandant toujours dans sa route ses rêveries. Et , chose singuliere , c'est qu'il trouva par tout des esprits assez foibles , pour donner dans ses erreurs , sur tout dans les Pays Protestans , où il fit des progrès si considerables , que ni les Magistrats , ni les soins des Ministres , n'ont pû la dissiper , même jusqu'aujourd'hui.

Delà il passa en Dannemarc , où il exerça la Medecine avec succès , se mêlant aussi de la Chymie. Sa réputation y devint si grande , que Frederic III. Roi de Dannemarc , voulut le connoître : & il s'insinua si bien dans son esprit , qu'il eut l'art

de lui persuader de lui fournir de l'argent pour travailler au grand œuvre de la Pierre Philosophale. Cet imposteur amusa ce Prince jusqu'à la mort ; cette perte fut pour lui un coup de foudre. Cet appui lui ayant manqué, il passa à Vienne, où il fut reconnu, & arrêté par les soins du Nonce, qui le livra au Pape, qui le demanda avec de grandes instances, mais sous la promesse qu'exigea l'Empereur, qu'on ne le feroit point mourir.

Il fut mené à Rome, & mis dans les Prisons de l'Inquisition, d'où il n'est sorti qu'une fois pour voir le Maréchal d'Estrées, Ambassadeur de France, qui obtint du Pape qu'on le lui ameneroit pour avoir son avis sur une maladie qu'il avoit alors, & dont la guérison fut effectivement attribuée à ses remèdes. Après quoi, il retourna pour jamais dans sa triste retraite.

C'est ainsi que l'Hérésiarque Bory

débita ses folies , & qu'il trouva d'autres foux qui s'en laisserent persuader ; dont la maladie & les défordres n'étant que dans l'imagination, il fut condamné à une Prison perpétuelle , où , en vieillissant , il a eu tout le tems de se défabufer , & de se repentir de ses ridicules erreurs.

Il faut être véritablement bien fou , dit alors Julie , pour donner dans de pareilles idées : & cette aventure , en nous prouvant combien toutes les hérésies sont dangereuses , nous prouve aussi la foiblesse de l'esprit humain. Jugez par-là , ajoûta Camille , du progrès que font les erreurs , où il y a quelque apparence de bon sens , puisque celle-ci , où il n'y en a pas seulement l'ombre , a trouvé des partisans. Pour moi , dit Florinde , je ne saurois comprendre comment on peut changer de Religion , ni même en alterer les principes.

Vous trouvez donc étrange, répondit Felicie, qu'un Protestant se fasse Catholique, qu'un Musulman abjüre Mahomet, & qu'un Juif se fasse Chrétien. Ce n'est pas cela que j'entens, reprit Florinde. Comme je compte tous ceux que vous venez de nommer dans la mauvaise voye, je louë leur changement, bien loin de le blâmer ; mais je ne puis souffrir qu'un Catholique se fasse Protestant ou Turc. Si la belle Camille, dit alors Julie, n'avoit pas établi que l'on ne doit traiter que des matieres graves & savantes dans ce Cabinet, je pourrois raconter à la Compagnie une histoire arrivée dans le milieu du dernier siecle, qui prouveroit à Florinde, qu'il est des occasions qui contraignent souvent à changer de Religion malgré soi. Mais, répondit agréablement Camille, je n'ai pas fait une Loi de mon sentiment, & je crois qu'il n'en est point qu'on ne dût enfreindre

pour avoir le plaisir de vous entendre.

Nous avons assez parlé politique ce matin , ajouta Uranie , pour mêler quelque galanterie dans notre conversation. Aussi-bien la charmante Julie n'a point encore subi nos règles , & cette occasion se présente à propos pour elle , & pour notre satisfaction. Je souhaite , répondit-elle , vous en donner autant que vous l'espérés , & je vous avouërai que si les aventures que je vais vous dire ne vous font pas plaisir , il faudra que ce soit ma faute , puisque d'elles-mêmes elles sont intéressantes. Alors voyant qu'on attendoit qu'elle commençât , elle reprit ainsi la parole.

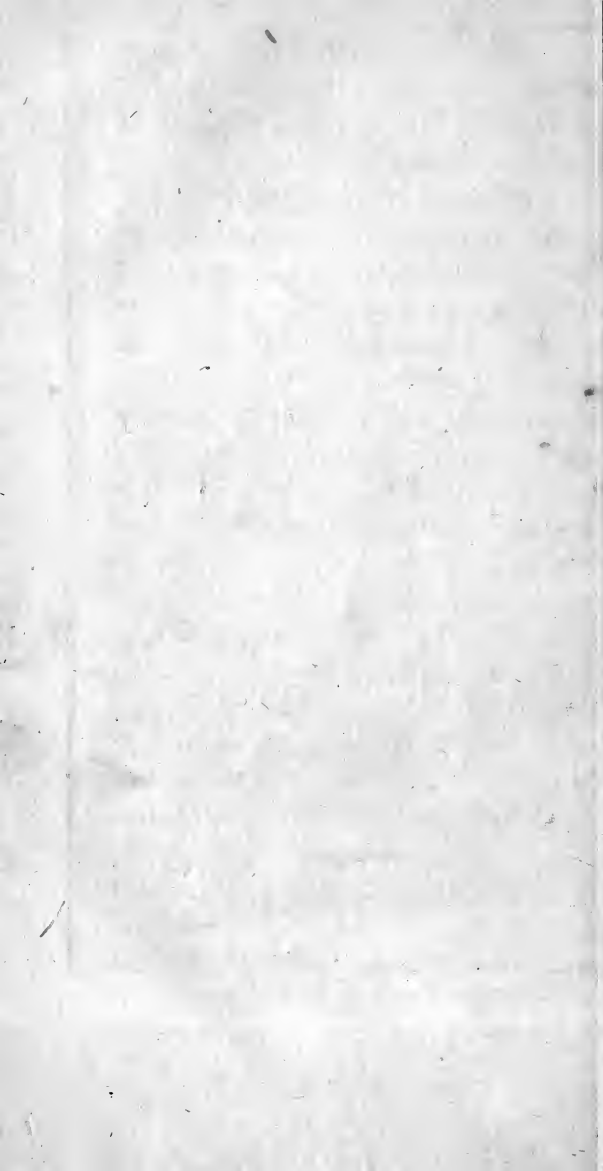




## HISTOIRE DE GASAN.

**L'**Amour dans tous les Pays & dans tous les âges a causé des événemens si singuliers , que l'on n'aura point de peine à croire ceux que je vais raconter. Un Gentilhomme de la Ville de Toulon , nommé Gasan , âgé de vingt ans , Cadet d'une ancienne famille , né avec très-peu de bien , mais d'un esprit si cultivé , & si bien fait de sa personne , que l'on oublioit , en le voyant , que la fortune ne lui étoit pas favorable ; ou si l'on s'en souvenoit , ce n'étoit que pour la lui souhaiter telle qu'il la méritoit. Indépendamment de tous les exercices du corps , dans lesquels il excelloit , il possédoit encore toutes les sciences qui appartiennent à l'esprit,







& s'étoit particulièrement attaché à l'art de la Navigation, où il étoit des plus habiles.

Comme il vouloit réparer par son génie ce qui manquoit à sa fortune, il n'avoit voulu rien négliger de tout ce qui pouvoit lui en acquérir un jour avec gloire, selon les occasions qui s'en présenteroient. Un mérite si extraordinaire dans un jeune homme le rendit bien-tôt l'amour de tous ceux qui le connoissoient. Chacun cherchoit à se l'attirer, & il n'y avoit point de famille dans Toulon qui ne jettât les yeux sur lui : mais son destin le porta à prendre plus d'inclination pour la Maison d'un fameux Négociant de Marseille, qui avoit un Magasin à Toulon, & qui y étoit alors. Il s'appelloit Masodier, homme d'esprit, habile dans le négoce, & très-riche. Il trouva à Gasan tant de mérite, & une si forte inclination pour la Navigation, qu'il lui

conseilla d'aller demeurer à Marseille , où il trouveroit à s'instruire , & même à s'intereffer dans quelques Navires , lui offrant sa maison & son crédit. La proposition étoit trop avantageuse pour que Gasan la refusât ; ainsi il partit avec Masodier pour Marseille , où ils arrivèrent le lendemain de leur départ. Masodier lui tint parole , le logea chez lui , & le présenta à sa femme & à sa fille , comme un homme qu'il aimoit infiniment.

La bonne mine de Gasan , son esprit , & la grace qui accompagnoit toutes ses actions , les prévinrent d'abord en sa faveur. Mais quelle que fût cette prévention , elle ne put l'emporter sur les sentimens que lui inspira la beauté de la jeune Masodier. Irene étoit une brune âgée de quatorze à quinze ans , de qui les traits réguliers , fins & délicats étoient accompagnés d'un air vif, tendre & spirituel qui  
la

la rendoient maîtresse de tous les cœurs à la première vûë.

Gasan l'éprouva sur le champ ; & il eut besoin de tout son esprit pour cacher le trouble que l'admiration avoit jetté dans son ame. Il la tourna en simple galanterie , en félicitant Masodier d'avoir une aussi charmante fille , & sur le danger où il l'exposoit en le logeant chez lui. Le pere & la mere répondirent à ce compliment sur le même ton ; mais Irene , instruite par son propre penchant , connut l'effet que ses charmes avoient produit ; & s'applaudissant d'une conquête qu'elle trouvoit digne d'elle , elle ne songea point à se garantir des traits d'une passion dont elle ignoroit les plaisirs & les maux. Elle ne s'attacha qu'à renfermer dans son cœur la joye qu'elle ressentoit d'avoir scû plaire à un homme qu'elle trouvoit infiniment aimable.

Ainsi cette première entrevûë se

passa dans une mutuelle contrainte. Cependant Masodier établit Gasan chez lui comme son fils. La liberté qu'il avoit de voir & d'entretenir Irene à toutes les heures du jour, lui faisant reconnoître en elle autant d'esprit & de sagesse qu'elle avoit de beauté, son amour en prit de nouvelles forces, & cette heureuse sympathie qui fait unir les cœurs, sans qu'ils s'en apperçoivent eux-mêmes, les entraîna si bien l'un vers l'autre, que sans se dire qu'ils s'aimoient, ils se le juroient à chaque instant. Les véritables passions n'ont pas besoin de l'arrangement des paroles: elles trouvent dans elles-mêmes les expressions qui manquent au langage pour expliquer leur violence. Un regard, un souris en dit souvent bien plus que les termes les mieux choisis. Le silence regnoit entre ces deux amants. Irene l'observoit par principe d'innocence & de timidité,

Gasan le gardoit par crainte & par respect. Mais leurs yeux , ignorant ces froids devoirs , se tenoient des conversations si interessantes , & ils s'entendoient si parfaitement , qu'il sembloit que l'usage de la voix leur étoit inutile , ou qu'il eût diminué la force de leurs entretiens.

Cette douce intelligence ayant instruit Gasan de son bonheur , il redoubla ses soins , que la jeune Irene recevoit toujours avec une tendre complaisance. Cependant l'amoureux Gasan ne se put croire parfaitement heureux , qu'il ne se fût expliqué plus ouvertement. Il en cherchoit une occasion favorable , lorsque Masodier le mena avec sa famille , & plusieurs de ses amis , dans une de ces aimables Bastides , dont le territoire de Marseille est rempli , où il les voulut régaler. Les charmes de la Campagne ne sont pas des remedes contre l'amour ; ils ne servent qu'à l'augmen-

ter & à l'entretenir. Ce beau lieu rendit Irene plus tendre , & déterminâ Gafan à lui découvrir des feux qu'il ne pouvoit plus cacher.

Dans cette pensée s'étant allé promener feul , ses pas le conduisirent dans un Cabinet de Jasmins , dont ce Pays abonde , où s'étant assis sur un lit de Gafons , il tira ses tablettes , résolu d'écrire à Irene ce que ses yeux seuls avoient osé lui dire. Lorsqu'il eut fini un ouvrage si intéressant pour son cœur , il songea par quel moyen il pourroit lui faire recevoir sa lettre sans risque. Et comme l'imagination des Amans se promene sans cesse sur les objets qui les flattent, ou qui les troublent, la sienne se forma cent idées différentes sur la réception qu'Irene feroit à cette déclaration : & sa rêverie l'emporta si loin , & devint si profonde , que le sommeil s'empara de ses sens sans qu'il s'en apperçût.

Il faisoit trop l'agrément des Com-

pagnies où il se trouvoit , pour qu'on ne s'apperçût pas de son absence. Mais le foder le fit chercher avec empressement , sans qu'on pût le trouver. Mais Irene plus intéressée que les autres à cette recherche , fit tant de tours , qu'elle le découvrit endormi dans le Cabinet de Jasmins. Elle aperçut aussi-tôt les tablettes ouvertes tombées à côté de lui : une tendre curiosité la contraignit à les prendre ; elle s'en saisit , & se retira sans faire de bruit. Lorsqu'elle fut en lieu où personne ne pouvoit la voir , elle ouvrit les tablettes avec empressement , & y trouvant quelque chose d'écrit , elle y lut ces paroles.

*A l'adorable Irene.*

» Mes yeux vous parlent tous les  
 » jours, belle Irene; les vôtres me ré-  
 » pondent. Mais que je crains de mal  
 » expliquer leur langage, & que vous  
 » n'entendiez pas celui des miens. Je

vous adore; vous me marqués de la bonté. Cependant je ne puis être heureux que votre bouche n'ait fécondé vos regards, & n'ait approuvé l'ardeur dont vous embrasez le fidele Gafan.

Irene rougit plus d'une fois en faisant cette lecture; mais elle ne put être fâchée de l'avoir faite, & rendit grace au Ciel d'avoir été la premiere au Cabinet de Jasmins. Elle ferra les tablettes, & rejoignit la Compagnie. Cependant Gafan s'étant éveillé, & se souvenant de ce qu'il avoit écrit, fut extrêmement affligé de ne pas trouver ses tablettes. Il les chercha avec soin; mais voyant que sa recherche étoit inutile, il se résolut à reparoître, & à examiner avec attention ceux de la Compagnie qui pouvoient lui avoir fait un vol si dangereux, craignant fort que ce ne fût Masodier lui-même.

Tout le monde fut charmé de le



revoir ; & après avoir effuyé quelques railleries sur sa petite absence , il chercha dans les yeux de chacun celui dont il avoit sujet de craindre l'indiscretion. Mais personne ne lui paroissant donner nulle marque de l'avoir trouvé endormi , il jetta les yeux sur Irene ; & rencontrant les siens , elle rougit si extraordinairement , qu'il ne douta plus que ce ne fût elle qui eût ses tablettes. Persuadé de cette vérité , il la regarda avec une soumission si tendre & si persuasive , qu'elle ne put se résoudre à le laisser dans l'inquiétude où il paroissoit. Et s'en étant approchée , feignant de lui montrer une boëte à Portrait d'une Dame de sa compagnie : Soyez plus prudent une autre fois , lui dit-elle , & n'esperez pas toujours trouver des confidens aussi discrets.

Elle s'éloigna après ces mots , & Gasan content de ne s'être pas trompé , le fut encore davantage de ne re-

marquer ni mépris ni colere dans la charmante Irene.

Sur le soir tout le monde revint à Marseille , où les Amans n'ayant pu trouver l'occasion de se parler du reste de la soirée , furent contrains d'attendre au lendemain. Ils passerent une nuit entremêlée d'inquiétude, d'espérance & de crainte. Ils ne furent pas les seuls de qui le repos fut troublé : la mere d'Irene n'eut pas un sommeil plus tranquille. C'étoit de ces femmes qui joignoient les sentimens à la force de l'esprit. Elle aimoit tendrement Irene ; elle en connoissoit tout le mérite ; & elle ne lui fouhaitoit pour époux qu'un homme qui le fût connoître comme elle. Gasan lui paroissoit être tel qu'elle le désiroit ; & sa pénétration l'ayant fait appercevoir de ce qui se passoit dans le cœur de ces jeunes Amans , elle ne pensoit qu'aux moyens de porter Masodier à consentir à leur union ;

sçachant

ſachant parfaitement que le peu de bien de Gaſan y mettroit un obſtacle , qu'elle auroit de la peine à lever. Son ame qui étoit grande & généreuſe , lui faiſoit enviſager le mérite & la naiſſance comme des choſes ſuffiſantes pour le bonheur de ſa fille , puisqu'elle étoit née avec une fortune aſſez brillante pour la pouvoir partager avec un époux. Mais elle craignoit que le ſien ne regardât ce mariage avec d'autres yeux , & c'eſt ce qui lui faiſoit employer les jours & les nuits à chercher des expédiens à ſon deſſein. Irene & Gaſan ignoroient ce qui ſe paſſoit dans le cœur de cette tendre mere ; la crainte , qui accompagne toujours l'amour , la leur faiſoit mettre au nombre de ceux à qui ils devoient cacher l'ardeur qui les conſumoit. A peine la jeune Irene fut-elle viſible , que Gaſan chercha l'occaſion de l'entretenir en particulier. Comme elle ne l'évitoit pas ,

il en faisoit bien-tôt une qui lui parut favorable. Ils étoient l'un & l'autre dans l'appartement de Madame Masodier , qui feignant d'avoir quelques lettres à écrire , passa dans son Cabinet , & les laissa seuls. Gasan profitant de cet heureux moment , se jeta aux pieds d'Irene. Vous voyez , lui dit-il , l'homme du monde le plus amoureux , & en même-tems le plus à plaindre , si vous n'approuvez pas la résolution que j'ai prise de vous demander en mariage. Car enfin , belle Irene , je mourrois de désespoir si vous pouviez penser que j'ai osé vous adorer , sans songer à m'unir à vous pour jamais. Parlez , charmante Irene , les momens nous sont chers , décidez du destin d'un homme , dont la vie dépend absolument de votre arrêt.

Gasan parloit avec tant d'amour & de vivacité , qu'Irene ne put douter de sa sincérité. Son action l'avoit troublée : peu accoutumée à ce qu'elle

le sentoît, & à ce qu'elle entendoit, elle étoit demeurée quelque tems interdite ; mais s'étant remise tandis que Gafan parloit : Je n'ai point encore appris à feindre , lui répondit-elle ; mes sentimens me semblent trop innocens pour vous les taire ; & les vôtres m'honorent assez pour y devoir répondre. Votre mérite m'est connu , mon cœur n'est point insensible aux marques de votre tendresse , & si vous pouvez m'obtenir de mon pere , je ferai tout mon bonheur de mon obéissance : mais aussi n'esperez pas que je m'oppose à sa volonté , si elle vous est contraire. Malgré le penchant qui m'entraîne , je sacrifierai toujours mon repos , & même ma vie aux loix de mon devoir.

Irene , ma chere Irene , s'écria Gafan , je ne vous demanderai jamais rien contre un devoir aussi sacré. Trop heureux d'avoir pû ne pas vous déplaire ; & je vais . . . .

Comme il achevoit ces mots, Madame Masodier sortit de son Cabinet , où elle n'étoit entrée que pour écouter cette conversation , comptant bien qu'ils profiteroient de son absence. Elle surprit Gasan encore aux pieds d'Irene , qui toute tremblante , se jetta aux siens , que Gasan embrassoit déjà. Mais cette généreuse mere les faisant relever l'un & l'autre : Je ne vous ai point écouté , leur dit-elle , pour vous trahir , ni pour vous être contraire. La vertu que j'ai remarquée dans l'un & dans l'autre m'en ôteroit l'idée , si j'avois pû la former. Je voulois approfondir mes conjectures , & vous guider dans vos desseins , si je les trouvois conformes aux miens. Allez, Gasan, continua-t'elle , allez trouver mon époux : peignez lui votre amour tel qu'il est ; & j'appuyeraï si bien votre demande , que j'espère qu'elle aura un succès heureux.

Jamais grace accordée à ceux qui

font prêts à perir , ne donna plus de joye que ce discours si peu attendu. Irene baisoit les mains de sa mere en les baignant de ses larmes. Gasan embrassoit ses genoux ; & cette occupation lui paroissoit si douce , que sans l'impatience où il étoit d'aller trouver Masodier , il ne l'eût pas cessée si-tôt.

Il s'en sépara pourtant , & vola dans l'appartement de celui de qui il attendoit tout son bonheur. Il trouva Masodier seul , qui lisant dans ses yeux qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire à lui dire , ne tarda pas à le lui demander.

Je viens, lui dit Gasan , vous supplier de rendre ma vie heureuse & fortunée. Vous savez que vous m'avez promis d'être mon appui dans l'occasion : il s'en présente une , où vous pouvez tout pour moi. Je suis prêt , lui répondit Masodier , à vous tenir parole ; expliquez-vous. Je vous regarde comme mon fils , &

je ferai pour vous tout ce que je ferois pour lui , si j'en avois un.

Hé bien , lui dit Gafan , en le pressant dans ses bras , faites que je le sois effectivement ce fils que le Ciel vous a refusé , en accordant la charmante Irene à l'amour le plus tendre & le plus respectueux. A peine eut-il achevé ces mots , que Mafodier reculant quelques pas , avec les marques de la plus grande surprise : Quoi , lui dit-il , vous demandez ma fille ! Y pensez-vous bien ? Croyez-vous que le mérite sans la fortune suffise pour donner un époux à la plus riche héritière de Marseille. Si je vous ai promis mon secours & mon crédit, ce n'a été que dans le dessein de vous tirer de l'état où vous étiez ; & lorsque je vous ai dit que je vous regardois avec des yeux de pere , je ne vous ai envisagé que comme le frere d'Irene ; & non son époux. Je ne me dédis point de ce que j'ai promis : trouvés des oc-



casions où je puisse vous être utile ; je vous y servirai de pere & de véritable ami ; mais pour Irene , n'y pensés jamais.

Un coup de foudre & ce discours furent la même chose pour Gasan. Il étoit dans une si terrible confusion , qu'il ne put gagner sur lui d'interrompre Masodier. Enfin revenant à lui , & se trouvant vivement offensé d'un refus si méprisant : Je croyois , lui répondit-il , que ma naissance , accompagnée des talens nécessaires pour acquérir les biens que vous estimés tant , me rendoient digne d'être votre gendre : & quoi-que , selon moi , il n'y ait point d'homme qui puisse mériter Irene , je me flatois que si elle devoit être un jour le partage du plus tendre & du plus fidele , le choix pourroit tomber sur moi.

Je sai votre naissance , reprit Masodier , & que votre demande honore ma famille ; mais ma fille n'est

point destinée au plus considérable ; mais au plus riche. Une réponse aussi sèche , & des sentimens de cette nature , dans un homme que Gasan respectoit comme le pere de tout ce qu'il aimoit , l'indignerent si fort , qu'il sortit sans lui répondre , dans la crainte de se laisser emporter à son ressentiment. Il courut chercher la mere d'Irene , dans le sein de laquelle il épancha une partie de sa douleur. Elle en fut vivement touchée ; & quoiqu'elle eût bien pensé que son époux feroit quelque difficulté , elle n'avoit pas crû que l'obstacle fût sans remede. Elle consola Gasan le mieux qu'il lui fut possible ; & lui promit de ne rien épargner pour faire changer son époux , & le quitta dans l'intention d'y travailler avec empressement.

Le malheureux Gasan prit ce moment pour entretenir Irene , qui se promenoit dans une gallerie , en attendant avec une tendre impatience

le destin qu'on lui préparoit. Aussitôt qu'elle le vit arriver, elle s'avança à lui pour s'en éclaircir; mais elle le trouva si changé, qu'elle comprit tout son malheur. Je lis sur votre visage, lui dit-elle, ce que vous avez à m'annoncer. A ces mots, le sien se couvrit de larmes. Gasan se jeta à ses pieds, & prenant une de ses mains, il y attacha sa bouche avec une ardeur si fort mêlée de désespoir, qu'il sembloit dire par cette action, qu'il vouloit expirer de douleur en cet état.

Ce spectacle eût attendri l'ame la plus barbare. Irene ne connut bien l'étenduë de sa tendresse qu'en ce fatal moment; elle s'étoit flattée d'avoir assez de fermeté, pour oublier Gasan, si son pere ne lui étoit pas favorable; mais elle sentit alors que les loix de l'obéissance & du devoir sont de foibles barrières pour des cœurs que l'amour unit par l'estime & la connoissance du vrai mérite.

Enfin Gasan lui ayant appris la conversation qu'il venoit d'avoir avec Masodier : Vous voyez , continua-t'il , que c'est à mon peu de fortune que je dois un pareil refus : mais j'atteste ici tout ce que j'ai de plus cher , que si mon désespoir me laisse la vie , j'en abrégerai plutôt moi-même le cours , ou je la rendrai si brillante & si glorieuse , que l'on connoîtra quelque jour , que l' amoureux Gasan étoit seul digne de posséder la charmante Irène.

Ces paroles firent revenir Irène comme d'un profond assoupissement. Son courage se ranima , & se reculant de quelques pas : Oüi, Gasan , lui dit-elle , vivez pour m'aimer & pour m'unir à vous. Contraignez la fortune à vous rendre justice , puisqu'il en faut auprès de mon pere pour m'obtenir ; & je vous promets d'attendre les effets que votre mérite doit produire par tout où vous serez connu , & de ne

m'engager jamais que votre oubli ou votre changement ne m'y contraigne.

Une si tendre assurance donna à Gasan autant de joye , qu'il étoit capable d'en prendre en ce moment. Il jura à Irene une fidélité inviolable , & tira d'elle toutes les marques de tendresse que son devoir & sa vertu lui pouvoient permettre de donner : & ils se séparèrent , ne voulant pas que Masodier les surprît ensemble. Irene rentra dans son appartement , l'ame pénétrée de la plus vive douleur. Cependant Madame Masodier qui aimoit sa charmante fille , autant qu'elle méritoit de l'être , & qui avoit pénétré toute sa tendresse pour Gasan , tenta mille differens moyens pour porter son époux à leur hymen. Elle employa les prieres & les larmes , & ne négligea rien du pouvoir que les femmes ont ordinairement sur le cœur de leurs maris, sans que Ma-

fodier sentît ébranler le sien. Il fut inflexible , & lui ordonna de dire à Gasan de chercher dans Marseille une autre maison que la sienne , ne pouvant plus le loger chez lui avec bienfiance.

Quelque cruel que parût ce commandement , il fallut y souscrire ; & Madame Masodier fut obligée à l'exécuter dans le même moment. Vous pouvés juger du désespoir de Gasan. Assuré du cœur de sa maîtresse , du suffrage de sa mere , & comptant sur sa naissance , il s'étoit attendu à des incidens bien différens. Il se voyoit rebuté avec mépris d'un Négociant , riche à la vérité , mais qui n'avoit que sa haute fortune pour dignité , dans le tems qu'il avoit refusé , pour s'attacher à lui , les familles les plus considérables de Toulon , qui recherchoient à l'envi son amitié. Il falloit qu'il eût autant d'amour qu'il en ressentoit pour Irene , pour ne se pas por-

ter aux dernières extrémités contre ce pere ambitieux ; mais cette ardente passion le retint ; & pour ne pas sortir des bornes qu'elle lui prescrivoit , il ptit congé d'Irene & de sa mere sans voir Masodier.

Les deux amans trouverent le moyen de s'entretenir encore secretement ; & ne se séparerent qu'après s'être juré une ardeur éternelle , & s'être donné des facilitez pour s'écrire sans danger. Cette dernière entrevûë redoubla si cruellement le désespoir de Gasan , qu'en sortant de chez Masodier , il conduisit ses pas au hazard & sans dessein ; & sa rêverie ne le quitta qu'à la vûë d'un de ses amis qui sortoit de chez l'Ambassadeur de France , qui étoit venu à Marseille pour s'embarquer pour Constantinople , où s'adrescoit son Ambassade. Il trouva Gasan dans un état si différent de celui où il avoit accoutumé d'être , qu'il lui demanda avec vivacité la

cause de ce changement : & comme les grandes douleurs ne trouvent du soulagement qu'en se partageant , Gasan rempli de la sienne , saisit avec avidité l'occasion d'en parler. Il raconta à son ami son aventure en des termes si touchans, qu'il n'eut pas de peine à lui persuader l'excès de son amour pour Irene. Cet ami , qui étoit homme d'esprit & de mérite , entra d'abord dans ses sentimens, le plaignit, & le consola. Ensuite voyant que ses discours calmoient un peu son ame , il lui dit qu'aux grands maux il falloit aussi de grands remèdes ; qu'il devoit songer qu'il étoit d'une naissance à ne pas vivre comme un simple particulier , qu'avant que de s'engager par les nœuds de l'hymen , il devoit s'occuper à faire quelque chose qui le mît en passe d'arriver par degrés à la fortune qui lui manquoit ; qu'un homme de son âge & de son mérite ne pouvoit sans rougir passer sa vie



aux pieds d'une femme ; & que s'il vouloit fuivre son avis, il lui donneroit un moyen presque certain d'un établissement honorable ; que l'Ambassadeur de France pour la Cour Ottomane devoit s'embarquer dans peu de jours ; qu'il lui feroit avoir près de lui de fortes recommandations ; qu'il lui conseilloit de partir avec lui , & qu'il ne doutoit point que par son esprit , sa science & ses talens, il ne s'en fit connoître & aimer , de façon à lui procurer des emplois avantageux ; que ce voyage le dissiperoit , & le guériroit , peut-être , d'un amour qui étoit sur le point de le perdre. Gasan écouta tout ce discours avec attention : la proposition lui parut avantageuse ; & ayant fait toutes ses réflexions en un moment , sans s'amuser à combattre la dernière pensée de son ami , il le remercia & le pria d'effectuer ce qu'il venoit de lui promettre.

Il voulut s'en acquitter à l'heure même, en le menant chez l'Ambassadeur : il y consentit ; & comme ce Gentilhomme étoit fort connu de lui, ils en furent reçûs avec agrément. L'air noble & aisé de Gasan lui plut d'abord, & il parut charmé de l'envie qu'il lui marqua d'avoir l'honneur de l'accompagner à Constantinople. Et comme son ami s'empressoit pour assurer l'Ambassadeur qu'il auroit des recommandations auprès de lui, qui lui feroient juger de l'estime qu'il meritoit, il leur répondit obligeamment que l'inclination qu'il se sentoit pour lui, l'animeroit bien mieux à lui rendre service, que toutes les recommandations dont il parloit. Enfin le malheureux Gasan, conduit par son désespoir, prit les mesures nécessaires pour partir avec lui ; & ils se séparèrent très-contens les uns des autres.

Gasan se retira chez son ami jusqu'à

qu'à son départ; & ce Gentilhomme n'épargna rien pour dissiper la mélancolie qui l'accabloit. Aussitôt que Gasan fut en liberté, il ne songea qu'à pouvoir instruire Irene de sa résolution : & comme son ami l'étoit aussi de Masodier, & qu'il avoit entrée dans sa Maison, il le pria avec instance de se charger d'une Lettre pour Irene. Car enfin, lui dit-il, n'espérez pas que j'aye consenti à ce que vous avez désiré dans le dessein de l'oublier : vous avés fait naître l'ambition dans mon cœur, mais vous n'en avez pas chassé l'amour. Je ne pars que pour chercher la fortune qui m'est nécessaire pour me rendre plus digne d'elle. Ma passion est à l'épreuve des effets ordinaires de l'absence. Irene me retient par des nœuds que le tems ne peut rompre, & je ne m'en sépare que pour m'en rapprocher & m'unir à elle pour jamais.

Gasan prononça ces paroles avec

tant d'ardeur , que son ami fut entièrement persuadé que son amour n'étoit pas de ceux qui s'éteignent avec facilité. Ainsine voulant point l'irriter par des conseils hors de saison , il lui promit de rendre sa Lettre avec exactitude ; & même qu'il lui faciliteroit une entrevûë , si elle vouloit se rendre chez une Dame de ses Parentes, que Madame Masodier voyoit assés souvent, & qui aimoit Irene très-tendrement.

Gasan ne trouva point de termes assés forts pour le remercier : il l'embrassa, & lui jura une reconnoissance éternelle de toutes ses bontés. Il fut écrire à Irene , & remit sa Lettre entre les mains de ce fidele ami, qui fut dans le même moment chez Masodier, où il trouva tout le monde d'une tristesse extrême. Il feignit d'en ignorer la cause , pour ne donner aucun soupçon qui le fît écarter d'elle. Cette belle fille qui le connoissoit pour un parfaitement hon-

nête homme , & uni d'une forte amitié avec Gafan, se douta que sa visite cachoit quelque mystere , d'autant plus qu'il avoit toujours les yeux sur elle. Et comme la conversation étoit languissante , par la mélancolie qui regnoit dans le fond de tous les cœurs , quoiqu'elle fût causée par des motifs differens , elle proposa à Celimond , c'est le nom de l'ami de Gafan, de venir voir un dessein qu'elle avoit commencé ; voulant qu'il lui donnât son avis , sachant qu'il dessinoit avec goût & délicatesse. Celimond ne se fit point prier , & l'ayant suivie dans son Cabinet , il ne s'y vit pas plutôt seul avec elle , qu'il lui donna la Lettre dont il étoit chargé ; elle l'ouvrit précipitamment , & y lut ces paroles.

*A la charmante Irene.*

„ L'ardeur de vous posséder a fait

V ij

## 236 LES JOURNÉES

» naître dans mon cœur une seconde  
 » passion : & quoiqu'elle cede à mon  
 » amour, elle va cependant le con-  
 » duire & le guider, pour chercher à  
 » me rendre digne de vous ; c'est  
 » l'ambition, ma chere Irene, à la-  
 » quelle je vais confier quelques  
 » instans d'une vie dont vous faites  
 » tout le bonheur. Le genereux Ce-  
 » limond vous instruira de mes des-  
 » seins. Si vous vous souvenés de vos  
 » tendres assurances, consentés à la  
 » proposition qu'il doit vous faire.  
 » C'est le seul moyen d'empêcher la  
 » mort de votre fidele Gasan.

Irene laissa couler quelques lar-  
 mes ; & relevant ses beaux yeux  
 sur Celimond : Je n'employerai  
 point le tems, lui dit-elle, à vous  
 remercier des bontés que vous mar-  
 qués à des malheureux. Il nous est  
 cher, on peut nous venir interrom-  
 pre, j'en prendrai un plus favorable  
 pour vous marquer ma reconnois-  
 sance. Instruifés-moi promptement

de ce que Gasan veut que je sache, & de ce que je puis faire pour lui.

Alors Celimond lui conta tout ce qui s'étoit passé, & la résolution que Gasan avoit prise de suivre l'Ambassadeur à Constantinople : qu'il devoit partir dans trois jours, & que ne pouvant s'éloigner d'elle sans la voir encore une fois, il la prioit de se rendre le lendemain chez Céliste amie de sa mere, & la sienne, où il pourroit l'entretenir, & lui dire adieu avec liberté.

Irene pâlit à cette nouvelle : l'absence de Gasan réveilla toute sa douleur, & l'espoir d'empêcher un départ qu'elle n'envifagea qu'avec effroi, la fit consentir à l'entrevûë qu'on lui proposoit. Elle prit de justes mesures avec Celimond pour que rien ne troublât cette innocente partie ; & ils rejoignirent la Compagnie, dans la crainte qu'un plus long entretien ne parût suspect.

Celimond sortit quelque tems après , & fut rendre compte à Gasan de ce qu'il avoit fait. L'espérance de voir Irene le lendemain , lui fit passer le reste du jour , & la nuit qui le suivit , avec plus de tranquillité. A peine l'heure marquée pour cette entrevûe , se fit-elle entendre , qu'il vola chez la parente de Celimond , que ce tendre ami avoit déjà prévenue. Gasan n'y fut pas long-tems sans voir arriver la belle Irene , negligée , languissante ; mais si remplie d'attraits , que s'il ne l'eût pas aimée depuis long-tems , il l'auroit adorée en ce moment. Après les premières civilités entr'elle & Céline , cette Dame voulant les laisser parler sans contrainte , prit Celimond dans l'embrasure d'une croisée , sous prétexte de lui parler d'affaires.

Lorsque Gasan se vit libre , il se jeta aux pieds d'Irene : Je pars , lui dit-il , rempli d'amour & de désespoir , je conserverai le premier



jusqu'à la mort ; mais il dépend de  
 vous de chasser le dernier de mon  
 cœur , en me promettant que vous  
 n'oublierez jamais l'infortuné Gasan.  
 Je vous ai déjà donné cette affuran-  
 ce , lui répondit-elle : plus vous  
 êtes malheureux , & plus je me sens  
 attachée à vous. Mais , continua-  
 t-elle , en laissant couler quelques  
 larmes , faut-il aller à Constanti-  
 nople pour chercher une fortune  
 que votre mérite peut vous procu-  
 rer dans votre Patrie ? Vous me  
 quittés , les Mers vont nous sépa-  
 rer : qui m'assurera que vous me  
 serez fidelle , & si cette ambition à  
 laquelle votre amour sert de pré-  
 texte aujourd'hui , ne vous donne-  
 ra pas dans quelque tems des idées  
 plus relevées que celles de la posses-  
 sion d'Irene ?

Quoique cette crainte fût tort à  
 la constance de Gasan , il ne put  
 s'en offenser , puisqu'elle lui prou-  
 voit combien il étoit aimé. Il en

marqua sa joye dans des termes que l'amour seul pouvoit dicter ; il les accompagna de ces sortes de protestations qui ne manquent jamais de rassurer une femme raisonnable, lorsqu'elle est persuadée qu'elles partent d'un homme d'honneur. Ensuite il lui fit entendre qu'il ne pouvoit demeurer à Marseille, ni retourner à Toulon avec gloire, après ce qui s'étoit passé entre lui & Masfodier. Que pour détruire tout ce qui pourroit se divulguer à leur désavantage, il falloit qu'il s'en éloignât, afin de faire croire qu'il n'avoit suivi son pere que dans le dessein de trouver l'occasion dont il alloit profiter ; & il fut si bien la persuader, qu'elle lui demanda pardon d'avoir voulu le détourner de ce voyage. Après cela elle l'instruisit à son tour que son pere n'avoit point parlé en sa présence de ce qui s'étoit passé entr'eux ; & que sans s'informer du sujet de la mélancolie qu'il

qu'il lui avoit été impossible de cacher, il avoit publié dans sa Maison, & parmi ses amis, que Gasan ne logeroit plus chez lui, ne s'y trouvant pas assés commodément. Après s'être instruit de tout ce qui leur étoit nécessaire de sçavoir, la belle Irene pria Gasan d'écrire à sa mere avant que de partir, méritant cette attention par l'estime qu'elle lui avoit témoignée : après quoi ils recommencerent leurs tendres assurances de fidélité ; elles ne purent se faire sans répandre des larmes. Le moment de se séparer approchoit, & le terrible mot d'adieu ne se put prononcer de part & d'autre sans les marques de la plus vive douleur. Iréné qui avoit fait avancer Celise & Celimond, dans l'espoir que leur presence lui donneroit plus de fermeté, ne put tenir contre l'excès du désespoir que Gasan fit paroître lorsqu'il la fallut quitter. Un pâleur mortelle couvrit son beau visage,

ses yeux se fermerent , & elle tomba évanouïe dans les bras de Celise. Quel objet pour l'amoureux Gasan ! La crainte chassa de son cœur tous les mouvemens qui l'agitoient un peu auparavant ; il ne sentit plus rien que l'horreur de voir mourir tout ce qu'il avoit de plus cher.

En cet état tandis qu'à force de remedes Celise & Celimond cherchoient à rappeler Irene à la vie , il étoit à ses pieds , il lui prenoit les mains ; & par des discours sans suite & sans arrangement , il exprimoit à leurs yeux tous les mouvemens d'un homme désespéré. Irene ouvrit enfin les siens ; & confuse de sa foiblesse , en voulant se faire un effort pour se démêler de Gasan qui embrassoit ses genoux avec transport , un brasselet qu'elle portoit au bras , où son portrait étoit attaché , se rompit & tomba. Gasan le prit , & suivant exactement le respect

qu'il avoit pour elle, il le lui presenta, mais avec des yeux qui démentoient l'action qu'il étoit contraint de faire.

Irene entendit trop bien leur langage pour ne le pas comprendre en ce moment. Gardez-le, lui dit-elle en se levant, c'est un gage assuré de ma constance & de ma foi. A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle sortit de l'appartement de Celise avec précipitation, ne voulant plus rien dire ni rien écouter. Le malheureux Gasan la suivit jusqu'à sa chaise sans prononcer une parole, mais en baisant mille fois le présent qu'elle venoit de lui faire. Il la conduisit des yeux aussi loin qu'il le put, & rentra chez Celimond dans un état si douloureux, que ce fidele ami craignit plus d'une fois que sa mort ne prévînt son départ.

Irene n'étoit pas dans une situation moins affligeante; elle revint chez elle avec une grosse fièvre : on

la mit au lit , & la pénétrante Madame Masodier se douta d'une partie de la vérité. Pour son pere , il ne voulut pas faire croire qu'il connoissoit la cause d'un mal si subit , quoiqu'il sentît bien au fond de son ame que son ambition le mettoit au hazard de perdre pour jamais celle qu'il en rendoit la victime.

Il étoit persuadé que les prieres de sa femme , après la demande de Gasan , ne partoient que de la connoissance qu'elle avoit de leur inclination l'un pour l'autre. Mais ne jugeant des effets de l'amour qu'en homme de son âge & de son caractere , il s'imagina que ces feux seroient aussi faciles à éteindre , qu'ils avoient été prompts à s'allumer. Ainsi il crut que le parti le plus sage étoit de ne rien témoigner à sa fille des soupçons qu'il avoit contre elle.

Comme il l'aimoit véritablement , il s'empressa fort à chercher les re-

medes nécessaires à son mal. Les plus habiles Medecins furent appelez, & rien ne lui fut égargné; mais toutes ses marques de tendresse étoient accompagnées d'un air d'indifference sur ce qui en pouvoit être la cause, qu'Irene ne prenoit ses attentions que comme des preuves de sa dûreté. Cependant Gafan étant obligé de s'embarquer le lendemain, chargea Celimond d'une Lettre pour Irene, & en fit tenir une autre à sa mere. Madame Masodier reçut la sienne la premiere par un Domestique de l'Ambassadeur, comme elle sortoit de l'appartement de sa fille pour se retirer dans le sien. L'écriture de Gafan ne lui étant pas inconnuë, elle se pressa de voir ce qu'il lui mandoit par une voye si extraordinaire, & elle trouva ces paroles.

» Je vais, Madame, dans d'autres climats chercher à réparer les injures du sort. Vos bontez pour

» moi , mon amour pour l'adorable  
 » Irene , & mon respect pour vous ,  
 » ne me permettent pas de partir  
 » fans vous assurer que le tems ,  
 » l'absence , ni le mépris d'un hom-  
 » me qui vous est cher , ne pourront  
 » arracher de mon cœur mes pre-  
 » miers sentimens. J'ose vous sup-  
 » plier de me conserver aussi ceux  
 » que vous avez bien voulu me té-  
 » moigner , & de me laisser la con-  
 » solation de croire que s'il eût dé-  
 » pendu de vous , l'incomparable  
 » Irene seroit déjà unie au sort de  
 » Gafan.

Madame Masodier ne put s'em-  
 pêcher d'être sensible à cette nou-  
 velle ; elle questionna l'homme qui  
 lui rendoit la Lettre , & ayant ap-  
 pris que Gafan partoît pour Con-  
 stantinople avec l'Ambassadeur , elle  
 le pria d'attendre sa réponse , & en-  
 trant dans son Cabinet , elle écrivit  
 à Gafan dans ces termes :



## L E T T R E.

*J'ignore quel dessein vous force à nous quitter si promptement. Quel qu'il puisse être, je souhaite que vous y réussissiez. Je vous avois désiré pour mon fils; ainsi je fais des vœux pour vous comme une véritable mere. Vous me rendez justice, je vous estime infiniment, & j'aime Irene; c'en est assez pour vous faire juger de mes sentimens. Si leur continuation peut apporter quelque soulagement à votre douleur, ou vous procurer quelque avantage, soyez persuadé qu'ils dureront autant que ma vie.*

Cette Lettre donna à Gasan un plaisir extrême, voyant qu'il laissoit Irene au pouvoir d'une mere tendre & capable d'adoucir ses maux pendant son absence; & il s'embarqua avec l'esper de retrouver dans peu de tems sa Maîtresse fidelle, & ses parens favorables à ses vœux. Il

parrit le lendemain même qu'il lui avoit dit adieu , après avoir recommandé à Celimond de lui donner la Lettre , & prit des mesures avec Celise pour lui écrire & recevoir ses réponses. La séparation des deux amis fut des plus touchantes , quoique Celimond fût moins affligé que Gasan, dans l'idée que l'absence le guériroit de son amour, & que son mérite lui procureroit une fortune digne de lui. Ils s'embrassèrent mille fois , & Celimond ne quitta Gasan qu'après l'avoir vû embarquer. Il ne manqua pas de se rendre chez Masodier, où il apprit qu'Irene étoit très-mal : on le conduisit dans son appartement , dont sa mere ne sortoit que pour s'aller coucher. Aussi-tôt qu'elle le vit entrer , elle fut à lui en lui demandant avec empressement s'il ne sçavoit rien de Gasan. Celimond lui apprit qu'il étoit parti avec l'Ambassadeur , & que toute la Ville qui sçavoit déjà son

départ , le regrettoit infiniment. Irene ayant entendu ces dernieres paroles , le pria de s'approcher d'elle : Quoi , lui dit-elle d'un ton de voix entre-coupée de sanglots , Gasan est parti sans m'écrire & sans m'assurer encore ... N'accusez point Gasan , Madame , interrompit Celimond en lui donnant sa Lettre , tandis que sa mere parloit à quelqu'un qui l'étoit venu demander. Gasan vous adore , & je suis persuadé que s'il avoit sçu l'état où vous êtes , qu'il ne seroit pas parti. Celimond alloit continuer de justifier son ami lorsqu'Irene lui fit signe que sa mere se rapprochoit d'eux. Ils s'entretinrent encore quelque tems ; après quoi Celimond se retira. Irene ne fut en liberté de pouvoir lire ce que Gasan lui écrivoit que bien avant dans la nuit. Madame Masodier s'étant retirée plutôt qu'à l'ordinaire , aussi-tôt qu'elle fut partie , Irene

n'ayant près d'elle qu'une fille en qui elle avoit confiance , se fit apporter des bougies , & lut en soupirant ces tristes marques de l'amour de Gafan.

» Mon cœur ressent d'avance  
 » tous les tourmens d'une absence  
 » rigoureuse. Un vain fantôme de  
 » la fortune m'avoit d'abord séduit ,  
 » en me faisant croire que dans l'es-  
 » poir de vous rapporter un cœur  
 » fidele , & des biens dignes de  
 » vous être offerts , il me seroit fa-  
 » cile de m'éloigner de vous. Mais,  
 » ma chere Irene, qu'il est different  
 » de penser de cette sorte en pre-  
 » sence de ce que l'on aime , ou  
 » lorsqu'on en est séparé ! Je n'en-  
 » visage plus rien d'heureux , parce-  
 » que je cesse de vous voir : les  
 » idées brillantes que je m'étois  
 » formées, s'évanouissent. La crain-  
 » te de vous perdre , l'incertitude  
 » où je serai de sçavoir si l'on ne  
 » vous contraindra point de donner

„ votre main à un autre , font pre-  
 „ sentement toute mon occupation.  
 „ Je compte cependant sur vos ten-  
 „ dres assurances ; & j'ose me flat-  
 „ ter que cette fermeté d'ame que  
 „ je vous ai toujours reconnuë ,  
 „ vous servira encore dans l'occa-  
 „ sion la plus importante de ma vie.  
 „ Celise vous donnera souvent de  
 „ mes nouvelles ; j'ai pris mes me-  
 „ sures avec elle pour vous rendre  
 „ sûrement mes Lettres. Ne ména-  
 „ gez point les vôtres ; que je sça-  
 „ che jusques aux moindres circon-  
 „ stances de ce qui se passera dans  
 „ votre cœur. C'est la seule chose  
 „ qui peut apporter quelque soula-  
 „ gement à ma douleur. Ma chere  
 „ Irene , n'oubliez jamais votre fi-  
 „ dele Gasan.

La belle Irene aimoit avec trop  
 de vivacité pour n'être pas touchée  
 de l'état où se trouvoit Gasan : elle  
 le plaignit, & lui jura dans son cœur  
 une constance éternelle. La certi-

tude de son départ lui donna de cruels momens, & elle passa cette triste nuit à verser un torrent de larmes, & à s'entretenir de son malheur avec sa confidente.

Le lendemain Madame Masodier s'étant rendue auprès d'elle, & la trouvant beaucoup mieux, malgré l'agitation où elle avoit été, prit cet instant favorable pour lui apprendre que Gasan lui avoit écrit, & qu'il étoit parti. J'en ai assez vû, continua-t'elle, pour être persuadée de son amour pour vous, & de votre tendresse pour lui ; j'aurois souhaité que vous eussiez été unie à son sort. Mais, ma chere Irene, puisque votre pere est absolument opposé à cet hymen, je vous crois trop raisonnable pour y penser désormais. L'absence & le tems guériront Gasan de son amour, & le devoir & l'obéissance doivent étouffer votre tendresse.

C'est à regret que je vous parle

de cette sorte , le caractère de mere m'y oblige ; mais pour en adoucir la rigueur , j'y joindrai celui d'amie , en ne permettant pas que votre pere contraigne votre inclination. Je vous ordonnerai d'oublier Gasan , mais je ne vous forcerai point d'en aimer un autre. J'attendrai que votre cœur soit d'accord avec la raison pour vout faire envisager ce qui pourra vous être avantageux. Enfin , ma chere Irene , ajouta-t'elle en l'embrassant , ma severité ne fera jamais ce que vous aurez à craindre.

Irene prit une des mains de sa mere , & l'arrosant de ses larmes : Je ne puis désavoïer , Madame , lui dit-elle , que le malheureux Gasan m'ait scû plaire , il est le premier qui m'ait fait connoître ce que peut le mérite sur un cœur genereux. L'aveu que vous aviez donné à notre tendresse mutuelle m'avoit comblée d'un espoir si doux , que j'en

trouvois Gasan mille fois plus aimable. Mon pere nous separe, mon pere s'oppose à mon bonheur, je n'ose en murmurer; mais, Madame, c'est tout ce que je puis en ce moment: il n'est pas en mon pouvoir d'oublier que j'ai aimé, & que j'aime encore. Conservez-moi cette bonté que vous venez de me promettre, & je vous jure à mon tour que si le tems ou l'absence apportent quelque changement dans mon cœur, je serai la premiere à vous en instruire; quoique je sente parfaitement que je suis incapable de briser des nœuds que la vertu seule a sçû former.

Madame Masodier ne voulut pas presser sa fille pour cette fois, esperant qu'insensiblement elle l'ameneroit au point qu'elle souhaitoit, ne voyant nulle apparence qu'elle pût jamais épouser Gasan. Cependant ce malheureux Amant faisoit en ce moment toute l'attention de



l'Ambassadeur , qui ayant reconnu dans les conversations qu'il eut avec lui , que son esprit étoit des plus ornez , & qu'il n'ignoroit aucune science , prit une si forte amitié pour lui , qu'il ne pouvoit s'en séparer.

Pour Gasan , lorsqu'il avoit quelques momens , il les employoit auprès du Pilote , le questionnant , & s'instruisant de mieux en mieux dans l'art de la Navigation. Lorsqu'ils furent arrivez à Constantinople , l'Ambassadeur le mit au nombre de ceux en qui il avoit le plus de confiance. L'habit Turc qu'il lui fit prendre , lui étoit si avantageux , & relevoit si parfaitement l'air noble & majestueux qu'il avoit reçu de la nature , qu'on ne pouvoit le voir sans admiration.

Il fut admis à toutes les Audiences ; ce qui lui procura la connoissance de plusieurs Bachas , avec lesquels il parloit la Langue Franque,

usitée dans tout le Levant , & qu'il avoit apprise en Provence. Il ne s'en tint pas là , il voulut encore sçavoir la Langue Turque ; & comme il avoit un esprit capable de tout , il s'y appliqua avec tant de succès que l'Ambassadeur ne se servoit plus que de lui dans les négociations d'importance qu'il traitoit avec les Ministres de la Porte , dont il s'acquitta toujours à la satisfaction des uns & des autres. Mehemet Azan , Capitan Bacha ou General de la Mer , beau-frere du Grand Visir , prit pour lui une si forte estime , qu'il ne passoit point de jours sans lui faire des presens considerables ; & l'on peut dire que si l'amour n'eût pas enchainé Gasan , il eût été dès ce moment le plus heureux des hommes.

Mais l'image d'Irene le suivoit par tout , & quoiqu'elle fût le principe de l'ambition qu'il cherchoit à faire naître dans son ame , les honneurs  
qu'il

qu'il recevoit, l'estime qu'on lui témoignoit, & la fortune même qui semboit s'approcher de lui à grands pas, lui trouvoient un fond d'indifférence qu'il avoit de la peine à surmonter. Il se croyoit même à plaindre d'inspirer à des Barbares des sentimens qu'il eût voulu dans le cœur du pere de sa Maîtresse; & lorsqu'il comparoit la considération qu'on avoit pour lui à Constantinople aux mépris que Masodier lui avoit témoignez, il ne pouvoit s'empêcher de soupirer & de s'abandonner à la douleur. Cependant comme il n'étoit parti de Marseille que dans l'idée de chercher la fortune, sa raison ranima son courage, & lui fit connoître que pour se rapprocher d'Irene, il falloit ne rien négliger des occasions qui se présenteroient pour relever son destin. Il se fortifia dans cette résolution, & pendant les trois années de l'Ambassade, il se fit autant d'amis qu'il vit de mon-

de , & il avoit déjà commencé une espece de fortune lorsque le Roy rappella son Ambassadeur.

Mais le Bacha de la Mer qui avoit connu la capacité du génie de Gasan , ne put se résoudre à le laisser partir ; & comme il faisoit travailler à un armement considerable par ordre de la Porte , il offrit à Gasan de l'employer sur cette Flotte , se chargeant d'obtenir le consentement de l'Ambassadeur. Cette proposition s'accordoit trop bien pour les projets de Gasan pour qu'il la refusât : il cacha cependant ses desseins au Bacha , & lui fit entendre que son seul attachement pour lui le forçoit à consentir à quitter sa Patrie pour trouver les occasions de lui marquer son zele. Le Musulman charmé de cet aveu , en parla à l'Ambassadeur, qui estimant Gasan , & le voyant par-là en chemin de faire une haute fortune , ne voulut point s'opposer aux desseins du Ba-

cha. Ainsi , lorsqu'il fut parti , Mehemet Azan logea Gafan chez lui , & lui fit de si riches présens , qu'il le devint lui-même en peu de tems. Mais ne pouvant encore profiter de ces richesses selon ses intentions , il songea en homme sage à les augmenter jusqu'au moment qu'il pourroit les aller offrir à Irene.

Le Capitan Bacha fit plusieurs campagnes où Gafan , à qui il avoit fait donner une Commission de Capitaine de Sultane , servit toujours en second sur son bord & dans les differens combats qui furent donnez contre la Flotte des Venitiens. Il y donna tant de marques de valeur & d'habileté , que le Bacha se crut obligé d'en parler à Mahomet IV. qui régnoit alors. Il le fit si avantageusement , ainsi qu'au premier Visir , que l'un & l'autre voulurent le voir & l'entendre.

Gafan parut devant le Grand Seigneur , auquel il répondit sur toutes

les questions qu'il lui fit touchant les affaires de la Marine avec une prudence , une science si consommée, que le Sultan voulant engager à son service un homme si bien fait & si habile , en parla au Visir Azem qui lui promit d'y faire son possible. En effet , dès le même jour il communiqua les intentions du Sultan au Bacha de la Mer , qui aimant trop Gasan pour chercher à le contraindre , répondit qu'il le sçavoit si fort attaché à sa Religion, qu'il ne croyoit pas qu'il fût facile de lui faire embrasser celle de Mahomet ; que cependant il n'y épargneroit rien , mais qu'il prenoit la liberté de conseiller à sa Hauteſſe de tirer toujours de ce Chrétien les services qu'il étoit capable de lui rendre , & que peut-être le tems & les honneurs qu'il recevroit , l'engageroient au changement qu'elle désiroit.

Le Sultan se contenta pour lors de cette tentative , & se résolut de sui-

vre l'avis du Capitan Bacha, qui instruisit Gasan de ce qu'il avoit dit. Cette prudente réponse lui ayant fait connoître qu'il avoit un véritable ami dans Mehemet, il lui en marqua sa reconnoissance dans des termes qui persuaderent le Bacha que Gasan méritoit tout ce qu'il faisoit pour lui. On n'ignoroit point à Marseille la fortune où il couroit : les Provençaux qui parloient du Levant, publiant partout l'estime qu'on faisoit de lui à la Porte, il ne se trouva personne qui n'en fût satisfait; & Masodier, quoique surpris d'une si prompte élévation, en eut une joye sincere, ne se pressant pas même, sans qu'il le fît paroître, de contraindre Irene à prendre un époux. Il s'en étoit présenté plusieurs dont les biens lui convenoient; mais la fidele Irene témoignoit un si forte répugnance pour tous ceux qu'on lui proposoit, que Masodier étoit charmé de pou;

voir prendre ce prétexte pour ne rien conclure.

Ces vûes intereffées n'étoient pas ce qui faisoit agir sa charmante fille : le seul bonheur de se conserver pour Gasan, animoit ses actions ; elle n'envisageoit sa fortune avec joye , que parce qu'elle étoit une récompense dûe à son mérite , & un sûr moyen de l'obtenir de son pere. Si elle eût été maîtresse d'elle-même , elle se feroit fait un plaisir d'amante délicate de procurer à Gasan par ses mains les avantages dont il ne jouissoit que par un coup de hafard. Il lui avoit écrit régulièrement l'état où il étoit , & l'espoir qu'il avoit de la revoir bien-tôt ; & cette belle fille entretenoit par ses réponses une passion que, malgré la connoissance de ses charmes , elle craignoit que l'absence n'affoiblît. Les choses étoient en ces termes lorsque la saison étant devenue propice , le Bacha se mit en Mer , & sortit du Port des Dar-



danelles avec une Flotte de quarante Sultanes, & de soixante-quinze Galeres pour aller chercher celle des Venitiens jusqu'auprès de l'Isle de Corfou, où les Turcs l'attaquerent avec fureur. Les Venitiens se défendirent vaillamment; il y eut de part & d'autre des Galeres coulées à fond, & des Vaisseaux démâtés sans que la victoire se déclarât pour aucun parti: mais un boulet de canon ayant tué le Bacha de la Mer au côté de Gasan, il eut l'adresse de couvrir son corps, & de cacher une perte dont dépendoit le salut de la Flotte Ottomane. Continuant de donner les ordres au nom du Bacha, & profitant d'un vent favorable, il fit redoubler les attaques contre les Vaisseaux Venitiens si à propos, qu'ayant le vent contraire, ils furent obligez de se retirer sous les Fortereffes de Corfou. Gasan prit un des Vaisseaux de la République de soixante pièces de canon

qui avoit combattu en second contre la Sultane qui portoit Pavillon Impérial. Après le combat, Gasan couvert de gloire, apprit aux Généraux la mort du Bacha de la Mer, & rendit compte au Conseil de la maniere dont il s'étoit conduit. Il fut unanimement approuvé; & le détail qu'on envoya à la Porte de sa valeur, de sa conduite & de sa prudence, faisant connoître au Grand Seigneur qu'il avoit jugé sagement du mérite de ce jeune Guerrier la premiere fois qu'il l'avoit vû, redoubla ses instances au Visir Azem pour gagner à quelque prix que ce pût être, un homme si utile à l'Empire, ajoutant que le Capitan Bacha avoit fait voir son discernement, en se l'attachant par les nœuds de l'amitié; & que par-là il avoit rendu un service considerable à l'Etat. Un éloge de cette nature dans la bouche d'un Maître redoutable, fit promettre au Visir de tout tenter  
pour

pour lui donner cette satisfaction. Après la Campagne Gafan revint à Constantinople, où il fut reçu du Visir avec tant de distinction, que les Officiers qui étoient presens à l'audience, marquerent leur surprise de voir faire de pareils honneurs à un Chrétien. Mais ils le furent encore davantage lorsque le Visir lui dit que le Sultan vouloit apprendre de sa bouche le recit du combat, & de la victoire que sa Flotte avoit remportée sur les ennemis, & qu'il se tint prêt le lendemain pour recevoir cet honneur.

Si les Courtisans furent étonnés, Gafan ne le fut pas moins. Il répondit au Visir avec tant de sagesse & de modestie, que toute la Cour en fut charmée, & l'on ne parloit plus que de lui dans Constantinople. Il fut introduit le lendemain dans le Serail par le Visir Azem; le Sultan le reçut avec bonté, & lui ayant ordonné de lui rendre compte de tout :

ce qui s'étoit passé, il le fit avec cette hardiesse respectueuse qui donne des graces aux moindres expressions, en paroissant augmenter la majesté des Princes à qui l'on parle. Il fit l'éloge du Bacha de la Mer son bienfaiteur dans des termes magnifiques, & plaignit sa perte, & parla avantageusement de tous ceux qui s'étoient distinguez dans cette grande action sans dire un seul mot de lui-même. Le Grand Seigneur parut content de son recit : Mais, lui dit-il, tu as oublié de parler du plus brave Officier de la Flotte, en ne disant rien de toi, toi qui a le plus contribué à cette victoire.

Je suis trop heureux, lui répondit modestement Gasan, d'avoir été témoin de la gloire des armes de ta Hauteffe; & si j'osois me vanter de quelque avantage sur tant de braves guerriers qui combattent pour elle, ce ne seroit que de l'ardeur de mon zele qui a eu la force d'étouffer la

douleur que je ressentois de la perte d'un ami qui m'est d'autant plus cher que c'est à ses bontés que je dois l'honneur que je reçois en ce moment. Hé bien, lui dit le Sultan, pour récompenser ce zele & ton courage, je te donne tous les biens de ton ami Mehemet, qui ne sont aujourd'hui que la moindre partie de ce que tu dois attendre de mes bienfaits; & fois persuadé, continua-t-il, en le regardant fixement, qu'il n'y aura jamais que toi seul qui puisse mettre obstacle à la haute fortune que je te destine.

Ces paroles embarrassèrent Gafans; & lorsqu'il fut retiré, il en chercha l'explication avec un soin extrême. Mais n'y pouvant rien comprendre, il se détermina à se les faire expliquer par le Visir; & dès le même soir ayant été faire sa Cour à ce premier Ministre, comme il cherchoit l'occasion de lui parler en secret, le Visir le prenant par la main, le

fit entrer dans son Cabinet, & sans lui donner le tems de parler : Vous voyez , lui dit-il , Gasan , par quels degrez d'honneur la fortune va vous faire monter. Le Sultan s'est expliqué , il vous a donné les biens de mon beau-frere , je n'en suis point jaloux , & j'y joins mon suffrage avec plaisir.

Mais , Gasan , continua-t-il , il faut satisfaire le Sultan , & répondre à ses bontez , en vous faisant instruire dans la Religion de Mahomet notre Prophete ; c'est ce que sa Hauteffe attend de votre zele pour elle , & de son estime pour vous ; & c'est ce qu'elle a prétendu vous dire , en vous assurant qu'il n'y avoit que vous qui puissiez mettre obstacle à l'éclat de ses bienfaits. Cette proposition fit frémir Gasan , il pâlit , & son trouble fut si marqué , que le Visir qui s'y étoit attendu , se leva , & le regardant avec douceur : Je vous donne quinze jours , lui dit-

il, pour me rendre réponse; ce tems vous doit suffire pour faire vos réflexions. Je fais une parrie de ce qui se passe dans votre ame, & je vous dispense aujourd'hui de m'expliquer vos pensées; mais songez qu'il n'est qu'un instant pour saisir la fortune, & que qui le laisse échaper, ne le recouvre jamais.

Il fut heureux pour Gafan que cette conversation finit à l'heure où le Visir congédioit tout le monde: il n'auroit pu soutenir les regards curieux de la nombreuse Cour qui l'environnoit. Il reprit le chemin du Palais du Capitan Bacha, dont il étoit en possession, dans un état digne de pitié. Il sentit plus que jamais la perte qu'il avoit faite de ce généreux ami. Il détesta mille fois les faveurs de la fortune, & souhaita avec ardeur la premiere indigence. Quoi, disoit-il, en se promenant à grands pas, je n'ai donc cherché la gloire & les biens que pour renon-

cer à celui qui m'en a comblé ; & c'est à Mahomet que l'on veut que je sacrifie mes amis, ma Patrie, & mon Dieu ! Irene, continua-t-il, ma chere Irene, vous aurois-je donc quitté pour jamais ! n'auriez-vous aimé qu'un perfide, capable de violer ses sermens & sa Loi pour des biens qu'il vous juroit de ne chercher que pour les aller mettre à vos pieds ? Une idée si accablante le faisoit frissonner d'horreur, & son courage reprenant de nouvelles forces, il se réitéra à lui-même tout ce qu'il avoit promis à Irene ; & se sentant animer d'une sainte ardeur, il se prosterna, & la face contre terre, il jura de souffrir plutôt la mort, que de changer de Religion. S'étant affermi dans cette généreuse résolution, il se flatta qu'il trouveroit peut-être dans les quinze jours qu'il avoit pour répondre, quelque moyen de s'échapper ; s'étant fait des amis en assez grand nombre, pour espérer :



d'en trouver quelqu'un qui le servît dans son dessein.

Cette pensée l'ayant tranquilisé, maître absolu du Palais, & des trésors de Mehemet, il ne songea plus qu'à régler ses affaires domestiques, afin d'être en état de partir quand l'occasion s'en présenteroit. Comme le Bacha de la Mer avoit plusieurs femmes, selon la coutume des Musulmans, Gafan les fit venir, & après leur avoir fait part des biens de son ami, il leur permit de se retirer où elles voudroient, n'ayant point d'enfans qui les empêchassent d'être maîtresses & contentes de leur sort. Cette magnanimité releva encore l'estime qu'on faisoit de lui; & le bruit s'en étant répandu, on n'entendoit que ses louanges à la Cour & dans la Ville.

Mais une des femmes de Mehemet, fille du Bacha du Grand Caire, jeune & belle, refusa les presens de Gafan. Trop sensible au mérite qu'il

faisoit éclater, elle l'aima avec cette violence qui accompagne toutes les passions des personnes de ces climats : & se flattant qu'elle pourroit lui plaire, elle le pria de reprendre ses bienfaits, le Bacha son pere étant assez puissant pour satisfaire son ambition, & qu'elle ne lui demandoit pour toute grace que de la laisser dans le Palais de son époux, jusqu'à ce que son pere eût disposé de son sort. Gasan qui ne penetroit point son dessein, lui accorda sa demande, ne croyant pas la devoir refuser à une femme de sa naissance. Mais quelques jours après profitant de la liberté que Gasan lui laissoit dans le Palais, elle vint le trouver, & s'appercevant que ses regards n'étoient pas entendus, elle se hasarda à s'expliquer plus ouvertement. Mais Gasan, dont le cœur & l'esprit n'étoient occupés que de la seule Irene, ne parut pas plus sensible à ses paroles qu'au langage de ses yeux ;

& quoiqu'il accompagnât son indifférence de toutes les galanteries que les hommes se croient obligez de faire dans ces sortes d'occasions, il lui fit connoître qu'elle ne pouvoit prétendre à son cœur.

Si les femmes du Levant sont promptes à s'enflammer, elles le sont encore davantage à se venger des affronts que l'on fait à leurs charmes ; elles aiment & haïssent avec le même excès : & le mépris que l'on fait de leur amour étant pour elles l'injure la plus sensible, il n'y a rien dont elles ne soient capables pour perdre ceux qui les offensent. Roxane, c'est le nom de la nouvelle amante de Gasan, outrée de sa froideur, après avoir employé inutilement toutes sortes de moyens pour l'engager, eut recours à la vengeance la plus cruelle. Tous les Chrétiens qui sont dans l'Empire Ottoman, sont soumis à la Loi qui leur défend d'avoir aucune habitude

avec les femmes Turques sous la peine du Pal, dont ils ne peuvent se garantir, qu'en embrassant la Religion Mahometane. Ce fut le prétexte que prit la vindicative Roxane pour perdre Gasan : elle fut trouver le Cadis de Constantinople, & l'accusa d'avoir eu commerce avec elle, sous la promesse de se faire Turc, & de l'épouser. Non contente de cette plainte, elle en fit encore instruire le Mufti, qui, trouvant la chose digne d'attention, l'assura que ce Chrétien périroit, ou qu'il tiendrait ce qu'il avoit promis.

Le malheureux Gasan fut arrêté chez lui le lendemain, & conduit en prison. Il eut beau protester de son innocence, la Justice étant militaire dans tout l'Empire, son Procès fut fait & parfait en trois jours. Pendant ce peu de tems il avoit fait savoir au Visir sa funeste aventure, qui lui manda que le Sultan étoit très-touché de ne pouvoir lui faire

grace ; que le Mufti étant informé du fait , & de la Loi inviolable , fa perte étoit certaine s'il n'obéiffoit.

Il n'eut pas plûtôt reçu cette réponfe , que le Cadis vint lui lire fa Sentence. Gafan étoit jeune , plein d'efprit & de valeur , mais mauvais Theologien. Dans cette perplexité , il conçut un deffein qui lui fava une partie de ce qu'il craignoit. Il écrivit au Vifir qu'il le prioit de lui envoyer un Docteur de la Loi pour être instruit de la Religion de Mahomet , & que s'il y trouvoit de la verité , il l'embrasseroit & obéiroit au Sultan. Le Vifir charmé de cette ouverture , courut en faire part au Sultan , qui , n'ayant nul deffein de faire mourir Gafan , avoit déjà défendu qu'on mît la Sentence à execution. Il fit donner ordre au Mufti d'envoyer à Gafan deux des plus habiles Docteurs , pour l'instruire & faire les cérémonies néceffaires pour le rendre bon Musulman.

L'ordre fut executé sur le champ ; & comme le bruit de la Sentence avoit affligé tous les Courtisans de la Porte , celui de sa conversion les combla de joye , & l'on ne douta point qu'après cela on ne le fît Bacha de la Mer. Julie alloit continuer , lorsqu'Uranie lui dit , que prévoyant que son Histoire seroit encore de longue haleine , elle étoit d'avis qu'on en fût écouter la fin sur la terrasse , au bord de l'eau. Toute la Compagnie approuva l'idée d'Uranie avec d'autant plus de plaisir , que cela donnoit un peu de relâche à Julie , & la mettoit en état de continuer son recit sans incommodité. On se rendit dans le Jardin , où après quelques tours d'allées , on fut sur la terrasse , où chacun ayant pris sa place , & témoigné à Julie l'impatience où l'on étoit d'entendre la suite des aventures de Gasan , elle reprit ainsi :

*Suite de l'Histoire de Gasan.*

**L**ES Docteurs furent choisis & envoyez à la Prison de Gasan, avec lesquels il eut plusieurs conférences, où il leur fit des objections qui les mirent souvent en déroute ; mais qui, par leurs réponses, lui donnerent occasion de juger de la fausseté du savoir & de l'intégrité dont ils faisoient profession. Cette découverte lui fit concevoir l'esperance de réussir dans son dessein ; & pour mieux y parvenir, il n'y eut rien qu'il ne tentât pour attirer la confiance & l'amitié de ces Docteurs. Comme il paroissoit qu'il vouloit absolument changer de Religion, & que pour se faire honneur à eux-mêmes, les Docteurs publioient que Gasan étoit aussi docte que grand guerrier, mais qu'ils étoient affurez de le reduire, il avoit la liberté d'envoyer de ses nouvel-

les à son Palais , d'où on lui apportoit tout ce qui lui étoit nécessaire.

Ainsi il n'y avoit point de jours qu'après les conférences Gasan ne fît quelque riche présent aux Docteurs. Il n'y a gueres de Nation plus intéressée que celle-là : on vient à bout des choses les plus difficiles à la Porte , lorsque l'on y employe l'Or & les Pierreries. Celles de Gasan firent leur effet ordinaire sur les deux Docteurs préposés pour l'instruire : & comme ils virent que toute leur science ne pouvoit le gagner , ils jugerent à propos de se laisser séduire à sa générosité , & aux marques d'amitié qu'il leur donnoit ; cherchant eux-mêmes avec lui des expédiens pour lui sauver la vie. !

Lorsque Gasan les eut amenez à ce point , il leur proposa le sien , qui étoit de feindre qu'ils l'avoient converti ; mais que ce qui lui faisoit plus de peine , étoit la principale



des cérémonies qui se pratiquoient en ces occasions, se faisant ordinairement en public, & qu'il demandoit qu'elle se fît dans la prison, par les mains des Docteurs qui l'avoient instruit, sans autre témoins; qu'après cela il promettoit d'aller à la Mosquée se soumettre à tout ce qu'il falloit faire pour rendre sa conversion authentique; & que s'ils venoient à bout de ce qu'il exigeoit d'eux, il leur compteroit deux mille sequins à chacun, aussi-tôt qu'il seroit en liberté.

L'avantage étoit trop grand, & Gasan les avoit trop bien assujettis pour qu'il pût craindre d'en être refusé. Ils acceptèrent le parti avec joye, & lui promirent un secret inviolable. Gasan leur jura la même chose en leur promettant sa protection dans tous les tems. Toutes ces protestations étant faites, les Docteurs ne tarderent pas à publier que cet illustre Chré-

tien étoit enfin convaincu des grandes vérités que renfermoit l'Alcoran; & ayant exposé au Mufti le scrupule de Gasan, ils obtinrent de lui le pouvoir d'achever entièrement leur ouvrage.

Le Mufti qui avoit ordre du Sultan de ne rien épargner de ce qui ne feroit point contraire à la Loi, pour sauver la vie à Gasan, fit expedier aux Docteurs ce qui leur étoit nécessaire. Munis d'un ample pouvoir, ils furent retrouver Gasan, qui, pour rendre la chose aussi vrai-semblable qu'elle le devoit être, resta dans son Palais, où il fut remené sans voir personne tout le tems destiné à sa guérison prétendue, toujours entouré de ces deux Docteurs, auxquels il tint exactement parole. Lorsqu'il fut en état d'être vû, il fut visité des plus grands Seigneurs de la Porte; & le jour qui fut pris pour le conduire à la Mosquée fut un jour de triomphe. Tous les Bachas qui se  
trouverent

trouverent à Constantinople voulurent y assister ; les rues étoient remplies d'un Peuple innombrable, qui crioit à haute voix, *Alla, Alla*. La cérémonie finie, Gasan fut reconduit chez lui avec les mêmes honneurs, & le lendemain il reçut ordre du Grand Visir de venir recevoir les marques de la bonté du Sultan. Il obéit, & ce premier Ministre le conduisit au pied du Trône du Monarque, qui content de voir ce Profelyte qu'il aimoit tendrement, lui fit mille caresses, le regala de presens considerables, & le fit Bacha d'Egypte, à la place du pere de celle qui avoit cherché à le faire périr, lui laissant la liberté de renvoyer ou d'épouser Roxane.

Gasan accepta tous ces bienfaits avec d'autant plus de plaisir, que la dignité dont il l'honoroit le mettoit en situation d'exécuter ce qu'il avoit projeté ; & profitant de la permis-

sion qu'il lui donnoit, il fit sortir Roxane de son Palais, comme une femme indigne de la grace qu'il lui avoit faite en lui accordant d'y rester. Cependant toutes ses faveurs, & l'estime générale qu'il s'étoit acquise à la Porte, commencerent à inquieter le Grand Visir, & à jeter dans son cœur des semences de jalousie. Il devint si préoccupé, qu'il ne songea plus qu'au moyen d'éloigner Gasan. Une revolution qui arriva dans le Gouvernement que le Sultan lui venoit de donner, lui en fournit une occasion favorable; & du consentement du Sultan il ordonna à Gasan de partir pour aller soumettre les Rebelles. On lui donna un Corps de Janissaires, avec d'autre Infanterie, qui furent joints par un Corps considerable de Sphis, qui est la meilleure Cavalerie de l'Empire. Toutes ces Troupes se mirent en marche, & Gasan avant que de partir, fit encore de nouveaux pre-

sens à ces deux Docteurs , qui étoient devenus ses amis & ses confidens.

La conversion qu'ils paroissoient avoir faite , les avoit mis dans une si haute réputation , que le Mufti étant mort quelques jours avant le départ de Gasan , il eut le plaisir de voir un de ces Docteurs élevé à la dignité de Mufti. Il lui en marqua une joye sincere , & s'étant jurés de nouveau une amitié fidele , & un secret inviolable , il partit pour son Gouvernement , où il fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Il ne tarda pas à se mettre à la tête de ses troupes , & fit marcher l'Armée au lieu où les Rebelles étoient retranchez.

Aben Seïra , c'étoit le nom de leur Chef , avoit de la valeur & de l'experience. Il avoit été Bacha de Syrie , & s'en acquittoit selon son devoir , lorsque le Grand Visir excité par le même principe de jalousie

qui lui avoit fait éloigner Gafan, ne put souffrir les louanges qu'on donnoit à Aben Seïra, & mille trames secretes, capables de le perdre, l'avoient jetté dans le défefpoir, & conduit à la rebellion. Son Armée étoit beaucoup plus forte que celle de Gafan, & fes amis craignoient la fuite de cette affaire. Comme il étoit généralement aimé à Constantinople, on y parloit hautement du danger où on l'avoit expofé. Le Mufti même écrivit à Gafan de fe menager dans cette occafion, de faire agir fa prudence bien plus que fa valeur; l'avertiffant que le Vifir avoit jetté des yeux jaloux fur lui, & qu'il n'attendoit que le moment propice pour le perdre, comme il avoit fait Aben Seïra.

Cet avis perfuada Gafan de l'amitié du Mufti, & le confirma dans la refolution d'abandonner le Service de la Porte, auffi-tôt qu'il en pourroit fans rifque. Mais voulant

terminer glorieusement ce qu'il avoit entrepris, il fit retrancher son Armée sur le bord d'une Riviere, dont les Rebelles occupoient l'autre; & chaque jour il la faisoit passer à des partis pour reconnoître le terrain, qui souvent combattoient les partis de l'Armée d'Aben Seïra. Mais comme cela tiroit en longueur, Gafan voulut connoître le Pays par lui-même, & ayant trouvé un guai, non loin de la source de la Riviere, il fit passer sans bruit une partie de son Armée, & la fit défilier derriere des côteaux qui la mettoient à couvert. Lorsqu'il sçut que la chose avoit réussi, il attaqua les Rebelles de tous côtez; le grand nombre de batteaux plats qui portoient son Infanterie, aborderent pendant que les batteries qu'il avoit fait mettre sur les bords de la Riviere, battoient de face & à revers le rerranchement d'Aben Seïra. Les Rebelles se défendirent en désespe-

rés , & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes que l'Infanterie de Gafan put aborder.

Mais s'étant logez sur le bord du même côté des Rebelles , Gafan fit passer le reste de son Armée , & se mettant à la tête d'un Corps de Janissaires , il attaqua les retranchemens des ennemis qui se défendirent avec une vigueur extrême. Cependant les Troupes que Gafan avoit fait passer derriere les côteaux , ayant débouché & attaqué les Rebelles par le derriere de leur Camp , ils furent obligez de partager leurs forces. Aben Seïra faisoit le devoir de Soldat & de Capitaine ; mais les retranchemens ayant été forcez , les Troupes Imperiales y entrèrent , & firent main-basse sur tout ce qui leur resistoit. Le Soldat avide de butin , quitta ses rangs pour courir au pillage malgré les ordres du Général. Aben Seïra qui avoit un Corps de reserve , qui n'avoit point encore



combattu, s'appercevant de ce désordre, voulut en profiter; mais Gasan, dont le feu & la pénétration lui tenoient lieu d'expérience, eut bien-tôt rassemblé ses Troupes, & repoussa si vivement les ennemis, qu'Aben Seïra désespérant de vaincre, se jeta au milieu des Spahis suivi d'un gros de Cavalerie qui commençoient à les ébranler; lorsque Gasan voulant terminer une affaire, d'où dépendoit toute sa gloire, voyant la valeur & l'intrepidité du Général ennemi, tourna de son côté, le joignit, & l'attaqua si vivement, qu'Aben Seïra en fut étonné. Il se défendit cependant avec un courage digne de celui de son adversaire; mais Gasan plus adroit & plus heureux que lui, lui ayant porté un coup au défaut de la cuirasse qui le fit tomber sur l'arçon de la selle, & d'un second coup lui ayant abattu la tête, les Rebelles prirent la fuite.

Mais ils furent suivis de si près par les Troupes Imperiales , qu'il y en eut peu qui échappassent au Cimetière des Vainqueurs. Gasan coucha sur le Champ de Bataille , & donna le lendemain le Camp ennemi au pillage à ses Troupes victorieuses. La tête d'Aben Seïra fut envoyée à Constantinople , où la nouvelle & le détail de cette victoire donnerent tant de joie au Sultan , qu'il ordonna qu'elle fût annoncée au Peuple par plusieurs décharges de l'Artillerie du Serail & du Port : l'on fit des feux , des illuminations , & la Fête dura plusieurs jours. Cependant Gasan , après avoir soumis toutes les Villes qui avoient été dans le parti d'Aben Seïra , puni les Chefs de la Rebellion , retabli l'ordre & l'obéissance dans tout son Gouvernement , & fait sçavoir à la Porte la façon dont il s'étoit comporté , ne songea plus qu'aux moyens de pouvoir retourner dans sa Patrie.

Pour

Pour cet effet ayant su qu'il y avoit alors au Grand Caire un fameux Negociant de Marseille, qu'il connoissoit, qui avoit des établissemens à Smirne & à Alexandrie, & qu'il le savoit homme de probité, il jeta les yeux sur lui pour l'exécution de son dessein. Il le fit venir secretement chez lui, & s'en étant fait reconnoître, il lui demanda des nouvelles d'Irene, & de toute sa famille, ces dernieres occupations lui ayant ôté les moyens de lui écrire. Le Negociant lui apprit que la mere d'Irene étoit morte de douleur par la perte de la meilleure partie de leur bien que des banqueroutes & des pertes sur Mer leur avoient enlevé; qu'Irene étoit toujours belle, & que son pere n'avoit pû la résoudre à se marier, quoiqu'il se fût présenté des partis considerables avant sa ruine.

Mais que Masodier ne pouvant se relever de la perte qu'il avoit fai-

te, s'étoit résolu de s'embarquer pour Smirne, où il avoit des parens, dans le dessein d'y chercher à y rétablir ses affaires. Gasan fut tres-touché de cette nouvelle; mais l'espoir qu'il conçut de se voir bien-tôt en état d'offrir une brillante fortune à Irene, le consola; il demanda avec empressement au Negociant si Masodier étoit déjà parti, & s'il emmenoit sa fille avec lui; il lui répondit qu'ils étoient encore à Marseille, lorsqu'il étoit parti, & qu'Irene le suivroit à Smirne. Cette réponse chagrina Gasan; mais comme il s'étoit apperçu que le Negociant avoit évité dans son récit de lui dire ce qu'on pensoit de lui à Marseille, il le pria de l'en instruire, en l'assurant que quelque chose qu'il lui dît, il n'en feroit point offensé. Tout Marseille lui répondit-il, a été sensible à votre gloire & à votre fortune; mais ce n'a pas été sans douleur qu'on y a vu votre change-

ment de Religion, qui n'a été causé, dit-on, que par l'amour que vous avez eu pour une Sultane que vous avez épousée : & si vous voulez que je vous parle avec franchise, cette aventure a terni toutes vos belles actions dans l'esprit de ceux qui vous connoissoient. Ce discours fit rougir Gafan, & ne doutant point que ce bruit ne lui eût fait tort auprès d'Irene, il en parut extrêmement affligé.

Cependant ne voulant pas qu'un aussi honnête homme que Royer, c'est le nom du Marchand, restât dans une erreur qui lui étoit préjudiciable, il lui raconta toutes ses aventures, & ce qu'il avoit fait pour se conserver Chrétien, & lui apprit le dessein qu'il avoit d'abandonner pour jamais un Pays où l'innocence étoit sans cesse exposée aux plus grands perils. Que pour y parvenir, il le prioit de lui acheter ou de lui faire fabriquer un Vaisseau de cin-

quante pieces de canon, & de le faire monter par des Provençaux. Et pour commencer à lui prouver l'ardente envie qu'il avoit de partir le plutôt qu'il se pourroit, il le chargea d'une cassette remplie de ce qu'il avoit de plus précieux en pierrieres, le priant de la lui garder, & de lui faire des visites de tems en tems, pendant quelques jours, pour emporter secretement les choses qu'il estimoit le plus.

Royer ne put trouver des paroles capables d'exprimer sa joye à cette nouvelle, il se contenta de la témoigner, en lui promettant de le satisfaire incessamment. Quelques jours se passerent en allées & en venues, dans lesquelles Royer emporta tout ce que Gasan avoit de plus précieux. Ce qui se faisoit sans aucun risque, parce qu'étant Marchand, il ne venoit jamais voir le Bacha qu'avec des gens chargés des plus belles Marchandises, sous pré-

texte de lui en vendre, & il remportoit avec elles ce que Gasan lui vouloit confier. Après cela, Royer ne s'occupa plus qu'à executer ce qu'il avoit promis ; & il le fit avec tant d'exactitude, qu'en moins de six mois il lui fit savoir que le Vaisseau arriveroit dans les Ports d'Egypte, puissamment armé, & que pour ne donner aucun soupçon aux Turcs, il l'avoit fait charger de bonnes Marchandises, & que sous divers prétextes il navigeroit dans les differens Ports de l'Egypte, & auroit soin de l'instruire de tous ses mouvemens, afin qu'il se trouvât toujours à tems & à point nommé pour le recevoir.

Gasan charmé de la fidelité & de la diligence de Royer, attendit l'instant favorable d'en profiter, lorsque la jalousie du Visir lui en fournit une, qui, quoique précipitée, n'en fut pas moins heureuse. Les Galeres de Malte ayant attaqué

trois Galeres du Grand Seigneur : qui portoient à Constantinople le tribut de Syrie & d'Egypte , ainsi que les autres revenus de cet Empereur , qui montoient à des sommes immenses , après une heure de combat les Galeres Turques furent enlevées par les Chevaliers de Malte , & menées en triomphe dans leur Ile.

La nouvelle de cette prise jettala consternation dans Constantinople : le premier Visir en fut le moins touché , esperant avoir trouvé dans cette perte un motif certain pour causer celle de Casan , pour lequel le Sultan conservoit une estime si grande , qu'il ne songeoit qu'aux moyens de le rendre encore plus puissant : ce qui faisoit craindre au Visir qu'il ne fût mis à sa place.

Pour prévenir ce coup , ce Ministre faisoit l'affaire de Malte , en le rendant complice de la Victoire des Chevaliers ; pour cet effet , il fit se-



mer le bruit que des Espions Chrétiens avoient donné avis aux Maltois du départ des Galeres du Grand Seigneur. La chose fut portée au Divan, où il fut ordonné qu'on feroit une exacte recherche des Auteurs de cette trahison; le Visir fut le premier à s'en charger, & tandis qu'il paroissoit s'y occuper, il fit insinuer au Sultan que l'avis qu'on avoit donné aux Maltois étoit parti d'Egypte, & conduisit si bien sa trame, qu'il fit tomber les soupçons de ce Prince sur Gasan. Le fidele Mufty informé des plus secrets mouvemens du Serail, écrivit aussitôt au Bacha tout ce qui se passoit contre lui, en le pressant de songer à se garantir de la foudre qui étoit prête d'éclater. Gasan jugea bien qu'il étoit perdu, s'il ne se mettoit en sureté contre les noirceurs du Visir. Il regla ses affaires, se tint sur ses gardes, & ne laissa approcher de son Palais & de sa personne, que

ceux qui lui étoient absolument dévoués, en attendant que tout fût prêt pour assurer sa fuite. Le Visir cependant ayant fait faire de fausses informations, où Gasan étoit déclaré coupable de cette trahison, on les porta au Sultan, dont la fureur fut d'autant plus violente, que ses bienfaits avoient été excessifs ; & n'écoutant que son indignation, il signa un Sapheta contre le Bacha. Mais comme lorsqu'il s'agit de faire mourir un Bacha sur de pareilles accusations, on consulte le Mufti, il eut le tems de faire avertir Gasan, qu'il étoit condamné à être étranglé, & que les Muets alloient partir de Constantinople pour cette execution. Le Bacha qui connoissoit les allures de la Porte dans de semblables occasions, ne balança point à fuir. Il avoit fait tenir dans une des embouchures du Nil son Vaisseau, bien monté & bien armé, où il avoit fait porter toutes ses richesses.

Ainsi la même nuit qu'il reçut le dernier avis du Mufti, il partit accompagné de tous les gens qui lui étoient fideles, & arriva le matin à son Vaisseau, qu'il monta & visita exactement. L'ayant trouvé en bon ordre, & en état de soutenir le combat contre toutes sortes de Corsaires, il en prit le commandement ; & profitant d'un vent frais, il fit voile vers la Provence, & s'éloigna pour jamais de cette funeste terre.

Pendant le cours de sa navigation il écrivit une Relation de tout ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit au Service du Grand Seigneur, les Conquêtes qu'il avoit faites, les périls qu'il avoit couru, & son inviolable fidelité ; faisant voir la fausseté des accusations du Grand Visir, & prouvant son innocence si parfaitement, qu'il anéantissoit toutes les ruses de son ennemi. Et ayant trouvé sur sa route un Vaisseau Marchand qui alloit à Nicosie, Capitale

de l'Isle de Chipre, il le chargea de ce paquet, avec ordre de le remettre au Bacha de Nicosie, pour le rendre à l'Aga des Janissaires, auquel il étoit adressé; Gasan sachant qu'il étoit ennemi mortel du Grand Visir. Il continuoit sa route vers la Provence, avec toute l'impatience d'un Amant fidele & tendre, & s'approchoit des côtes de Sicile, lorsqu'il découvrit un Vaisseau de trente pieces de canon, qui lui parut être Algerien. Comme il avoit le vent sur lui, il l'eut bien-tôt joint, & lui fit le signal pour amener. Mais le Corsaire, bien loin d'obéir, s'étant mis en défense, Gasan l'attaqua à la portée du mousquet si rudement, qu'en moins d'une heure toutes les manœuvres du Corsaire furent en désordre; & ayant plusieurs coups à l'eau, il fut obligé de se rendre. Le Victorieux Gasan fit passer sur son bord tous les Turcs, qu'il fit mettre à la chaîne, & mit

les Chrétiens en liberté, qui, voyant Gafan habillé à la Turquie, ne fa-voient que s'imaginer, craignant qu'on les menât à Constantinople, où l'esclavage est d'autant plus cruel, qu'on ne peut jamais être racheté lorsque l'on est Esclave du Grand Seigneur. Mais leur crainte fut bien-tôt dissipée, en entendant les ordres qu'il donnoit pour leur ôter leurs fers. Les premiers qui sentirent les effets de sa bonté coururent embrasser ses genoux, & l'avertirent que la veille du combat l'Algerien avoit pris un Vaisseau François, sur lequel il avoit fait plusieurs Prisonniers de conséquence, entre lesquels il y avoit deux femmes, dont l'une étoit d'une beauté parfaite.

Gafan ordonna aussitôt que l'on conduisît les femmes avec respect dans la Chambre de poupe de son Vaisseau, ne voulant pas les voir, par un principe de délicatesse, qui

lui faisoit craindre d'être obligé d'admirer quelqu'autre que sa chere Irene. Lorsqu'il eut mis ordre à tout, & qu'il eut visité les richesses que l'Algerien avoit pillé, il se retira dans sa chambre, pour se livrer quelques instans aux plaisirs qu'il ressentoit d'aller revoir celle pour qui il avoit bravé tant de périls. Il avoit emmené d'Egypte un jeune Turc, qui s'étoit attaché si fortement à lui, qu'il n'avoit point voulu l'abandonner dans la suite, & qui ayant su dans le cours de la navigation que Gasan étoit Chrétien, lui avoit promis d'abjurer sa Religion lorsqu'il seroit à Marseille. La fidélité, l'intelligence & l'esprit de ce Turc lui avoient acquis toute la confiance de Gasan; & c'étoit avec lui, qu'en cherchant un moment de repos, il s'entretenoit de sa passion pour Irene, dont il lui avoit confié les aventures. Il n'y avoit pas long-tems qu'il se donnoit cette sa-

tisfaction, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partoient d'une chambre à côté de la sienne. L'envie de soulager les malheureux, & la crainte qu'on n'eût pas exécuté ses ordres pour tous ceux qui s'étoient trouvés sur le Vaisseau Algerien, lui firent prêter l'oreille aux plaintes qu'il entendoit. Je ne vois pas, disoit une femme à la personne qui se plaignoit, quel sujet vous avez de redoubler vos pleurs avec cette abondance; le Ciel semble favoriser tous vos vœux, vous étiez au désespoir de quitter Marseille, & d'aller à Smirne. Un Vaisseau Algerien combat, & prend le nôtre: Esclave du Corsaire, vous gemissiez encore plus fortement de la rigueur de votre sort, lorsque pour vous délivrer un Vaisseau Turc attaque l'Algerien, le prend, & brise vos fers; & bien loin de vous conduire à Constantinople, comme vous le redoutiez pendant le combat, on

vous ramene dans votre Patrie. Pour moi, continua cette femme, je ne vois dans tout cela que des sujets de joye, & je vous avouë, Madame, que je commence à aimer les Turcs, puisque celui qui commande ce Vaisseau, non content de nous rendre à tous la liberté, nous conduit encore dans notre Pays. Et moi je les déteste, répondit alors la Personne affligée, puisqu'ils m'ont enlevé tout ce qui m'étoit cher. Oui, Clitie, continua-t'elle, c'est la vûe de tous ces Turcs qui renouvelle mes douleurs; quand je songe que Gasan est comme eux, que Gasan est infidele, mon désespoir n'a point de bornes.

Le premier mot qu'avoit prononcé cette belle affligée, avoit si fort surpris Gasan, que l'excès de sa joye & de son étonnement l'empêcherent d'éclater. Il ne pouvoit revenir de l'extase où l'avoit jetté un son de voix qui lui étoit si cher.



Avoir tiré Irene de l'esclavage, & l'avoir dans son Vaisseau, étoient des choses si extraordinaires pour lui, qu'il douta quelque tems s'il devoit croire ce qu'il entendoit. Il alloit chercher à s'en éclaircir, quand la premiere personne qui avoit parlé, reprit ainsi la parole. Je veux bien, Madame, que vous haïssiez les Turcs, mais pour celui-ci je ne vous le pardonne pas, puisque vous ne l'avez point vû. On m'a dit qu'il étoit aussi bien fait que vaillant, & je suis très-touchée que son indifférence pour nous me prive du plaisir de le voir. Car enfin, il faut que ce soit un homme fort extraordinaire, ou fort amoureux de quelque belle Esclave, pour avoir dédaigné de venir vous admirer.

Je ne fais, lui répondit Irene, quel plaisir tu goûtes à m'entretenir ainsi, mais je t'avouë que ton enjouement ne me divertit point. Il m'importe très-peu que ce Turc

soit bien fait, qu'il soit fidele ou indifferant ; & quel qu'il puisse être, je le crois aussi Turc que les autres, puisqu'il m'a separée de mon pere, & que j'ignore son sort. A ces mots, ayant recommencé ses pleurs, Gasan n'y put plus tenir ; & ayant appelé du monde, il fit chercher Masodier avec empressement, faisant ceder l'impatience qu'il avoit de s'aller jeter aux pieds d'Irene à un devoir si saint. On ne fut pas long-tems à le lui amener : comme il avoit reçu la liberté ainsi que les autres, & qu'il étoit resté avec plusieurs Chrétiens sans dire qui il étoit, on n'avoit eu pour lui nulle attention particuliere. Aussi-tôt qu'il fut devant Gasan, il le reconnut malgré son habillement, & se reculant quelques pas : Vous pouvés vous venger, lui dit-il ; mais s'il vous reste encore quelque sentiment de générosité, ne me séparés point d'Irene, & nous donnés les mêmes fers.

Si

Si j'avois quelques desirs de vengeance, lui répondit Gasan avec douceur, je vous conduirois à Constantinople, & non pas en Provence, où vous voyez que nous allons; mais puisque vous avés reconnu Gasan malgré son déguisement, reconnoissés-le tout-à-fait. Alors le prenant dans ses bras, & l'embrassant tendrement, il lui fit un récit succinct de tout ce qui lui étoit arrivé; & lui ayant marqué dans le cours de sa narration le dessein qu'il avoit toujours formé de revenir dans sa Patrie, & d'offrir à Irene la fortune dont il jouïssoit: Vous voyés, continua-t'il, que, malgré votre refus, je me suis conservé fidele Amant & veritable ami, puisqu'ayant appris votre malheur, je n'allois à Marseille que dans l'esper de le faire cesser. Ensuite il lui apprit la conversation qu'il venoit d'entendre entre Irene & sa Confidente, & le pria de ne pas retarder le plaisir

## 306 LES JOURNÉES

qu'elle auroit de se réunir à un pere qui lui étoit si cher, & celui qu'il alloit avoir en se jettant aux pieds de cette charmante fille. Masodier étoit dans un étonnement si prodigieux de tout ce qu'il venoit d'apprendre, & la generosité de Gafan le rendoit si confus, qu'il ne put long-tems s'exprimer que par de tendres embrassemens. Enfin voulant reparer ce qu'il avoit fait autrefois, il le pressa de le conduire où étoit Irene, pour être le premier à lui annoncer un bonheur, où sans doute elle ne s'attendoit pas.

Gafan ne lui répondit qu'en le prenant par la main, & l'ayant mené à la chambre d'Irene, il n'y fut pas plutôt entré qu'il se jetta à ses pieds. Cette action passionnée, & son pere qui l'embrassoit d'un autre côté, la jetterent dans un embarras difficile à exprimer. Elle rendit les caresses à l'un, & regardoit l'autre avec une espece d'effroi, qui lui interdisoit

l'usage de la voix. Enfin la presence de Masodier la rassurant un peu : Que veut ce Turc , lui dit-elle , en tremblant , & que pouvons-nous pour lui dans un lieu où apparemment nous sommes Esclaves ? Il n'y a point d'Esclave ici que moi , belle Irene , lui répondit Gasan en levant la tête , qu'il avoit toujours tenu baissée ; moi seul y porte des chaînes que je préfere aux Couronnes de l'Univers. Oh Ciel , interrompit Irene ! Gasan . . . . . mon pere , que vois-je ! Elle ne put continuer ; la joye , la crainte , & mille autres mouvemens , que l'habillement de Gasan , & son infidelité prétendue firent naître dans son cœur , l'agitèrent si vivement , qu'un torrent de larmes lui coupa la voix , & fit connoître a ce tendre Amant tout ce qu'elle pensoit en ce moment.

Oùï , ma fille , lui dit son pere , qui vit son embarras , vous voyez Gasan ; mais vous le revoyés Chré-

rien, fidele, & enfin comme un homme que je vous donne pour époux; puisqu'il veut bien oublier ce qu'un indigne amour de la fortune m'a fait faire, & qu'il vient partager la sienne avec vous. Alors Gafan, sans vouloir se relever, quelque signe qu'elle lui en fît, lui apprit tout ce qu'il avoit déjà dit à Masodier.

Un discours si interessant fut écouté avec une attention qui rappella bien-tôt sa tendresse. Irene n'en attendit pas la fin pour lui en marquer le retour; & son pere lui ayant fait un signe d'intelligence, elle tendit une main à Gafan, & passant l'autre au tour de son col, elle fit goûter à ce fidele Amant une satisfaction si parfaite, qu'il crut en ce moment que malgré tous les périls qu'il avoit courus, il n'avoit pas encore assez acheté une semblable faveur. Masodier regardoit avec admiration un amour si constant; & respectant les

effets qu'il produisoit, il gardoit un silence qui n'étoit interrompu que par des gestes & des regards qui témoignoient sa joye & son amitié.

Cette touchante scene & cette réunion fut bien-tôt sûe de tout l'équipage, & les Amans furent forcés d'interrompre leur tendre conversation pour recevoir les complimens de felicitation que tout le monde vint leur faire. La satisfaction du Commandant se répandit sur ceux qui lui obéissoient, & sur ceux qui l'avoient accompagnés. Ils firent le reste de leur navigation avec un air de contentement qui se remarquoit dans les moindres de leurs actions; & ils arriverent enfin dans le Port de Marseille comme en triomphe. Le Vaisseau Algerien que Gasan avoit fait amariner, suivait aussi le sien. Avant que de descendre, Gasan envoya avertir Celimond de son arrivée, & de celle

## 310 LES JOURNÉES

d'Irene. Ce fidele ami se doutant bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure, & qu'elle ne pouvoit être qu'à l'avantage de Gasan, assemble ses amis, qui étoient les principaux de la Ville, pour aller recevoir des personnes qui lui étoient si cheres : & la curiosité y ayant joint un monde infini, Gasan, Irene & Masodier se trouverent reçus avec des honneurs qu'ils n'auroient osé esperer. Après qu'ils eurent embrassé Celimond, & salué ceux qui étoient venu leur marquer leur joye sur cet heureux retour, Gasan pria Irene & Masodier d'aller chez Célimond, qui leur offrit sa maison ; voulant faire mettre à terre les richesses dont son Vaisseau étoit chargé.

Cela fut executé selon ses desirs ; & lorsqu'il eut donné ordre à tout, il fut les rejoindre. Le reste de cette journée se passa en récits de ce qui étoit arrivé aux uns & aux autres ;



& en témoignages d'amitié , de tendresse & d'amour. La nuit qui la suivit se passa avec une tranquillité que Gasan & Irene n'avoient goûtée depuis long-tems. Mais ne voulant pas que rien retardât davantage le bonheur de ces Amans , dès le lendemain Masodier accompagna Gasan chez l'Evêque , auquel ayant conté ce qui lui étoit arrivé , il demanda d'être reconcilié à l'Eglise. Ce qui lui ayant été accordé , & la cérémonie s'en étant faite le même jour , il fit tout préparer pour épouser Irene , avec l'éclat & la magnificence que demandoient son amour , & la haute fortune qu'il avoit faite. Les Noces furent célébrées avec autant de pompe que de joye , & les tendres époux se recompensèrent par les douceurs d'un heureux Hymen , de tous les maux qu'ils avoient soufferts. Le jeune Turc qui avoit suivi Gasan , s'étant fait instruire , & son Baptême s'étant fait

avec les cérémonies ordinaires ; épousa Clitie , celle des filles d'Irene qu'elle aimoit le plus. Pour Masfodier , les grands biens dont Gasan lui fit part , le mirent bien-tôt en état de rétablir ses affaires , & de ne rien regretter de ses pertes.

Julie ayant cessé de parler : Cette Histoire , dit Uranie , est des plus singulieres ; mais Julie l'a contée avec tant de grace , que je crois qu'elle lui doit une bonne partie du plaisir qu'elle m'a fait. Pour moi , dit Orophane , je trouve qu'elle a eu beaucoup d'art à conserver Gasan Chrétien sous l'habit Turc.

Ne me donnés point l'honneur de cette aventure , interrompit Julie , je ne l'ai point inventée , elle est veritable , & je l'ai eu d'une copie d'un Manuscrit que Gasan lui-même avoit écrit. Quoi qu'il en soit , ajouta Felicie , elle fait bien connoître que selon les occasions & les genies , l'amour cause des évènements

nemens singuliers. Elle prouve encore , ajouta Florinde , qu'il ne faut jamais mépriser ceux qui ne joignent pas la fortune au mérite, puisque la vertu est toujours préférable aux plus grands biens. Le mérite , l'esprit , les talens , & la véritable sagesse peuvent conduire à la fortune ; & la fortune seule ne donne ni les uns ni les autres à ceux qui ne les possèdent pas.

Sans doute , dit Camille , puisque Julie assure que cette Histoire est arrivée , je trouve que Masodier auroit été plus coupable que Gasan, s'il s'étoit fait Turc véritablement, l'ayant conduit à cette extrémité , par un refus dont le Ciel le punit lui-même , en lui ôtant les biens qu'il cherissoit avec tant d'ardeur.

Cette conversation ayant mené jusqu'à l'heure du souper , on se mit à table , où le repas se passa avec les agrémens ordinaires à cette aimable Compagnie. Alphonse qui avoit

pris un plaisir sensible à l'Histoire de Gasan , ne cessa point d'en parler, se trouvant , disoit-il , capable d'en faire autant que lui , pour mériter la possession de la belle Camille. Vous ne trouverez personne ici, lui dit Arsame , qui ne vous assure de la même chose ; mais ce qui est de plus surprenant , ajouta-t'il en souriant , c'est que vous y verrez des maris capables de faire pour leurs femmes ce que Gasan a fait pour épouser la sienne. Cela est si flatteur pour nous , reprit Julie , que vous nous mettés en état d'être touchées de ne pouvoir vous donner de pareilles preuves de tendresse. Pour moi , ajoûta Thelamon , j'ose croire qu'Uranie me fait la justice de croire qu'il n'y a point de perils que je n'eusse affronté pour parvenir au bonheur dont je jouis , & qu'il n'y en a point où je ne me risquasse pour me le conserver. Comme je juge de vos sentimens par les miens,

lui répondit-elle , je ne doute nullement que vous ne penfiés ainfi. Il n'y a qu'Orophane , dit Felicie , qui ne fait point ces tendres protestations , ce qui me fait croire qu'il n'haſarderoit ni ſon repos ni ſa vie pour me conſerver.

Vous êtes bien cruelle , lui dit-il , d'être ici la ſeule qui ne rendiés pas juſtice à ce que vous aimés , & vous me faites croire bien malheureux de n'avoir eu que votre indifférence à combattre pour vous poſſéder. Mais quoique je dûſſe me vanger en vous laiſſant dans votre erreur , je veux bien vous proteſter ici que ſans me piquer de valeur ni de témérité , il n'y a rien de ſi dangereux à quoi je ne m'expoſaſſe pour vous conſerver à moi , & rien à quoi je ne me fuſſe expoſé pour vous poſſéder.

Orophane dit cela d'un ton ſi véhément & ſi ſérieux , que la Compagnie qui connoiſſoit ſon humeur enjouée , ne put ſ'empêcher de rire

d'y trouver ce changement. Mais Felicie connoissant qu'elle l'avoit piqué véritablement , chercha dans les graces qui la suivoient toujours de quoi reparer ce petit differend. Et comme la moindre caresse de ce que l'on aime a tout pouvoir sur un cœur sincerement épris , elle ne fut pas long-tems à rappeler la joye dans le cœur de son époux.

Cette aimable dispute ayant fini avec le soupé, Uranie qui ne vouloit pas qu'elle pût recommencer , se leva en prenant Florinde sous le bras , & conduisit la Compagnie dans un Jardin de fleurs nouvellement fait à côté du Salon. Il n'y a que vous , belle Florinde , lui dit-elle, qui ne sachiés point ce que l'on feroit capable de faire pour vous conquerir & pour vous conserver ; je suis pourtant persuadée que si quelqu'un se croyoit assez heureux pour vous plaire , qu'il tenteroit tout pour vous mériter.

J'ai trop éprouvé le contraire, lui répondit-elle, pour douter du peu que je vauz : il faut mesurer l'amitié avec l'amour ; l'une rend justice, elle estime ce qu'elle possède ; & l'autre aveugle, inconstant, dédaigne ce qui lui appartient, & court souvent au plus facile ; & s'il se trouve des Thelamons, des Orophanes, des Arsames, c'est qu'il se voit des Uranies, des Felicies, des Julies, & des Camilles. Ainsi je conçois que Florinde n'ayant rien de tout ce qu'elles ont, n'a pu trouver des cœurs tels que sont ceux qu'elles possèdent.

Florinde prononça ces paroles avec un air de chagrin qui lui étoit si peu naturel, quoiqu'elle fût ordinairement sérieuse, qu'Uranie en fut étonnée, & conçut dans son cœur un violent desir d'en savoir la cause ; mais voyant que Florinde en étoit restée là sans paroître vouloir l'éclaircir, elle changea la conversa-

tion , voulant trouver une occasion plus favorable de s'en instruire. Camille dont l'esprit vif pénétrait les pensées les plus cachées , jugeant de l'embarras de Florinde , par ce qu'elle avoit entendu , aida Uranie dans son dessein : Ce qui me surprend , dit-elle , en reprenant l'Histoire que Julie avoit contée , c'est la prompte fortune de Gasan : se peut-il qu'un homme étranger & d'une autre Religion la fasse en si peu de tems , chez une Nation aussi fiere & aussi terrible que les Turcs ?

Sans doute , dit alors Thelamon , il y en a mille exemples fameux ; il n'y a point de Pays où l'on parvienne plus vîte aux suprêmes grandeurs , & dont on tombe plus promptement qu'à la Cour Ottomane. Les fortunes éclatantes qui s'y font ne doivent surprendre personne , & surtout ceux qui ont pratiqué le Levant , ou qui savent la



politique du Grand Seigneur, qui n'éleve le plus souvent ses Esclaves si haut, que pour rendre leur chute plus terrible. L'Histoire des Turcs est remplie de ces funestes événemens; mais entr'autres celle d'Hibraïm est des plus singulieres. C'étoit un enfant de Tribut, qui, ayant été trouvé d'une complexion trop foible pour être mis dans le Serrail, fut donné à un Bacha, qui l'ayant pris en amitié, le fit instruire avec soin. Hibraïm réussit si parfaitement dans tout ce qu'on lui montra, que le Bacha le trouva digne d'être offert au Prince Soliman, fils aîné de Selim I. qui, après la mort de cet Empereur, regna avec tant de gloire.

Soliman reçut Hibraïm avec plaisir. Comme il étoit de son âge, il étoit aussi de tous ses plaisirs, & il s'en fit aimer si tendrement, qu'il ne vouloit être servi que par lui. Hibraïm profita de sa faveur, mais

ne s'en servit que pour se faire des amis , & protéger les malheureux. Soliman qui avoit l'ame grande , & toutes les inclinations élevées , fut charmé de cette generosité , & l'en aima davantage ; ce qu'il lui prouva aussi-tôt qu'il fut Empereur , en le faisant Capigi-Bachi , ou Capitaine des Portes interieures du Serrail ; & peu de tems après Aga des Janissaires , ou Capitaine général de l'Infanterie Turque.

Hibraïm voyant la rapidité de sa fortune , en craignit l'inconstance : il reflechissoit continuellement aux malheurs des Grands de la Porte ; leur mort funeste remplissoit son esprit des plus tristes pensées ; il devint sombre & mélancolique , & son humeur agréable , qui avoit tant de fois amusé Soliman , ayant changé tout à coup , il s'en apperçut ; & comme il l'aimoit avec tendresse , il lui en demanda la cause. Hibraïm ne balança point : il lui avoua que

le sujet de sa tristesse venoit des reflexions qu'il faisoit sur les bontés que sa Hauteſſe avoit pour lui, qu'elles lui feroient des jaloux & des ennemis, qui pouvant le deſſervir, lui feroient avoir le fort de tant de Grands qui avoient été précipités du haut de leur grandeur dans un abîme de malheurs, & qu'enfin il periroit comme eux par une mort infâme. Que cette crainte l'occupoit nuit & jour, & qu'il le ſupplioit de ne lui donner qu'un bien raifonnable pour pouvoir couler ſes jours dans la paix & dans la tranquillité; lui pouvant auſſi-bien marquer l'ardeur de ſon zele dans un état médiocre, que dans le rang où ſa bonté l'avoit-mis. Un diſcours ſi ſage dans la bouche d'un favori, penetra le cœur du Sultan, il loua ſa modeſtie, & ne voulant rien épargner pour diſſiper ſes craintes, il lui jura par un ſerment ſolemnel, qu'il n'attenteroit jamais à ſa vie durant le cours

322 LES JOURNÉES  
de la sienne , pour quelque cause  
que ce pût être.

Hibraïm rassuré par une si sainte  
promesse , s'attacha encore plus for-  
tement à lui , & Soliman pour lui  
donner des preuves toûjours nou-  
velles de sa confiance , le fit premier  
Visir ou Lieutenant Général , &  
Chancelier de l'Empire. Le Sultan  
porta ses Armes en Hongrie , dans  
la Perse , & s'empara de l'Isle de  
Rhodes , & partout il fut victorieux.  
Hibraïm le suivit toûjours , & eut  
part à tous ses triomphes ; il en de-  
vint si riche & si puissant , & dans un  
si haut degré de faveur , que tout  
trembloit sous lui.

Les Sultanes mere , & Roxelane ,  
femme de Soliman en devinrent  
jalouses , rien ne se passoit plus par  
leur canal , tout se faisoit par le Vi-  
sir ; c'en fut assez pour chercher les  
moyens de le perdre. Hibraïm fut  
averti de leur dessein , & craignant  
que l'oisiveté ne donnât le tenis à

Soliman de se laisser séduire par les caresses d'une femme , & par les tendresses d'une mere , il engagea ce Prince dans une nouvelle guerre contre la Perse. C'étoit le piquer dans son endroit sensible ; jamais Prince n'aima plus la guerre , & n'y fut plus heureux. Il hesitoit cependant à cause d'un nouveau Traité qu'il avoit fait avec Tachmas Roy de Perse ; mais Hibraïm voulant le déterminer , trouva le moyen de faire venir un Astronome de Damas , nommé Muley , qui passoit pour un homme à qui l'avenir étoit connu. Les Princes ont leur foible comme les autres : heureux ceux qui en ont le moins. Soliman fut curieux de voir l'Astronome ; Hibraïm l'introduisit auprès de lui , après lui avoir fait sa leçon ; & lui ayant prédit qu'il seroit couronné Roy de Perse , s'il y portoit la guerre , ce Prince aveuglé par son ambition , ne se souvint plus de son

Traité , & se mettant à la tête d'une Armée de six cens mille hommes il marcha contre la Perse. Il y passa plusieurs années ; la guerre fut malheureuse, & il revint à Constantinople, son Armée réduite au quart, & très en colere contre l'Astronome & contre son Ministre. Les Sultanes s'appercevant de son mécontentement, ne manquerent pas d'attribuer le malheur de cette guerre à la trahison du Visir ; & formant une cabale contre lui, elles découvrirent à Soliman que ce Ministre avoit des intelligences avec Tachmas de qui il tiroit des pensions immenses ; & ayant fait venir à la Porte le Bacha de Babylone, elles l'introduisirent secretement dans le Serrail, & il fit voir clairement à Soliman la perfidie du Visir. Dans le même tems les Sultanes ayant sçu que Charles-Quint, & Ferdinand son frere, avoient eu de grandes correspondances avec le

Visir, trouverent le moyen d'avoir ses Lettres en original, qu'elles mirent entre les mains du Sultan, qui bien convaincu de tous ses crimes, & de son ingratitude, se resolut à le faire mourir.

Mais se souvenant de son serment, il fit assembler les principaux Ismans & Prédicateurs du Serrail, en présence du Mufti; il leur exposa le fait & ses scrupules; on délibéra long-tems sans rien conclure. Mais l'un d'eux prenant la parole, dit au Sultan, que, puisqu'il avoit promis au Visir de ne le point faire mourir pendant sa vie, qu'il n'avoit qu'à donner ordre qu'on l'étranglât quand sa Hauteſſe dormiroit; que le sommeil étant une privation de la vie, il exécuteroit ce qu'il avoit promis par son serment. L'avis fut suivi: Soliman charmé du Sophisme, manda Hibraïm, le fit souper avec lui; après quoi s'étant fait apporter une Cassette, dans laquelle

étoient ses propres Lettres, il lui dit de les ouvrir & de les lire. Cette lecture étant faite , le Sultan lui reprocha sa trahison & son ingratitude , & l'ayant fait saisir, il ordonna qu'on l'étranglât aussi-tôt qu'il seroit endormi , ce qui fut exactement exécuté.

Je vous avoue , dit alors Camille , que je ne voudrois nullement des grandeurs de la Porte, puisqu'on les paye si cher , & je suis infiniment surprise que de tels Princes aient des Sujets. Ce n'est pas à la Cour Ottomane seule , dit Uranie , que les hautes fortunes sont à craindre , elles le sont dans tous les endroits de l'Univers , lorsque l'on en méfuse ; & si les Empereurs ne faisoient mourir leurs Sujets que pour de semblables causes , je les trouverois plus justes que cruels ; mais il se trouve que l'envie , la jalousie , & les noires pratiques perdent des innocens à qui on ne don-



ne ni le tems ni les moyens de se justifier.

Il faut donc convenir , ajouta Florinde , que pour vivre sans crainte , on doit être sans ambition , & que ceux qui sont honorez de la faveur de leur Maître , doivent en si bien user , qu'on ne puisse rien trouver dans leur conduite qui détermine le Prince à s'en défaire. C'est ce qui m'a fait dire , reprit Thelamon , qu'un Prince ne sauroit trop prendre garde à qui il donne sa faveur & les grands emplois ; ces deux choses étant un attrait fatal à la foiblesse de ceux qui n'envisagent que leur grandeur particulière , sans se soucier de celle du Prince & de l'Etat. Nous aurions de belles reflexions à faire sur un sujet de cette étendue ; mais je m'apperçois par le silence des Dames , que le repos leur est plus nécessaire ce soir , qu'une plus longue conversation. A ces mots , ayant

pris congé les uns des autres, chacun se retira dans son Appartement, esperant goûter dans les douceurs du sommeil une heureuse préparation aux amusemens de la journée suivante,

*Fin de la onzième Journée.*



**DOUZIE'ME**



## DOUZIE'ME ET DERNIERE

## JOURNÉE.



ORSQUE l'heure de se rassembler fut venue, Uranie qui s'étoit trouvée incommodée, envoya prier la Compagnie de passer dans son Appartement. Florinde fut la première à s'y rendre avec Felicie ; après s'être embrassées, Uranie se souvenant de ce que Florinde avoit dit la veille sur le changement des hommes, en voulut savoir davantage. Puisque le hasard, dit-elle, nous fait rencontrer seules, expliqués-nous, ma chère Florinde, le motif qui vous porta hier à parler comme vous fîtes sur la difficulté de trouver un cœur fidele : une personne

de votre esprit ne dit rien sans sujet, & la tendre amitié que j'ai pour vous me donne une curiosité dont je ne suis pas la maîtresse. Felicie vous est chère, & je crois vous l'être assez pour que vous nous donniez cette marque de confiance.

Ce n'est point manque de confiance ni d'amitié, répondit Florinde en rougissant, qui m'a fait vous cacher les particularités qui m'obligent à penser de la sorte. Il est de certaines choses que l'on laisse ignorer à ses amis, parce qu'on voudroit les ignorer soi-même; & lorsque notre gloire se trouve intéressée au secret que nous craignons de confier, on aime mieux souffrir & se taire, que de se soulager en racontant ce que nous croyons qui pourroit nous faire du deshonneur. Telle est la nature du secret que vous voulez que je vous confie. Mais comme je veux vous prouver que mon amitié est absolument sans réserve,

je vous apprendrai ce que Camille même ne fait pas , & ce que je ferois au defespoir que d'autres que vous deux vinssent à savoir. Cependant n'attribuez point la résolution que je prens à l'indiscretion d'avoir laissé échapper le discours d'hier , ni à votre persuasion aujourd'hui. Je ne venois que pour vous instruire : un songe que j'ai fait cette nuit , & qui a renouvelé tous mes maux , m'avoit déjà résolu à chercher près de vous un soulagement que je ne trouve nulle part.

Un préambule si intéressant augmenta vivement l'impatience où étoit Uranie ; & pour ne pas retarder de la satisfaire , elle pria Thelamont , qui entra dans sa chambre , d'aller entretenir le reste de la Compagnie , & de l'amuser assez de tems pour lui donner celui d'entendre les aventures de Florinde. Ce tendre époux qui n'avoit jamais d'occupations

tion plus douce que celle de marquer sa complaisance, la quitta pour faire ce qu'elle souhaitoit, en la priant galamment de ne pas jurer à Florinde un secret inviolable, ne voulant pas être privé du plaisir de la connoître entierement. Florinde y consentit; & lorsqu'il fut sorti, Uranie & Felicie la prièrent de faire son recit. Il ne sera pas si long que vous le croyez, leur dit cette aimable fille, & s'il a quelque chose d'ennuyeux, ce ne sera que par la peine que j'aurai à trouver des termes pour adoucir mes fautes. Les deux amies ne purent douter de ce qu'elle disoit, par la violence qu'elles virent qu'elle se faisoit pour commencer son discours. Elle rougit, elle pâlit, vingt fois elle ouvrit la bouche, & vingt fois elle la referma. Enfin se faisant un effort, elle adressa de cette sorte la parole à Uranie.







## HISTOIRE DE FLORINDE.

**V**OUS savez déjà , ma chere Uranie , que nous sommes restées fort jeunes Camille & moi , sans pere ni mere , & que maîtresses d'un bien raisonnable que nos Tuteurs faisoient valoir , nous n'avons jamais senti les douceurs de l'autorité paternelle , ce qui peut être mis au nombre des plus grands malheurs pour des filles , qui n'ont pour se conduire que leurs seules lumieres , & le foible préjugé de la pudeur attaché à leur sexe. La femme d'un de nos Tuteurs nous éleva l'une & l'autre avec attention , & nous donna toute l'éducation qui peut rendre de jeunes personnes recommandables. Camille avoit quatorze ans , & j'en avois seize lorsque la femme de mon Tuteur fut obligée d'aller à une Terre considerable qu'elle avoit en Poitou , pour regler quel-

ques affaires. Comme Camille n'étoit pas si avancée que moi avec ses Maîtres , elle ne fut point du voyage , & je suivis seule Arelise à sa Terre ; c'est le nom de la femme de mon Tuteur. Je ne vous ferai point un détail des beautez de ce lieu , ni des plaisirs qu'on y goûte , il suffit de vous dire qu'Arelise étant Dame d'une assez grande étendue de Terres , il ne se faisoit point de Fête dans tout le canton dont je ne fusse priée. Comme Arelise étoit âgée , elle n'étoit presque jamais de ces sortes de divertissemens , me faisant ordinairement accompagner par ses femmes. La plûpart de ces amusemens étoient champêtres , & se faisoient par ceux du Pays ; la course , la lute , & la danse , étoient tour à tour l'objet des Assemblées , & c'étoit à moi à donner le prix des unes & des autres à celui que les Juges préposés pour cela en trouvoient digne.

Vous n'ignorez pas que les Poitevins & les Poitevines excellent dans tous les talens ; une vivacité spirituelle anime leurs moindres actions , & les rendent infiniment aimables.

La première fois que je fus admise à leurs plaisirs , & qu'ils m'en firent la Souveraine , la course étoit l'objet de l'émulation des jeunes hommes du canton , elle se faisoit dans une place assez vaste entourée de deux rangs d'arbres touffus qui forment un couvert charmant. Le long de ces arbres , vis-à-vis les uns des autres , on avoit fait bâtir des gradins pour la commodité de ceux qui vouloient voir. A un des bouts de la place étoit un espece de petit Trône , élevé de terre de quinze marches , où j'étois assise seule. Un peu plus bas à mes deux côtes étoient les Juges ; ainsi je tenois le milieu d'une assez grande étendue de monde. Celui qui remporta le

prix attira tous mes regards : insensible à l'espece d'hommage que l'on me rendoit , je n'eus d'yeux que pour les affaillans qui vinrent me saluer profondément avant que de commencer. L'air, la taille, la beauté, & la grace d'un des deux me firent d'abord souhaiter que la Couronne que je devois donner au vainqueur fût pour lui ; mais si sa preference me fit faire des vœux en sa faveur , la mienne me parut avoir fait sur lui un effet semblable. Car après avoir baisé le bas de ma robe , s'étant relevé , & me montrant un visage où toutes les graces re-  
gnoient , avec d'autant plus d'éclat, qu'il n'avoit que dix-neuf à vingt ans : L'ambition de vaincre , me dit-il, m'avoit seule engagé à disputer le Prix aujourd'hui ; mais l'honneur de le recevoir de votre main anime à present mon courage d'un nouveau desir ; & si je souhaite être le vainqueur , c'est bien moins pour paroître

paroître le plus adroit , que le plus digne d'une Couronne préférable à celle de toute la terre , puisque c'est vous qui la devez donner.

Ce discours prononcé avec une noblesse infinie, me surprit & me charma. Je vous trouve si digne , lui répondis-je , d'un plus grand Prix , que je voudrois augmenter celui qu'on destine au vainqueur. Mais puisque vous trouvez qu'il a quelque avantage , étant donné de ma main , je souhaite pour votre gloire & pour ma satisfaction , que vous le remportiez tel qu'il est. Il ne répondit à cela que par une profonde réverence , & fut rejoindre son adversaire. La course commença, & finit selon mes secrets désirs ; c'est-à-dire , que le jeune Etranger remporta l'avantage par trois fois différentes. Tandis que les acclamations de l'Assemblée faisoient retentir les lieux d'alentour , je m'informai qui il étoit, mais on ne put m'en

rien apprendre, sinon que c'étoit un Etranger arrivé depuis très-peu de tems dans la Province, qu'il logeoit chez un riche Fermier, qui paroiffoit avoir une forte tendresse pour lui, & que depuis son arrivée il avoit bien voulu se mêler des jeux de ceux du Pays, & que dans toutes fortes d'exercices il avoit toujours remporté les Prix ; mais que ses manieres douces, affables & engageantes, empêchoient que l'on en eût de la jalousie, & que ceux mêmes sur qui il avoit l'avantage, ne pouvoient se dispenser de l'aimer.

Pendant que l'on me parloit ainsi de lui, il acheva glorieusement sa dernière course, & ayant été jugé digne du Prix, il vint se mettre à genoux devant moi pour le recevoir. Enfin, Madame, me dit-il, je l'ai remporté ce Prix glorieux destiné au Vainqueur : le fortuné Lisarque va se voir couronné par

les mains de la divine Florinde ; mais l'honneur qu'il est prêt à recevoir ne tournera qu'à sa confusion , si vous ne joignés pas votre approbation au Prix dont vous allez l'honorer. Non seulement , lui dis-je , vous avez mon approbation , mais j'y joins encore l'estime qu'on ne peut refuser sans injustice à votre mérite : à ces mots je lui mis la Couronne sur la tête. Et puisqu'il faut ici vous avouer toutes mes faiblesses , jamais je n'ai senti une plus grande satisfaction que de pouvoir donner à ce jeune homme des marques de mon inclination , sans en pouvoir rougir. L'assemblée se sépara , je montai dans ma caleche , & je rentrai chez Arelise , si fort occupée du jeune Lisarque , que je ne parlai que de lui. Il n'y avoit pas deux heures que j'étois de retour lorsque je vis entrer ce charmant Etranger , suivi des plus considérables du Canton , au son de plusieurs

instrumens. Il avoit changé d'habillement ; & quoiqu'il fût vêtu assez simplement , il regnoit un certain air de galanterie dans tout son ajustement , qui me le fit paroître encore plus aimable. Il vint selon la coutume pour m'offrir le Bal. Arelise m'ordonna de l'accepter , & mon cœur me fit obéir avec joye. La Fête devoit se donner chez le Fermier où demeuroit Lisarque.

Je fus conduite au son des mêmes instrumens qui l'avoient amené. Quoique je m'attendisse à ne rien voir que de rustique , le plaisir d'entretenir l'Etranger me tenoit lieu de tout. Je trouvai une assez belle Sale , remplie de quantité de Dames de la Province , qui étoient venuës pour prendre leur part des divertissemens qui devoient durer huit jours.

Le Fermier ne parut point ; Lisarque ordonnoit en Maître dans cette Maison , & il en fit les hon-



neurs, comme un homme qui n'avoit jamais quitté la Cour & le beau monde. Il n'abandonnoit point mes pas, & ses yeux incessamment attachés sur les miens, me forçoient d'y lire les prémices d'une passion qui ne devint que trop forte dans la suite. Le Bal fut précédé d'un repas délicat & des mieux ordonné. J'entrerins souvent Lisarque, & il me montra tant d'esprit & des sentimens si relevés, que je ne doutai point qu'il ne fût quelque chose de considerable. Comme il devoit peu de jours après disputer le Prix des Danses Poitevines, on ne dansa que celles de Paris, dont Lisarque s'acquitta de façon à se faire admirer. L'heure de se retirer étant venue, il monta à cheval pour m'accompagner, en me disant qu'il ne vouloit me quitter que le plus tard qu'il pourroit. Enfin nous nous séparâmes; & si je m'apperçus qu'il avoit de la peine à me quitter, il ne

put ignorer celle que je ressentis par l'empressement que j'eus à le prier de venir le lendemain chez Arelise. Les amusemens de la journée, le monde, la joye, & le désir de plaire m'avoient si fort occupée, que je n'avois pas eu le tems de reflechir sur aucune de mes actions.

Mais lorsque la solitude & les ombres de la nuit m'eurent renduë à moi-même, & que je fis attention sur les mouvemens extraordinaires que je sentoïs, je connus en rougissant que j'aimois, & que je n'avois plus d'autre soin que celui de me faire aimer. En vain je voulus opposer la raison à cette tendresse naissante, en vain je me disois, que j'allois livrer mon cœur à un Inconnu, & qui étoit peut-être fort au-dessous de moi : aussi-tôt son air noble s'offroit à mes regards, & m'assuroit de sa naissance. Je me le représentois volage, inconstant & léger, mais mon cœur de concert

avec lui pour me tromper ranimoit en moi l'amour propre , & me flattoit du doux espoir de fixer le sien. Enfin je passai la nuit dans un perpetuel combat , & le jour ne parut que pour mieux éclairer ma défaite. Mes réflexions s'évanouirent , ma raison se perdit , & je ne pensai plus qu'à chercher des ajustemens qui pussent me rendre aimable aux yeux de mon Vainqueur , sans songer que c'étoit encore lui prêter des armes contre moi. Persuadée qu'il viendrait , je me parai avec un soin extrême.

Je ne fus point trompée dans mon attente ; il vint , & cette seconde entrevûe acheva de lui assurer sa conquête. Arelise à qui je n'avois pas cessé d'en parler , le reçut avec plaisir , & le retint tout le jour chez elle. Nous ne nous dûmes rien de nos sentimens , mais nos actions , nos regards , & même notre silence nous en instruisirent bien mieux

que les paroles. Comme dans la huitaine il devoit disputer le Prix de la danse, & que l'on vint m'avertir que je le donnerois tel qu'il me plairoit, Arelise qui avoit une tendresse aveugle pour moi, me voyant embarrassée sur ce que je ferois, se fit apporter une Cassette, dans laquelle elle mettoit ses bijoux.

Je suis bien aise, me dit-elle, de laisser dans ma Province des marques du pouvoir que vous y avez eu. Voilà, continua-t-elle en me présentant mon Portrait, le Prix que je souhaite que vous donniez au Vainqueur. Mais, lui dis-je en souriant, Lisarque n'est pas de ce Pays, & s'il remporte le Prix, je n'aurai rien laissé à votre Province. Hé bien, me répondit-elle, toutes les apparences étant que vous ne reverrés jamais Lisarque, passé ceci, il sura la satisfaction d'avoir remporté un Prix qui le fera souve-

nir éternellement de celle qui le lui aura donné, Ce discours nous fit rougir l'un & l'autre : nous ne pûmes entendre sans trouble que nous courions risque de ne nous revoir jamais. Dans quelque lieu que puisse être la divine Florinde, répondit Lisarque, je me ferai une douce loi d'aller lui rendre mes hommages; & si je suis assez heureux pour mériter son Portrait, je le conserverai même au péril de ma vie. Lisarque prononça ces mots avec tant de feu, que craignant qu'Arelise ne découvrit le secret de son ame, je rompis la conversation, & la fis tomber sur un autre sujet; mais je ne pûs me dispenser de la renouer peu de tems après dans les Jardins du Château, où la beauté du tems nous invita de descendre. Lisarque qui avoit son dessein, sçut si bien partager la Compagnie, qu'il se trouva seul auprès de moi; & comme nous étions dans une allée

dont la longueur laissoit la liberté de se promener séparément sans se perdre de vûë , & qu'il pouvoit m'entretenir sans être entendu de personne : Je suis vivement touché, me dit-il , de ce que votre Portrait fera le Prix de la danse. Un gage de cette importance ne devoit être destiné qu'aux victoires les plus glorieuses. La valeur , la constance ou l'inviolable fidelité pourroient seules le mériter ; & je trouve que c'est si peu de chose que de danser mieux qu'un autre , que quand même j'en remporterois le Prix, je croirois ne m'en être pas rendu digne.

Il est facile , lui répondis-je , de changer ce qu'Arelise a résolu ; & quoique je n'aye pas la vanité de croire que mon Portrait dût être la récompense des vertus que vous venez de nommer, la crainte qu'il ne tombe en des mains qui n'en connoîtront pas le prix, m'a déjà fait prendre la résolution d'en donner un autre.

Ah ! pour moi , répondit-il , je sçai toute la conséquence d'un pareil présent, mais je voudrois le disputer au péril de mes jours , & non pas dans un frivole amusement. Cependant, divine Florinde, ne changez rien à l'intention d'Arelise , & pour entrer en quelque façon dans mes sentimens , si je suis jugé digne du Prix, ne m'en le donnez point comme à celui qui danse le mieux , mais comme à l'homme du monde qui vous est le plus dévoué, qui vous respecte le plus, & qui a le plus d'ardeur à vous marquer son zele.

Vous me demandés tant de choses , lui dis-je , que pour finir l'embarras où vous me mettés , je laisserai faire au hasard , contente de sçavoir en secret celui que j'aurai trouvé le plus digne de cette faveur. A ces mots je rejoignis la Compagnie , voulant éviter la réponse de Lisarque. Il s'en apperçut , & ne put s'empêcher d'en soupirer ; mais du

reste du jour il lui fut impossible de me parler en particulier, par le soin que j'apportai à lui en ôter l'occasion.

Il étoit venu tant de monde chez Arelise cette après-dînée, que l'on ne put se retirer que tard; & comme il y avoit bien près d'une lieue de son Château à la demeure de Lisarque, elle le pria de rester avec deux autres Dames qu'elle retint pour passer la semaine chez elle. Lisarque s'en défendit quelque tems par considération, & il se laissa gagner avec joye. Nous passâmes six jours dans des Fêtes continuelles; Lisarque inventant à chaque instant quelque plaisir nouveau. Le septième, lorsque le souper eût été poussé assez loin pour faire croire qu'il étoit tems de se retirer, chacun prit le chemin de l'Appartement qui lui étoit destiné. Comme le mien donnoit sur les Jardins, & que les sentimens que Lisarque m'inspiroit



m'empêchoient de goûter les douceurs du sommeil, je descendis dans le Parc, suivie seulement d'une fille que j'aimois, & qui couchoit ordinairement à côté de ma chambre. Ma rêverie m'ayant conduite dans une allée sur laquelle donnoient les fenêtres de Lifarque, je m'y arrêtai, croyant l'avoir entendu parler. Mais à peine eus-je fait quelques pas pour m'en approcher, que je me sentis saisie par derrière avec une violence qui me fit juger qu'on craignoit que je n'échappasse. Je fis un cri si terrible, que Lifarque qui n'étoit pas couché, l'entendit, & s'étant mis à la fenêtre, vit que je me débattois dans les bras d'un homme qui faisoit ses efforts pour me traîner à une porte du Parc qui rendoit sur le bord de la Charante.

La fille qui étoit avec moi, étoit traitée de la même sorte par le compagnon de mon Ravisseur. Cette vue anima Lifarque d'une telle co-

lere, qu'ayant pris son épée sans songer à appeller du secours, il accourut à moi dans le tems que l'homme qui me tenoit me tiroit du côté de la porte qui étoit ouverte.

Je redoublai mes cris en le voyant arriver, afin d'obliger ceux du Château à venir le seconder; mais avant que ma voix eût porté jusques-là, Lifarque avoit déjà barré le passage de la porte à ceux qui nous vouloient enlever. Celui qui me tenoit fut d'abord sur lui l'épée à la main, pour l'obliger à la lui livrer. Lifarque qui l'attendoit dans la même posture, s'avancant à lui de quelques pas, le chargea si vivement, que voyant qu'il ne pouvoit se défendre avec facilité en me tenant, il me lâcha dans le moment que j'étois prête à tomber évanouie. La foiblesse où je me trouvai me contraignit de me laisser aller à terre, où je fus témoin du plus terrible com-

bat qui se soit jamais fait. Deux Tigres acharnez l'un sur l'autre, ne sont pas plus furieux que l'étoient Lisarque & mon Ravisseur. Cependant le vaillant Lisarque perça son ennemi, le terrassa, le désarma, & lui alloit faire demander la vie; lorsque celui qui tenoit celle qui m'avoit suivie, vint à lui, & lui donnant un coup d'épée sur la tête, l'obligea de songer à se défendre. Sans vous détailler ce second combat, il suffit de vous dire que Lisarque traita cet adverfaire de la même sorte que l'autre, & que, maître de leurs épées, il s'avançoit à moi, lorsque nous vîmes arriver tous ceux du Château armez indifferemment de bâtons, de fourches & de fusils, s'étant saisis sur l'heure de ce qui s'étoit trouvé sous leurs mains. Plusieurs portoient des fa-lots, à la clarté desquels nous aperçûmes nos Ravisseurs nageant dans leur sang. Lisarque s'appro-

cha du premier, & le reconnut pour celui qu'il avoit vaincu à la course.

Comme il respiroit encore, ainsi que son compagnon, on les porta au Château, après avoir visité les dehors du Parc, du côté de la Charente, où on avoit entendu le bruit de quelques chevaux. En effet, on apperçut deux hommes à cheval qui fuyoient à toute bride. Nous ne jugeâmes pas à propos de les faire suivre, puisque nous tenions les Ravisseurs. Cependant Lisarque perdoit tout son sang, par trois grandes blessures qu'il avoit reçues. Je m'en apperçus, & le faisant prendre sous les bras par deux de nos gens, nous regagnâmes le Château avec Arlise qui étoit accourue, suivie de tout son monde. Je lui appris en marchant, ce qui m'étoit arrivé, & de quelle manière Lisarque m'avoit secourue. Elle m'instruisit à son tour que l'on ne feroit peut-être pas en-  
core

côre venu à nous, sans cette fille qui étoit avec moi, qui se voyant abandonnée de son homme, pour combattre Lisarque, avoit couru d'une vîtesse extrême éveiller toute la maison, en criant qu'on enlevoit Florinde, & qu'on assassinoit Lisarque.

Vous avez vû, continua-t-elle; combien on s'est intéressé à votre sort, car chacun s'est armé de tout ce qu'il a pû trouver pour venir à votre secours; mais votre Défenseur vous a prouvé qu'il n'avoit besoin que de lui-même pour vous sauver, & se défendre. Avec de semblables discours nous entrâmes dans la maison: nous fîmes mettre Lisarque au lit, & ses deux Ennemis dans une Chambre séparée du corps du Château. Arelise envoya promptement chercher des Chirurgiens, qui, ayant visité d'abord les blessures de Lisarque, ne les trouverent dangereuses que par le sang qu'il avoit perdu;

ils y mirent le premier appareil, & ordonnerent qu'on le laissât en repos, ensuite ils furent aux deux autres, dont les blessures étant trouvées mortelles, ils assurèrent que le premier n'avoit pas trois jours à vivre. Cette nouvelle ne laissa pas de nous inquieter; & comme Lisarque avoit reconnu & nommé mon Ravisseur, Arelife envoya avertir un Oncle qu'il avoit pour toute famille. Cet homme vint aussitôt, & lorsqu'il eût appris ce qui s'étoit passé, il n'en parut nullement surpris; & s'étant fait conduire auprès de son neveu, où Arelife le suivit : Hé bien malheureux, lui dit-il, c'est donc-là le fruit de mes leçons, & le cas que vous avez fait de mes conseils?

Madame, continua-t-il, en parlant à Arelife, je dois vous apprendre que ce jeune homme que vous voyez, est devenu éperduement amoureux de Florinde, le jour qu'el-

le donnoit le Prix de la course; & qu'outré de desespoir d'avoir été vaincu par Lifarque, & de le voir traité avec distinction de vous & d'elle, il prit la résolution de s'en vanger: j'entendis une conversation qu'il eut avec celui qui l'a secondé aujourd'hui, où ils comploterent de se défaire de Lifarque par des voyes indignes.

Alarmé d'une telle conspiration, je me presentai à eux, & menaçai mon neveu de le mettre en état de ne jamais faire de mal à personne, s'il ne se repentoit de ce qu'il venoit de dire, & s'il ne me faisoit ferment de ne rien attenter contre les jours de Lifarque. Surpris & confus de ce que j'avois entendu sa conversation, il se jeta à mes pieds, & me jura qu'il ne feroit rien de ce que je venois d'entendre, pourvû que je vinssé vous demander Florinde, ayant assez de bien pour lui faire un sort heureux. Quoi-

## 356 LES JOURNÉES

que cette proposition me parût ridicule , je feignis d'y consentir, & lui accordai tout, pour l'obliger à attendre votre réponse.

Cependant je chassai de chez moi celui qui lui donnoit des conseils si pernicioeux, & prenant mon neveu par la douceur, je l'amusai de l'espoir de posséder Florinde. Mais comme je n'avois nul dessein de venir vous entretenir de sa folie, il s'est appercû que je ne songeois à rien moins qu'à le satisfaire : outré de desespoir, il s'est échapé de chez moi avant-hier pour executer le projet de cette nuit, puisque j'ai scû par les deux Valets qui les ont suivi avec des Chevaux, que lui & son ami avoient ouvert la porte du Parc avec des instrumens propres à cela, & qu'ils devoient se tenir cachez jusqu'au moment qu'ils pourroient trouver le moyen d'enlever Florinde.

Cependant, continua-t-il, ces



Domestiques ayant entendu le cliquetis des épées, & le bruit de quantité de voix différentes, ne voyant point revenir leurs Maîtres, ont fui à toute bride, & sont venus chez moi m'instruire de tout ce qu'ils sçavoient, & me demander grace. Il ne me reste plus, Madame, qu'à vous supplier de la faire à un misérable assez puni de sa temerité, par l'état où vous le voyez.

Le mourant écouta tout ce discours sans répondre un seul mot. Mais lorsque son Oncle eut cessé de parler, il confessa qu'il n'avoit rien dit qui ne fût vrai; ajoutant seulement que le dépit de voir Lifarque dans le même Château que moi, sans que nous l'eussions admis à toutes nos Fêtes, l'avoit fait résoudre à m'enlever; & que son dessein étoit de me mener dans une Terre qu'il avoit au fonds du Poitou, & de m'y contraindre à l'épouser. Cette déclaration mettoit Arelise en

état de poursuivre cette affaire avec violence ; mais les prières de l'Oncle & le repentir du neveu la déterminèrent à l'étouffer, en cas que Lifarque ne fût pas blessé mortellement.

Cependant je ne le quittai point ; le secours qu'il m'avoit donné autorisant mes soins, je cachai sous le titre de la reconnoissance, les secrets motifs qui m'attachoient à lui. On leva le premier appareil, & il ne se trouva aucune de ses blessures qui fût dangereuse. Cette nouvelle me rendit la vie, & ramena dans mon cœur les sentimens de pitié pour son adversaire, que la crainte de le perdre en avoit banie. La certitude où l'on fut que mon Défenseur étoit sans danger, fit que de son consentement Arelise donna à l'Oncle & au neveu une assurance par écrit de ne jamais poursuivre cette affaire, & qu'elle tira du premier une semblable promesse en

faveur de Lifarque, en cas que le neveu vînt à mourir. Cette précaution ne fut pas tout-à-fait inutile, ce malheureux étant mort deux jours après, son Oncle ne parut pas : aussi touché de cette perte qu'il l'eût été dans un autre tems, persuadé qu'il s'étoit attiré son malheur. Pour son ami, comme ce n'étoit pas un homme fort confiderable, & qu'il pouvoit être transporté sans danger, on le fit conduire chez lui, où l'Oncle du mort en prit soin. Comme cette aventure avoit interrompu les divertiffemens du Pays, dont Lifarque faisoit tout l'agrément, il n'y eut personne dans le canton qui ne vînt prendre part à cet accident. Le Fermier chez lequel il logeoit, fit demander la permission de le voir ; on la lui accorda avec plaisir ; & quoique cet homme dût être rustique, par le seul titre qu'il portoit, il n'y eut point de remerciemens & de termes éloquens dont

il ne se servît pour nous marquer la reconnoissance qu'il avoit du traitement que nous faisions à Lifarque. On les laissoit seuls ordinairement lorsqu'il venoit le voir ; & leurs entretiens étoient toujours très-longs. Cela commença à m'inquieter ; & comme j'ignorois la naissance de Lifarque, il me prit une crainte mortelle qu'il ne fût le fils de ce Fermier , d'autant plus que je le trouvois accablé de tristesse toutes les fois qu'ils se separoient. Cette pensée me jetta moi-même dans une mélancolie dont Lifarque s'aperçut bien-tôt. Un jour qu'il se trouva en état de quitter la chambre , nous ayant accompagné, Arelise & moi dans les Jardins, ne voulant pas le faire marcher long-tems pour la première fois , nous nous assîmes au détour d'un bassin d'eau , qui faisoit le milieu de plusieurs allées de Charmes. Arelise qui avoit Compagnie , s'éloigna de nous pour  
se

se promener, & Lifarque me voyant tombée dans une profonde rêverie, que je marquai en badinant dans l'eau avec distraction, me regarda faire quelque tems sans parler. Mais s'appercevant que je croyois être seule : Je commence, me dit-il, à en vrier le sort de Criton, c'étoit le nom de celui qu'il avoit tué ; car Madame, depuis sa mort, vous n'avez seulement pas songé si Lifarque étoit envie. Ce reproche me tira de ma rêverie, & le regardant avec quelque chagrin : Je ne sçai laquelle de mes actions, lui répondis-je, vous a fait si mal juger de moi ; mais je puis vous assurer que je suis incapable d'avoir cette indifférence pour un homme qui m'a sauvé l'honneur, & que je voudrois sçavoir les moyens de reconnoître dignement un service de cette importance. Ah ! belle Florinde, interrompit-il, il n'est que trop bien payé, ce service, par la gloire de l'avoir

rendu. Mais quoi, vous ne me devez rien ; j'ai travaillé pour moi, puisque je n'ai combattu que pour conserver tout ce que j'adore, & tout ce que j'adorerai jusqu'au tombeau. Étonnée d'une déclaration si vive : Lisarque, lui dis-je, vos blessures ont-elles fait quelque impression sur votre esprit ; & songez-vous que vous allez perdre en un instant le prix d'une reconnoissance qui devoit être éternelle ?

Non, me dit-il, je possède toute ma raison ; c'est elle qui m'a forcé de vous aimer, & c'est elle aujourd'hui qui me contraint à vous le dire. Cet aveu ne doit point vous surprendre ; vous avez trop d'esprit pour ne vous être pas apperçûe d'un amour, dont mes moindres actions vous ont marqué la violence. Cependant j'aurois encore laissé parler mes yeux, & ma bouche se seroit contrainte au silence sans le trouble où m'a jetté la mé-

lancolie où vous êtes depuis quelques jours. La jalousie s'est emparée de mes sens, & pour vous la faire connoître, il falloit vous en découvrir la cause. Voilà le motif de ma témérité, je ne la porte pas jusqu'au point de vouloir être aimé; mais j'exige, puisque vous croyez me devoir quelque chose pour ce que j'ai fait, que vous me disiez si vous en aimez un autre, & quel est le sujet de la tristesse où je vous vois. Cette déclaration ne vous doit faire nulle peine, vous ne reverrez peut-être jamais celui à qui vous la ferez. Je pars, belle Florinde, & je vais dans d'autres climats traîner une vie que je n'ai pû perdre pour vous, & qui ne peut être heureuse qu'avec vous. Ces dernières paroles, continua Florinde, en versant quelques larmes, m'ôterent le peu de raison qui me restoit, je ne pûs entendre sans effroi que Lisarque m'alloit quitter; j'oubliai tout en ce

moment pour ne songer qu'à cela ; & sans lui marquer nulle colere sur un aveu si hardi : Il est aisé, lui répondis-je, de satisfaire votre curiosité. Je ne suis point embarrassée de vous prouver que je n'en aime point un autre, mais je crains que vous ne le foyez, en m'apprenant qui vous êtes. Depuis que nous nous connoissons, je n'en ai pû rien sçavoir, & j'avouë que mon chagrin ne vient que de m'être apperçûe des sentimens que je vous ai inspiré, sans connoître si je puis vous les permettre sans honte. Ce discours que je fis avec une douceur qui ne présageoit rien de fâcheux à Lisarque, le rassûra ; & voyant qu'il ne pouvoit être apperçû, il se leva, & s'étant mis à genoux devant moi : C'est avec un regret mortel, me dit-il, que je ne puis encore vous instruire de ma naissance ; mais, adorable Florinde, elle ne me rend point indigne de vous, & je vous



aurois caché avec un soin extrême  
 ce qui se passoit dans mon cœur, si  
 je n'avois pas scû que je pouvois vous  
 adorer sans vous faire rougir. Le  
 mystere que je suis contraint de  
 vous faire, ne fera pas de longue  
 durée, & vous connoîtrez dans peu  
 que ma témérité est excusable. Li-  
 farque m'avoit si fort prévenue en  
 sa faveur, que je ne doutai point de  
 ses paroles; & me piquant d'une  
 genereuse discretion, je ne le pressai  
 plus de me dire qui il étoit, mais  
 je lui demandai avec empressement  
 ce qui l'obligeoit à nous quitter.  
 Votre indifférence, me répondit-il,  
 la crainte de vous déplaire, & le  
 désespoir de n'être pas aimé. Il pro-  
 nonça ces mots avec les marques  
 d'une si vive douleur, que ne pou-  
 vant plus me contraindre : Ne par-  
 tez donc point, lui dis-je; & si votre  
 naissance répond à vos sentimens,  
 & se trouve telle que je la souhai-  
 te, vous n'aurez jamais d'indifféren-

ce & de rivaux à craindre. Comme Lisarque ne s'attendoit pas à une réponse si favorable , il en marqua sa joye & sa surprise avec transport, sans pouvoir l'exprimer par ses paroles. Il se prosterna à mes pieds, il embrassa mes genoux, & jamais je ne vis un amour plus tendre & plus soumis ; je le forçai à se relever, & à rejoindre Arelise. Que vous dirai - je enfin , ma chere Uranie, depuis ce jour il ne s'en passa point que nous ne nous jurassions une ardeur éternelle. Une tendre confiance regnoit entre nous ; nous pensions de même ; nous agissions par les mêmes motifs ; l'amour nous animoit , la sympathie nous unissoit, & tout conspirant à me perdre, j'aimois autant que je croyois être aimée. Cependant sa santé étant entièrement rétablie , les plaisirs recommencerent , & l'on remit dans leur nombre le Prix que Lisarque devoit disputer pour la danse.

Cette Fête se donna chez une Dame de amies d'Arelife. Je ne vous en ferai point la description : je vous dirai seulement que Lisarque dansa à la Poitevine avec une grace si parfaite, qu'il fut jugé digne du Prix d'une commune voix. Il vint le recevoir avec un plaisir bien plus grand que l'autre, puisque c'étoit mon Portrait, & qu'il sçavoit que j'avois autant de loye à le lui donner, qu'il en ressentait à le recevoir. A qui le donnez-vous, me dit-il, ce divin Portrait, votre cœur ne distingue-t'il point l'Amant d'avec le Danseur ? Je le donne, lui répondis-je, à celui qui m'a sauvé l'honneur au péril de sa vie, & j'en fais le gage de mon estime & de ma reconnoissance. Comme le lieu ne nous permettoit pas une plus longue conversation, Lisarque ne me répondit que par des regards qui m'assurèrent du plaisir que lui faisoit mon present. Le Bal étant fini, il

nous reconduisit au Château, & nous nous séparâmes, toujours plus charmez l'un de l'autre ; car il ne logea plus chez Arelife du moment qu'il eut repris sa santé. Cependant l'âge avancé d'Arelife, & ses fréquentes incommoditez, jointes à la frayeur que mon aventure lui avoit causée, la firent tomber malade à l'extrémité. Les soins qu'elle avoit pris de mon éducation, sa complaisance, & son amitié pour moi m'avoient si fort attachée à elle, que je fus vivement touchée de l'état où elle étoit.

Je ne la quittai point, & Lifarque attentif à tout ce qui pouvoit me plaire, n'épargna rien dans cette occasion pour me prouver que tout ce qui m'appartenoit lui étoit cher. Quoiqu'Arelife fût mourante, elle s'apperçut des soins de Lifarque, qui la veilloit toutes les nuits, ne s'en reposant pas sur son monde, & ne voulant pas permettre que je le

fis : elle fçut auffi qu'il avoit fait venir à grands frais un habile Medecin pour la fecourir. Sensible à ces marques d'amitié, elle prit une entiere confiance en lui, & le chargea des affaires qui l'avoient attirée dans ce Pays, qu'il termina en moins de quinze jours, avantageusement pour elle, ce qu'elle n'avoit pû faire en cinq mois qu'il y avoit que nous étions en ce lieu. Mais malgré tous nos soins, & la science des Medecins, elle mourut après trois semaines de maladie, avec la consolation de laisser ses affaires en bon état ; me recommandant en mourant d'engager son époux à chercher les moyens de reconnoître les obligations que nous avions à Lifarque.

Cette perte me coûta des larmes, mais les tendres empressemens d'un Amant aimé les eurent bientôt effuyées. Cependant ne pouvant pas rester dans ce Pays avec bienséance, il fallut songer à partir ; j'en par-

lui à Lifarque, en le priant de m'accompagner jusqu'à Paris. Cette proposition le troubla : il me dit que pour des raisons que je sçaurois incessamment, il lui étoit impossible de paroître dans cette Ville ; qu'il m'y rejoindroit dans peu dans un état assez brillant pour ofer m'offrir de partager son sort ; qu'il étoit obligé de faire un voyage avant ce moment heureux ; pour y pouvoir parvenir, qu'il ne me demandoit pour toute grace, que celle d'ajouter foi à la parole qu'il me donnoit, que je le verrois près de moi avant qu'il fût trois mois.

Les actions de Lifarque m'avoient toujours paru si pleines de franchise, que je ne doutai point qu'il n'eût de fortes raisons pour en agir ainsi ; & quelque douleur que je sentisse à m'en séparer, l'espoir de le revoir pour ne le jamais quitter, en calma la violence. Mais lorsque tout fut prêt pour mon départ, Lifarque,

qui jusques-là m'avoit fait voir une fermeté qui commençoit à m'inquiéter, montra un desespoir qui me surprit; je n'oubliois rien pour l'adoucir, mais plus je lui montrois de tendresse, plus il étoit inconsolable. La crainte de me perdre, celle que je ne vinssé à l'oublier, & d'apprendre mon union avec un autre, le troubloient d'une si cruelle façon, qu'il étoit sans cesse à mes pieds, en me priant d'avoir pitié de l'état où je le laissois. Vaincu par un amour qui me paroissoit si parfait, & plus encore par le mien, attendrie de mes propres sentimens, & banissant raison, gloire & prudence, pour l'assûrer d'une inviolable fidélité, je lui donnai ma foi, & je reçûs la sienne dans la Chapelle du Château, par les mains de l'Aumônier d'Arrelise, qui m'étoit dévoué, & que nous engageâmes au secret par un present considerable. Cette action rendit à Lisarque sa premiere tran-

quilité, & quoiqu'il fût vivement touché de se séparer de moi, les nœuds qui nous unissoient, le rassurant sur mon changement, il ne me fit voir que transport & qu'amour jusqu'au moment de mon départ, qui fut le sur-lendemain de notre union secrete. Nous nous séparâmes avec une peine égale à notre ardeur. J'ignore ce qu'il pensoit en cet instant; mais pour moi, aveuglée de ma passion, je partis sans crainte, sans soupçons & sans remords, n'imaginant pas que l'on pût jamais briser des nœuds si beaux. Je revins à Paris, dans le dessein de les cacher jusqu'à l'arrivée de Lisarque, qui m'avoit promis de m'écrire aussi-tôt que j'aurois pû lui marquer où il devoit adresser ses Lettres. Je trouvai Camille si belle, si bien faite, & d'une humeur si charmante, que mon cœur instruit par l'amour à connoître l'amitié, en prit une véritable pour elle. Mon Tuteur étoit



au lit malade très-dangereusement depuis un mois ; ce qui avoit fait qu'il n'avoit appris la mort de sa femme , que depuis trois jours , qu'il étoit entierement hors de danger.

Les commencemens de mon retour , les amitez de Camille , les visites que je reçûs , tout cela me dissipa quelque tems , & me le fit passer sans inquiétude , ayant écrit à Lifarque mon arrivée , & comment il devoit m'écrire ; mais le tems de sa réponse étant passé sans que j'en eusse aucune nouvelle , je commençai à m'allarmer : j'écrivis Lettre sur Lettre, sans que Lifarque répondît. Penetrée de douleur , j'écrivis à l'Aumônier, qui me manda que le deuxième jour de mon départ , Lifarque avoit disparu , sans qu'on scût ce qu'il étoit devenu , & que le Fermier chez lequel il demeuroit , en paroissoit dans une peine extrême ; que les Lettres que

j'avois écrites étoient entre ses mains, mais qu'il ne vouloit pas les rendre, & qu'il falloit que Lisarque revînt, & qu'il vouloit les lui remettre. Ces funestes nouvelles rappellerent ma raison ; j'envifageai l'action que j'avois faite comme une honte irreparable ; je ne doutai plus que je n'eusse été trompée, & m'en-seveliffant dans les reflexions les plus cruelles, je n'en sortois jamais fans verser un torrent de larmes. Trois mois s'écoulerent de cette sorte ; & comme on aime à se flatter, j'esperois encore voir arriver Lisarque après ce tems ; mais les mois s'étant succedez les uns aux autres fans qu'il parût, je ne trouvai point d'autre parti pour moi que de cacher mon avanture avec un soin extrême, résolue à mépriser les hommes jusqu'au dernier moment de ma vie.

Huit ans se sont passez fans que mon secret soit sorti de ma bouche,

& fans que j'aye pû ſçavoir ce qu'eſt devenu Liſarque. Le Ciel même a voulu contribuer à cacher ma honte & ma douleur , en ôtant du monde l'Aumônier d'Arelife, ſix mois après mon départ. Ainſi n'ayant plus perſonne en qui me confier , ni qui pût me faire craindre , j'ai déguifé ſous une feinte indiscrete mes ſecretes douleurs. Nous ſommes venues à vous connoître ; votre amitié & vos amuſemens ſpirituels me les ont ſouvent fait oublier ; l'avanture de Camille m'a donné auſſi une occupation qui n'a pas peu contribué à me diſſiper ; mais malgré toutes ces choſes je ſens des retours de tendreſſe pour le perfide Liſarque , qui trouble mon repos. Et mon imagination, qui me le repreſente ſans ceſſe, me l'a fait voir cette nuit embrasſant Thelamon ; j'ai vû Felicie qui me forçoit d'embrasſer auſſi cet ingrat ; quelques efforts que je fiſſe pour m'arracher de leurs bras , je m'y re-

trouvois toujours , & je me suis éveillée si remplie de mon songe , que ne pouvant trouver de repos , je me suis levée dans le dessein de chercher aujourd'hui près de vous une consolation qu'il y a huit ans que je me refuse. La belle & malheureuse Florinde cessa de parler , bien moins pour n'avoir rien à dire , que par l'abondance des larmes qui l'y contraignit.

Uranie & Felicie l'embrassèrent , & la consolèrent autant qu'il leur fut possible : Je voudrois , lui dit Uranie , qu'il fût en notre pouvoir de défaire ce qui est fait ; mais puisqu'il n'y faut pas songer , j'approuve , ma chere Florinde , le secret que vous gardez d'une pareille aventure , & je vous engage à ne la jamais révéler. Cependant si le Portrait que vous nous avez fait de Lisarque n'est point flatté , j'ai bien de la peine à me déclarer contre lui , & sans vouloir vous donner une vaine es-  
rance ,

rance, ni chercher à vous attendre, je ne puis m'empêcher de croire que des raisons absolument importantes l'ont forcé d'en agir de la sorte, ou que quelque funeste accident vous en a privé tout-à-fait. Pour moi, ajouta Felicie, un intérêt secret me porte à souhaiter que le songe de Florinde soit accompli; il y a tant de rapport entre Lisarque & une personne dont Orophane est en peine, que je serois persuadée que ce n'est qu'une seule chose, si je n'y trouvois un obstacle dans la difference des Provinces. Je veux m'éclaircir de mes doutes avant que de vous apprendre ce que je pense, d'autant plus que c'est un secret dont je ne suis pas la maîtresse. Mais si ce que je desire pouvoit être, ma chere Florinde, dit-elle en l'embrassant, une partie de vos maux seroient bien adoucis.

A peine Felicie eut-elle achevé ces mots, que toute la Compagnie

entra dans la chambre d'Uranie; Camille & Julie lui firent de tendres reproches sur ce qu'elle les avoit privées du plaisir de la voir. Uranie les remercia, & s'excusa, en leur disant, qu'elle n'avoit pas crû que ce qu'elle avoit voulu faire voir à Florinde & à Felicie la conduisît si loin. Les hommes voyant qu'elle vouloit se lever, se retirèrent pour lui en laisser la liberté. Lorsqu'elle fut habillée, toute la Compagnie se rejoignit, & l'on se résolut à passer le reste de la matinée dans les Jardins. On se rendit sur le bord de l'eau, & comme chacun se promenoit jusques-là sans ordre & sans conversation réglée, Felicie prit ce tems pour instruire Orophane de ce qu'elle venoit d'apprendre. Il en marqua une surprise qui fit espérer à cette aimable femme que le sort de son amie pourroit n'être pas si malheureux.

Ne doutez point, ma chere Feli-

cie , lui dit-il , que si Lisarque se trouve être celui que nous pensons , je ne l'oblige à rendre justice à Florinde , puisque mon pere me mande dans ses dernieres Lettres qu'il est vivant , & que j'aurai le plaisir de le voir incessamment. La difference des Provinces ne doit pas nous arrêter , & nous empêcher de croire que Lisarque ne puisse être Erasme , puisque je sçai , à n'en pouvoir douter , que mon pere l'avoit donné en garde à un homme qui avoit été autrefois son Valet de Chambre , & qui est devenu dans la suite assez riche pour se charger d'une grosse Ferme dans le Poitou. Ainsi ce pourroit bien être le même que Florinde a connu ; cependant nous en ferons bientôt éclaircis , puisque de la manière que mon pere écrit , Erasme doit arriver ici au premier jour , & je vous proteste que quelque envie que j'aye de voir un frere qui m'a été caché si long-tems , je le

desire encore davantage par l'intérêt que vous prenez à ce qui regarde Florinde ; tout ce que vous aimez m'étant aussi cher que ma vie.

Felicie remercia son époux , & se trouvant sur la terrasse où la Compagnie avoit déjà pris place , ils prirent la leur pour être témoins d'une conversation qui avoit eu pour sujet une reflexion assez singuliere qu'avoit fait Camille.

Lorsque je contemple , dit-elle , en regardant la riviere , les vagues qui s'élèvent de tems en tems sur l'onde par l'agitation que le vent lui donne , je les compare à ceux que l'ambition d'une haute fortune agite continuellement , & qui à force d'intrigues & de mouvemens , s'élèvent à la fin plus haut que ceux qui les ont fait naître , & ceux mêmes qui ont été les instrumens de leur grandeur. C'est sçavoir profiter de tout , répondit Alphonse ; mais



si personne ne s'élevoit en richesses , en Charges & Emplois , il n'y auroit plus de subordination , puisque tous les hommes seroient égaux , & que le mérite , la vertu & l'expérience se trouveroient sans espoir de récompense .

Il est vrai , dit Arsame , mais je voudrois ne voir dans une certaine élévation que ceux qui possèdent les qualités qu'Alphonse vient de citer. Si on ne donnoit les Charges & les Emplois , dit Uranie , qu'à ceux de qui l'expérience est connue , & dont l'âge avancé a fait voir la vertu , les récompenses seroient trop tardives , & ceux qui les recevraient n'auroient pas le tems d'en jouir ; & je suis de l'opinion qu'il faudroit donner les grands Emplois , & le premier rang dans le Ministère aux plus grands Princes , préferablement aux particuliers les plus habiles , sans considérer l'âge & l'expérience.

Cependant , ajouta Orophane , il semble que la raison veut que l'on se serve des plus habiles à l'imitation des Romains qui aggrandirent & illustrerent leur Etat , en récompensant le mérite & la vertu de chacun sans s'arrêter à la condition. Ils poufferent même la chose si loin, qu'ils élurent pour leur Roy Numa Pompilius , à cause de la réputation qu'il s'étoit acquise , d'être juste & homme de bien ; quoique cette élection fût contre la raison & la politique de l'Etat, attendu que Numa étoit Sabin , & que c'étoit donner à ce Peuple un grand avantage sur les Romains.

Nonobstant ce fameux exemple, dit alors Thelamon , je suis persuadé que les Grands doivent être préferrez , & les premiers avancez dans les Charges d'importance , quoique le Monarque voulût par raison ou par inclination y placer ceux d'une naissance inferieure, parcequ'ils au-

roient plus d'habileté. La raison est que les Grands ont toujours une éducation beaucoup au-dessus de celle des particuliers, ce qui les rend capables de concevoir & d'exécuter de grandes choses. Nez autour du Trône, ils y puisent les vertus & les qualitez nécessaires au bon Gouvernement & à l'héroïsme, même dans leurs plus jeunes ans.

Les hommes d'une naissance illustre possèdent en venant au monde l'amour & le respect des Peuples & des Soldats. La présence des Princes au berceau a plusieurs fois été cause du gain des batailles; elle a souvent arrêté les revoltes, & terminé les dissensions: tant il est vrai que l'ombre seul de ceux que nous sçavons être nez pour commander, nous impose de crainte, d'amour & de respect.

Que l'on presente au Peuple l'enfant d'un particulier, en lui assurant

qu'il fera sage, vaillant, genereux, & parfaitement homme de bien, on ne le croira pas, & l'on dira qu'il faut attendre que l'âge & l'expérience les en instruisent; mais présentés au Peuple & aux Soldats le fils du Prince, & dites-leur seulement que c'est lui, ils feront des acclamations de joye, ils le beniront, & lui rendront les mêmes respects qu'il pourroit exiger d'eux dans un âge plus avancé.

Per suadez que sa naissance lui inspirera de grands sentimens, & le conduira dans les grandes actions, ils n'attendent ni l'âge ni l'expérience pour en être convaincus. Cette prévention n'est pas de celles qui n'ont pour fondement que l'entêtement du Peuple, celle-ci tire sa solidité de mille exemples passez & récents. Cyrus & Alexandre commanderent leurs Armées en Personne, dans un âge où l'on ne devoit attendre rien moins que les fameux

meux exploits qui les ont couvert de gloire.

Pendant qu'Annibal étoit aux portes de Rome, le Senat envoya le jeune Scipion en Espagne, qui devint l'amour de sa Patrie, & la terreur de ses ennemis. Gaston de Foix, ce jeune guerrier que la fortune ne fit que montrer à la France, commandoit en Italie les armées de Louis XII. la mort nous le ravit au sein de la Victoire.

Le grand Prince de Condé, ce Heros, dont le nom ne périra jamais, dans un âge où ses pareils étoient encore aux écoles, gagna pour son Roi la fameuse bataille de Rocroy, & celle de Lens sur les Espagnols, où il détruisit ces redoutables Terces qui s'étoient couverts de lauriers en tant d'occasions, & qui étoient la gloire & le rempart de cette superbe Nation : & ces grandes actions ne furent que le prélude de celles qui dans la suite le

rendirent l'admiration de son siècle :

Il n'est donc pas extraordinaire de dire que l'âge & le défaut d'expérience ne doivent point être une raison pour empêcher le Prince de charger des premiers emplois les plus Grands de son Royaume, puisque les hauts sentimens qu'ils tirent de leur naissance leur servent de tout ce qui est absolument nécessaire aux particuliers, qui ne sont pas éclairés comme eux par les nobles préjugés d'une éducation relevée. D'ailleurs, les Grands étant persuadés qu'ils ne peuvent devenir plus grands qu'ils le sont, & qui n'attendent de nouveaux honneurs que par les mains de la gloire, n'agissent jamais que par elle, & mettent toute leur attention au bien de l'Etat & à la grandeur du Souverain. L'ambition vulgaire ne troublant point leurs ames, ils ne sont occupés que du plaisir d'en pouvoir faire ; toutes leurs pensées ne sont

ournées qu'au foulagement des peuples.

Les honneurs & les grands emplois étant les principales choses par où les Rois peuvent donner de l'émulation aux Grands de leur Etat, perdent leur éclat & leur valeur, lorsqu'ils en revêtissent leurs inférieurs, puisque ce sont les hommes qui font estimer les Charges, & non pas les Charges qui font estimer les hommes ; & que pour avilir les plus beaux emplois, on n'a qu'à les donner indifferemment. Cicéron étoit un grand personnage ; cependant toute la Noblesse Romaine ne pouvoit souffrir qu'il fût Consul, & qu'une si haute dignité fût donnée à un homme nouveau, disant que c'étoit avilir la majesté de l'Empire. Charles VII. desirant faire connoître que durant les troubles qui avoient si cruellement agité les commencemens de son règne, on avoit fait plusieurs Ché-

valiers indignes de l'être , fit porter à toute sa Garde une étoile d'or sur le chapeau qui étoit la marque de Chevalerie ; deux jours après il n'y eut ni Princes , ni Seigneurs , ni Officiers qui voulussent porter cette marque dont auparavant ils s'étoient crus honorés , & l'Ordre de l'Etoile devint ce que nous le voyons aujourd'hui. Les Athéniens avoient introduit l'Ostracisme , Loi par laquelle les plus relevés étoient envoyés en exil , seulement par la crainte qu'ils ne voulussent s'élever à la suprême puissance , sans toutefois qu'ils perdissent leurs honneurs & leurs biens ; l'appas de cette distinction satisfaisant leur vanité , ils n'en murmuroient pas. Mais lorsque le Senat eut fait valoir la force de cette Loi contre un homme de néant , appelé Hyberborus , le peuple s'en offensa , & ne voulut plus s'en servir , dans la crainte de scandaliser les gens de bien , rien



n'étant plus outrageant pour un homme de bien que d'être mis au niveau d'un méchant , & rien n'étant plus offensant pour les Grands que d'être égalés à leurs inférieurs.

Si l'on donne les grands Emplois aux particuliers qui n'auront pour eux que l'expérience & l'habileté, ceux à qui on les préfère , animés de haine & de jalousie , employent leur soin , leurs amis & leurs veilles à faire échouer tous leurs desseins , sans se soucier de la gloire du Prince ni de l'intérêt de l'Etat. Il ne faudroit pas remonter bien haut dans nos Annales pour trouver là-dessus des exemples dont la playe a saigné long-tems. D'ailleurs les peuples & les soldats n'obéissent jamais si volontiers au particulier qu'au Prince ; au contraire, ils se croient quelquefois méprisés & deshonorés de leur obéir ; semblables aux Argiraspides qui regardoient comme une honte d'avoir un autre Chef qu'Alexandre.

C'est un grand malheur pour un Prince , & encore plus grand pour son peuple lorsqu'il est obligé de voir par les yeux d'autrui. La vérité lui est toujours cachée, s'il n'en est éclairci par lui-même ou par un Ministre zélé, & qui n'a d'interêt que celui de son Roi. Le véritable moyen d'y parvenir, est de faire le Prince Ministre lui-même ; obligé de tout voir, de tout entendre , travaillant sans relâche pour le bien public , accessible à tout le monde , on ne peut le tromper , & le Souverain est sûr de ses projets & de ses desseins. Les Livres sacrés disent que c'étoit aux Rois à juger ; aussi le faisoient-ils avec exactitude ; les Auteurs profanes parlent de même.

Au premier Livre des Rois les Enfans d'Israël demande un Roi pour les juger , & il est dit au même Livre que Samuel exerçoit la judicature en Israël tous les jours de sa vie.

Aristote dit que le Roi est le Chef de la guerre , le Juge des differends & l'Arbitre de la Paix. Joseph rapporte que quand Philippes frere d'Herode Antipater alloit à la Campagne , il faisoit porter son siege , & qu'il s'y seïoit pour faire le droit à tout le monde. Suetone assure qu'Auguste passoit les nuits au jugement des affaires ; & que même étant malade il jugeoit dans son lit , ou se faisoit porter au Siege pour ne pas faire souffrir les Cliens.

Ces exemples sont , je crois , suffisans pour faire connoître de quelle necessité il est à un Monarque d'être instruit des affaires du peuple & de l'Etat. Mais comme il est presque impossible qu'il veille à tout , je crois qu'il ne s'en doit reposer que sur ceux qu'il peut regarder comme d'autres lui-même , qui sont les Princes & les Grands de sa Cour. Un Ministre de cette sorte est respecté de sa Nation , & se

rend respectable à tout l'Univers ; il n'excite ni trouble ni jalousie ; le particulier n'a point à se plaindre qu'on en élève un autre à son préjudice, & le Seigneur se trouve honoré d'avoir affaire au Ministre ; par-là le Peuple & les Grands sont contents, & le Roi voit & fait par lui-même. Que ne doit-on donc pas espérer des soins de l'arrière Petit-Fils de ce Heros dont j'ai déjà parlé, le Grand Condé. Ce Prince à qui notre jeune Monarque a remis le soin du Gouvernement de son Royaume, & qui sans relâche appliqué au bonheur des Peuples par un juste discernement a si bien choisi les Grands-hommes qui lui aident au maniment des affaires d'une si puissante Monarchie. Pour moi, je trouve cette politique des plus sages & des plus sensées, d'autant plus que l'on peut tout attendre de ceux de qui le sang est formé pour les grandes actions, & je dirai avec un

Auteur de nos jours :

Les peuples sans regret reconnoissent un Maître ;  
Quand ils savent , Seigneur , qu'il étoit né pour  
l'être ,

Et que les droits du sang , le rang & la valeur  
Autorisent en lui la suprême grandeur.

Tout ce que vient de dire Thelamon , dit alors Julie , me paroît très-juste. Mais comment les Rois peuvent-ils récompenser la vertu , le mérite & l'expérience des Petits, s'ils ne doivent donner les belles Charges & les Emplois de conséquence aux Grands de leur Royaume ?

Je ne prétens pas , reprit Thelamon , priver par-là les autres Sujets d'un Prince, des graces qu'ils en peuvent esperer , je n'ai parlé que des premiers Emplois qui doivent être remplis par les Grands , préférablement aux Petits ; mais les Princes ont tant d'autres occasions de répandre leurs bienfaits, que les Sujets n'ont pas lieu de craindre que la source s'en épuise, lorsqu'il fait connoître

& distinguer leur mérite.

Les Romains n'oublioient jamais les services rendus à la République. La Statue qu'ils érigerent à l'honneur d'Horace Coclés pour avoir tenu bon sur le Pont contre les ennemis ; l'heritage qu'ils donnerent à Mutius Scevola pour sa belle action, & le superbe Temple qu'ils édifierent à la gloire des Dames Romaines pour avoir apaisé Coriolan, sont des exemples trop fameux pour que les Princes ne soient pas portés à les suivre en récompensant la vertu par tout où elle se trouve.

Cicéron, dit Uranie, vouloit qu'on favorisât la Noblesse, parce que, disoit-il, il étoit utile d'avoir des gens Nobles & dignes de leurs Ancêtres, & c'étoit une marque d'estime pour la mémoire de ceux qui avoient rendu des services signalés à la République, que d'élever leurs descendans. C'est par cette même raison, ajouta Arsame, que les Re-

publiques de Grece avoient coutume de donner l'hospitalité, des honneurs & des récompenses aux enfans de ceux qui avoient bien servi. Les Atheniens faisoient une pension perpetuelle au plus ancien descendant de Licurgue. La Noblesse de France, d'Espagne, & de Portugal a toujours été considérée comme étant le plus ferme appui de ces Etats, & les ayant relevés en plusieurs occasions.

Mais, dit Alphonse, les Etrangers qui servent dans un Etat, prétendent aux récompenses & aux mêmes honneurs que les Naturels du Pays, & demandent souvent la préférence, se fondant sur la raison, qu'ayant quitté leur Patrie & leur foyer pour s'attacher au service du Prince, il doit avoir plus d'égard pour eux que pour ses Sujets qui sont obligés à le servir sans pouvoir s'en dispenser. Je ne trouve pas cette raison des plus justes, dit Felicie,

puisque les Etrangers ne viennent que dans l'esperance du gain, & que les Sujets ne servent que pour l'honneur & par l'amour qu'ils portent à leur Prince & leur Patrie.

Il y a de l'exageration des deux côtés, reprit Thelamon, mais c'est au Monarque à peser le merite & la vertu des uns & des autres, afin de distribuer ses graces; en sorte qu'il fasse le moins de mécontents qu'il lui sera possible; puisqu'il est de la grandeur & de l'utilité des Rois d'avoir à leur service des Etrangers, même de toutes les Nations, tant pour la magnificence de leurs Cours, que pour se faire aimer & respecter dans les autres Pays, où il faut qu'ils ayent des correspondances & des gens propres à y envoyer, qui sachent diverses Langues, qui connoissent les humeurs, les interêts, la politique & les coutumes de toutes ces Nations différentes.



Rien ne fatisfait davantage les Sujets & les Etrangers que de voir qu'un Prince examine avec foin les fervices qu'on lui rend, & qu'il donne au merite & à la vertu des hommes, préférablement à la naiffance & à la Nation, fans fe laiffer ébranler par les importunes recommandations des Courtifans, faifant tout pour la juftice & pour le bien public. Toute la Compagnie applaudit au discours de Thelamon, & fe préparoit à l'écouter encore lorsque l'on vint avertir que l'on avoit fervi. On fe leva pour regagner la maifon; mais comme Felicie s'aperçut que Florinde étoit dans une profonde rêverie, & qu'elle n'avoit pris nulle part à la converfation, elle s'aprocha d'elle, & la prenant fous le bras, elle la détacha de la compagnie, & la priant en marchant de fe tranquilifer l'efprit le plus qu'il lui feroit poffible, puisqu'elle efperoit lui donner bien-tôt des

nouvelles de Lifarque. C'est ce qui cause ma rêverie, lui répondit Florinde. Je suis trop sincere pour vous pouvoir cacher que j'ay entendu une partie de la conversation que vous avés eu avec Orophane. Je marchois derriere vous, & l'attention que vous aviés à ce qu'il vous disoit, vous ayant empêchée de m'appercevoir, j'ai eu tout le tems d'avaler le doux poison d'une esperance qui sera peut-être vaine. Mais enfin, ma chere Felicie, continuat-elle, en la regardant fixement, comment se pourroit-il faire que Lifarque fût frere d'Orophane, lui que tout le monde croit unique?

Puisque vous nous avés entendu, lui répondit Felicie, & qu'il vous est nécessaire d'être instruite de ce secret, je ne ferai point de difficulté de vous l'apprendre. Le pere d'Orophane l'a toujours aimé si parfaitement, qu'étant resté veuf avec un bien considerable, il lui

donna tous ses soins ; mais lorsqu'il y pensoit le moins , il devint amoureux d'une fille de condition très-belle & très-pauvre , qui étoit venue d'Anjou sa Province avec sa mere , pour solliciter un Procès , dont la perte les pouvoit mettre dans la dernière misere. Le pere d'Orophane crut d'abord que des soins & des services assidus & essentiels suffiroient pour lui livrer sa conquête ; mais il trouva autant de vertu que de beauté ; & des sentimens si rares dans une situation malheureuse , le firent résoudre à l'épouser secrètement. Il le proposa à la mere , qui trouvant un avantage considerable pour sa fille dans ce mariage , y consentit d'autant plus volontiers , que la belle Maltide , c'est le nom de la Demoiselle , avoit une estime particulière pour lui. Ainsi cette union se fit dans toutes les formes , quoique très-secrètement ; le pere d'Orophane l'ayant

avantagée d'une somme considérable , & ne voulant déclarer son mariage que lorsqu'Orophane seroit établi. Cependant Maltide ayant perdu son procès, se trouva si heureuse d'avoir un époux qui la mettoit à l'abri de l'état déplorable où elle seroit tombée sans lui, qu'il n'y avoit point de tendresse & de complaisance qu'elle n'employât pour lui en marquer sa reconnoissance. Son époux enchanté de ses manières délicates, voulut se livrer entièrement à elle ; & pour cet effet, il se retira dans une Terre qu'il a encore dans la Province de Maltide, ayant confié le soin de l'enfance & de l'éducation d'Orophane à ces personnes illustres qui savent si bien élever la Noblesse.

Maltide étoit grosse , & accoucha fort peu de tems après son départ d'un fils qui fut nommé Erasme ; mais dans la crainte qu'on ne soupçonnât la vérité, il fut donné à un  
homme

homme en qui le pere d'Orophane avoit entiere confiance, & qui faisoit sa résidence dans le Poitou où il tenoit une grosse Ferme. Cependant, ma chere Florinde, pour vous abréger un récit, dont les circonstances vous sont inutiles, Matilde mourut, & son époux vivement touché de sa perte, mit tous ses soins à l'éducation du jeune Erasme, qu'il envoya secretement à Paris, où il apprit ses exercices, & tout ce qu'un jeune homme doit savoir, avec une promptitude extrême. Plusieurs années s'écoulerent de cette sorte jusqu'à ce que son pere impatient de voir ce fils qu'il ne connoissoit que par le récit que son homme lui en faisoit, lui ordonna de le rappeler, & qu'il iroit lui-même le prendre pour se faire connoître à lui; car. Erasme savoit bien qu'il étoit homme de condition, mais il ignoroit le nom de son pere. Il pouvoit avoir dix-neuf à vingt

ans lorsqu'il retourna en Poitou ; dont il étoit sorti à sept ans, sous la conduite d'un Precepteur que le pere d'Orophane lui avoit donné, & qui mourut sur le point qu'Erasme devoit revenir ; ce qui s'accorde avec l'âge de Lifarque. Tandis qu'il faisoit ce voyage, une affaire des plus importantes ayant obligé le pere d'Orophane de se rendre à Rennes en Bretagne, il manda à celui qui devoit recevoir Erasme, de le tenir chez lui en attendant son retour, & de lui donner un autre nom, ne voulant pas qu'il portât le sien dans le Poitou pendant son absence.

Cependant son affaire n'ayant pû se terminer aussi promptement qu'il l'avoit esperé, il fut contraint de rester un an à Rennes, pendant lequel il tomba malade à l'extrémité. La crainte de mourir sans avoir fait reconnoître Erasme, l'obligea de mander Orophane, qui partit sur le champ. Son pere se croyant à la mort

lui conta tout ce que je viens de vous dire, & le pria de se rendre en Poitou pour y chercher Erasme, & le reconnoître pour son frere. Orophane assura son pere de sa soumission & de sa tendresse pour celui dont il lui parloit; il lui témoigna une douleur extrême de ce qu'à sa consideration il avoit caché une chose qui ne lui faisoit aucune peine, ayant l'ame trop belle pour n'être pas charmé de partager sa fortune avec un homme de son sang.

Je ne sai si ces protestations firent ce que tous les remedes n'avoient pû faire, ou si le mal du vieil Orophane étoit sur sa fin; mais depuis ce jour il fut de mieux en mieux, & il se rétablit si bien, qu'il dispensa son fils du voyage de Poitou, où il voulut aller lui-même, promettant à Orophane qu'il ameneroit Erasme à Paris. Orophane y revint, mais son pere lui écrivit qu'il n'avoit point trouvé son fils, & que l'on

ne favoit ce qu'il étoit devenu , lui marquant un defefpoir extrême de cette avanture.

Orophane y fut auffi fenfible qu'on le peut être pour un frere que l'on n'a jamais vû , & n'oublia rien pour en favoir des nouvelles & confoler fon pere. Dans cet intervalle de tems je vins à le connoître ; & ayant obtenu , comme vous favés , le contentement de fon pere pour notre mariage , il avoit un peu ralenti fes recherches fur Erasme , dont il y a huit à neuf ans que fon pere n'a pû rien favoir , lorsqu'il y a près de trois femaines qu'il lui a mandé que ce fils étoit retrouvé , mais qu'il vouloit le furprendre agréablement en le lui envoyant pour apprendre de fa bouche fes avantures , & que ce feroit incefamment.

Voilà , ma chere Florinde , continua Felicie, ce qui m'a donné lieu de croire que Lifarque & Erasme étoient la même chofe , les tems &



les lieux se trouvant absolument semblables. Il y auroit, dit alors Florinde, un si grand bonheur pour moi dans cette aventure, que je n'ose m'en flatter. Cependant je ne puis m'empêcher d'en concevoir quelque espérance. Elles alloient continuer, mais elles se trouverent si proche du Salon où la Compagnie entroit comme elles, qu'elles quitterent cet entretien pour se mettre à table. Le repas fut aussi agréable qu'à l'ordinaire : Florinde même se contraignant, & se laissant entraîner à l'espoir qu'on venoit de lui donner, y parut avec son humeur accoutumée.

Alphonse qui avoit pour elle une estime parfaite, lui dit plusieurs fois qu'il ne manquoit pour la rendre accomplie, que d'avoir le cœur dans la même situation que le reste de la Compagnie ; elle prit galamment ce reproche, & l'assura que si on pouvoit lui trouver un homme

tel qu'elle le souhaitoit , elle se soumettroit volontiers à porter les chaînes dont il parloit. Je ferois presque sûr de vous voir engager , lui répondit-il en riant , si un ami que j'ai étoit ici , c'est un des Cavaliers le plus parfait que je connoisse ; il m'avoit promis de me rejoindre incessamment en ce Pays ; mais je perds l'espoir de l'y voir jamais , sans cela j'en ferois le portrait , & vous conviendriés que Néandre , c'est le nom de mon ami , est un des hommes du monde le plus aimable. A ces mots toute la compagnie pria Alphonse de le dépeindre sans craindre que l'on eût trop de chagrin de ne pouvoir le connoître ; l'assurant que l'on feroit de son récit ce que l'on fait d'ordinaire en regardant le Portrait de tant d'hommes illustres dont il ne reste que le nom.

Puisque vous le voulés , continua Alphonse , je vous dirai que Néandre peut avoir vingt-neuf ans , qu'il

est à peu près de la taille d'Orophane; c'est-à-dire, ni grand ni petit; qu'il est parfaitement bien fait, ayant la jambe belle, la physionomie belle, les cheveux noirs, longs & bouclés, qu'il danse & fait tous ses exercices avec une grace toute particuliere; son esprit est cultivé, galant, vif & pénétrant, inventif en amusemens, quoique je ne l'aye vû que rempli d'un chagrin secret qui lui ôtoit souvent une partie de ses agrémens; il est brave, mais sans fanfaronerie, ne cherchant point à faire parade de sa valeur.

Pour le caractère de son cœur, il est digne d'être joint à ceux de cette belle société, puisqu'il l'a tendre, généreux, constant, & qu'il ne lui inspire que de nobles sentimens. Voilà, continua Alphonse, un esquisse du Portrait de Néandre, qui seroit sans doute aimé de toute la Compagnie, si elle le connoissoit.

Je n'en saurois douter, dit alors

Thelamon, & sur cette peinture, vous me donnés une forte envie de voir votre ami. Tout ce discours intéressa vivement Florinde, y reconnoissant les traits de Lisarque; mais elle n'osa jamais demander à Alphonse qui étoit son ami, dans la crainte qu'on ne pénétrât dans le fond de son ame, elle se contenta de dire en badinant qu'elle avouoit qu'un homme tel que Néandre ne lui seroit pas indifférent. On dit encore plusieurs choses sur cette matiere; & le dîné étant fini, on prit le chemin de la Bibliothèque. Comme Orophane étoit prêt à y entrer avec le reste de la Compagnie, on vint l'avertir qu'un Cavalier qui ne vouloit être vû que de lui, l'attendoit dans son appartement; il y courut, laissant ses amis assez inquiets de ce que ce pouvoit être.

Orophane dont l'imagination étoit encore frappée du portrait qu'Alphonse venoit de faire, fut extrêmement

mement surpris en entrant dans son appartement, de se voir embrassé par un homme qui y étoit parfaitement ressemblant ; mais se sentant porté à lui vouloir du bien par un penchant secret , il lui rendit ses caresses avec plaisir. Vous ne me connoissez point, lui dit le charmant étranger. Mais , continua-t-il , en lui présentant une Lettre, voici qui vous instruira du sort d'un homme à qui vous êtes extrêmement cher , & qui souhaite ardemment vous le devenir.

Ce compliment fit concevoir à Orophane une partie de la vérité, & regardant l'inconnu avec des yeux où la joie étoit peinte ; vous ne devez pas ignorer , lui répondit-il , le pouvoir de votre présence sur les cœurs. Je me sens porté à vous aimer sans une plus parfaite connoissance. Mais comme je désire fortement que vous soyez tout ce que je pense , pardonnez-moi l'empressement où je suis de lire cette Lettre.

## 410 LES JOURNÉES

où je reconnois le caractère d'un pere, dont les volontez me sont sacrées. A ces mots il l'ouvrit, & lut à haute voix ces paroles.

## L E T T R E.

*Le Ciel sensible à ma peine, & à vos genereux sentimens, m'a rendu un fils, & à vous un frere. C'est lui, mon cher Orophane, qui vous rend ma Lettre, c'est cet Erasme que vos tendres soins, & votre complaisance pour moi vous ont fait chercher inutilement depuis neuf ans. Je vous conjure de l'aimer & de le reconnoître pour votre frere: il en est digne, & je ne puis rendre trop de grace à la Providence qui m'a donné deux fils, dont je tiens à honneur d'être le pere. Je lui laisse le soin de vous conter ses aventures; il a un plein pouvoir signé de ma main pour leur donner une fin heureuse. Le reste dépend de vous, puisqu'Uranie & Felicie possèdent le seul bien qui peut le satisfaire.*

*Adieu , je vous embrasse , & attends avec impatience de vos nouvelles , & de celles d'Erasme.*

A peine Orophane eut-il achevé de lire , qu'il se jetta dans les bras d'Erasme ; ils ne purent long-tems s'exprimer que par leurs caresses réciproques. Erasme , lui dit-il , mon cher Erasme , foyez persuadé qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous rendre heureux , avec d'autant plus de plaisir que je suis persuadé que je vois en vous un Lisarque dont le sort m'a déjà vivement intéressé. Erasme étonné d'entendre ce nom, pria Orophane de lui apprendre par qui il en avoit été instruit , en lui avouant qu'il l'avoit porté quelque tems. Il n'en fallut pas davantage à Orophane , & pour le tirer d'inquietude , il lui apprit tout ce qu'il avoit sçû de Felicie ; mais , lui dit-il , je ne veux rien sçavoir de ce qui vous est arrivé depuis , que devant Florinde , & une Compagnie

à qui votre vûe va donner autant de plaisir qu'à moi. Alors le prenant par la main, il le contraignit à le suivre à la Bibliotheque où on n'avoit point eu d'autre entretien que l'inquietude de ce que l'on vouloit à Orophane; & Thelamon se préparoit à l'aller joindre lorsqu'il entra avec Erasme. Cette vûe produisit par une même cause des effets bien differens. Alphonse courut à lui les bras ouverts en criant, Neandre. Florinde tomba évanouie en prononçant le nom de Lisarque, & Orophane s'empressoit à le faire connoître sous celui d'Erasme, & jamais une Compagnie composée de dix personnes ne se trouva dans une pareille confusion. On vouloit secourir Florinde; Camille demandoit l'explication de ce qu'elle voyoit; Alphonse vouloit questionner son ami, & ce tendre & fidele amant eut toutes les peines du monde à se démêler de ses bras pour courir aux



pieds de Florinde qu'Uranie & Felicie avoient fait revenir de son évanouissement.

Enfin, y étant parvenu : Oui , lui dit-il , adorable Florinde , je suis le trop heureux Lisarque ; mais Lisarque fidele , & de qui les noms differens n'ont rien changé dans son cœur ; si ma fuite , mon silence & mon absence m'ont rendu criminel , leur cause servira à ma justification. Florinde, ma chere Florinde, je vous adore, redonnez-moi votre tendresse , & par une juste rigueur ne troublez point la joye d'Orophane , de trouver dans votre amant & votre époux , un frere qui ne s'est jamais rendu indigne de ces titres glorieux.

Il s'étoit fait un si profond silence tandis qu'Erasme parloit, que Felicie & Uranie n'eurent pas de peine à comprendre toute cette aventure, & s'empresserent à porter Florinde à donner des marques de pardon à Erasme. Felicie la prit dans ses bras :

Voulez-vous, lui dit-elle, m'ôter la douceur de vous être alliée en dédaignant Erasme, lorsqu'il est reconnu pour le frere d'Orophane ? Non, lui repondit-elle en l'embrassant, c'en est fait, je pardonne à Erasme tous les maux que Lisarque m'a fait. Puisqu'il en est ainsi, lui dit alors Erasme en prenant une de ses mains, achevez mon bonheur, charmante Florinde ; il ne suffit pas de me pardonner un crime que je n'ai point commis, il faut me dire que vous m'aimez ; vous ne devez point rougir d'un pareil aveu, puisque vous ne le ferez qu'à un époux qui ne conserve le nom d'amant que par l'ardent amour qu'il aura pour vous toute sa vie.

Uranie, Thelamon, Orophane & Felicie s'étant joints au tendre Erasme, Florinde se laissa vaincre entièrement ; & ferrant sa tête dans ses bras : Cruel, lui dit-elle, si je ne vous aimois pas toujours, votre ou-

bli m'auroit-il été sensible , & votre presence m'auroit-elle donné tant de joye ? On ne peut exprimer celle d'Erasme à ce discours ; il la marqua par mille transports qui firent assez connoître la vivacité de sa tendresse.

Cependant il fut contraint de les moderer pour satisfaire à l'impatience de la Compagnie qui demandoit sans cesse qu'on lui expliquât cette Enigme ; sur-tout Camille , dont l'étonnement étoit peint sur le visage. Avoir vécu avec Florinde sans sçavoir qu'elle aimoit , qu'elle étoit engagée , & trouver dans ce lui dont elle étoit aimée le frere d'Orophane , étoient pour elle des choses si extraordinaires qu'elle n'en pouvoit revenir. Felicie à la priere de Florinde , fit à la Compagnie un recit succint de ce qu'elle sçavoit , & ayant conjuré Erasme de le continuer en racontant ce que l'on ignoroit , il prit ainsi la parole.

*Suite de l'Histoire de Florinde.*

**Q**UOIQUE la belle Felicie ait fini son discours au départ de Florinde pour Paris, je suis obligé de reprendre de plus haut pour vous faire mieux connoître tout ce que j'ai à vous dire. Oronte, c'est le nom de celui qui a toujours pris soin de moi, m'ayant envoyé à Paris à l'âge de sept ans sous la conduite d'un Précepteur, je n'y fus occupé que des choses qui concernent une sérieuse éducation. Comme j'étois trop jeune pour être instruit du secret de ma naissance, on me cacha aussi avec soin le motif qui portoit mon Précepteur à ne me mener dans aucun endroit où je pusse voir du monde. Nous logeâmes dans un College où on me poussa dans l'étude aussi loin qu'il le falloit pour n'être pas un ignorant. Lorsque quelques années de plus m'eurent rendu

capable de faire mes exercices, il n'y en eut aucuns qu'on me laifsât négliger, & j'ose dire que je m'en acquittai de façon à faire honneur à mes Maîtres. Cependant la vie que je menois commença à m'ennuyer; je m'en plaignis à mon Précepteur, qui étant un homme d'esprit & de bon sens, & voyant que j'en avois assez pour apprendre une partie du secret de ma naissance, me la déclara sans pourtant me nommer mon pere.

Il ajoûta que comme il étoit allié à Paris à plusieurs personnes de considération, il avoit expressément défendu qu'on me fît connoître du monde, dans la crainte que l'on ne cherchât à développer ce qu'il avoit résolu de cacher encore quelque tems. Cette confession me tranquillisa : charmé de n'être point le fils d'Oronte, & de me trouver une naissance conforme à mes sentimens, je ne songai plus qu'à les for-

tifier pour me rendre digne de paroître un jour aux yeux du Pere dont on me flatoit.

Je coulai donc le tems en m'occupant à me perfectionner dans tout ce que l'on m'apprenoit, lorsque mon Précepteur reçut ordre de me ramener en Poitou ; mais étant tombé malade à la mort, Oronte fut obligé de me venir chercher lui-même.

Je ne puis vous exprimer la joie qu'il fit paroître en me trouvant tel qu'il pouvoit le souhaiter. Il me confirma ce que je sçavois de ma naissance, en me cachant toujours le nom de mon Pere, & m'assura d'une fortune assez belle pour satisfaire mon ambition. Oronte ne resta à Paris que le tems qu'il lui falloit pour se reposer, & nous en repartîmes pour le Poitou après avoir rendu les derniers devoirs à mon Précepteur qui mourut de sa maladie. Nous arrivâmes chez Oronte, où il trouva

des lettres qui me parurent l'attrister. Mon cher Erasme , me dit-il , vous ne pouvez voir votre pere aussi-tôt que je le croyois, il m'ordonne de vous garder chez moi en attendant qu'il vous vienne chercher, & il veut que vous changiez de nom dans tout le tems que vous ferez dans cette Province.

Ce discours me penetra de douleur , & elle fut si sensible qu'Oronte pour me consoler, m'assura que rien ne me manqueroit, que la Province avoit des amusemens qui me dissiperoient , qu'il me permettoit de voir tous les honnêtes gens , & d'y faire une aussi grande dépense que je voudrois , étant en état de fournir à tout.

Si cette assurance ne m'ôta pas tout-à-fait mon chagrin , elle l'adoucit beaucoup. Nous résolûmes donc que je me ferois appeller Lisarque, & profitant de la bonté d'Oronte , je commençai à visiter toutes

les personnes de considération de la Province, & j'en fus reçu avec un agrément qui me consola de l'attente de voir celui de qui je tenois le jour. Je fus de toutes les fêtes qui se firent, & ayant vû faire plusieurs courses, je voulus en disputer le prix comme les autres.

Vous savez que ce fut dans ce tems que je vis la charmante Florinde ; la passion qu'elle m'inspira fut aussi vive que prompte, & comptant sur l'espérance qu'on me donnoit d'une illustre naissance, & d'une fortune éclatante, je me livrai tout entier à mon amour, résolu de ne rien négliger pour me faire aimer. Cependant je ne fis parler que mes yeux, jusqu'au tems de l'aventure de Criton, où je me déterminai à déclarer mes sentimens, malgré les conseils d'Oronte, qui, s'étant aperçu de mon amour, & qui y fut confirmé par la mort de mon rival, me remettoit sans cesse devant les



yeux, que je ne devois pas livrer mon cœur sans le consentement de mon Pere; que Florinde étoit une fille de condition, mais dont l'alliance ne conviendrait peut-être pas à ma famille, & que cela pourroit me jeter dans des malheurs dont j'aurois de la peine à me relever. J'étois trop amoureux pour goûter de pareils conseils; je sentoisi des mouvemens d'indépendance à l'égard d'Oronte, qui ne me rendoient pas ses avis assez respectables pour en profiter; & comme j'ignorois la force de l'autorité paternelle, & que je ne connoissois que celle de l'Amour, je m'y abandonnai sans reserve. Ainsi quoique ses conversations me causassent toujours quelque inquiétude, je les oubliois aussitôt que je revoyois Florinde.

Je ne vous repeterai point ce qu'elle vous a déjà conté, il suffit de vous dire & de l'affurer que la certitude d'être aimé, augmenta si vio-

lemment mon amour, que je brûlois d'impatience de connoître mon pere, bien moins par les mouvemens de la nature, que par l'ambition de partager ma fortune avec elle. Je voyois Oronte dans un si grand chagrin de mon attachement, que craignant qu'il ne me desservît auprès de mon pere, je me résolus de tout employer auprès de Florinde pour rendre nos liens indissolubles, comptant bien que la chose étant faite, & Florinde étant d'égale condition, ce pere que je ne connoissois pas encore, seroit obligé d'y consentir.

Je ne pus cependant trouver les moyens de faire entendre mes desirs à l'adorable Florinde, que lorsque la mort d'Arelise la força de revenir à Paris. Vous savez qu'elle me pressa de l'y suivre; mais comme je devois attendre mon pere, je pris des prétextes plausibles pour refuser la chose du monde que je

souhaitois le plus ; n'ayant jamais osé lui découvrir que j'ignorois qui j'étois. Le tems de son départ étant arrivé, je me sentis pressé d'une douleur si cruelle , que je fus mille fois tenté d'abandonner tout pour ne la point quitter.

Mais reflechissant que je ne pouvois la suivre que comme un Aventurier , je m'arrêtai à la résolution de lui faire voir tout l'excès de mon désespoir , puisqu'il pouvoit seul exprimer celui de mon amour. Elle s'en laissa toucher, & pour me le prouver, elle consentit à l'ardente priere que je lui fis de nous unir pour jamais. L'Aumônier d'Arelise nous maria trois jours avant qu'elle partît, & fut le seul confident de cette union secrete ; mon bonheur, ma joie & mon amour ne se peuvent exprimer. J'adorois Florinde, elle m'aimoit tendrement ; je la tenois unie à moi par des liens sacrés ; je croyois être à l'abri des re-

vers de la fortune. Tout cela me donna des idées si flatteuses, que je la vis partir avec bien moins de peine que d'espoir de la rejoindre bientôt. Lorsque je l'eus perdue de vûë, je rentrai chez Oronte pour chercher dans mon esprit par quels moyens je pourrois l'obliger à me conduire à mon pere sans l'attendre davantage. Je le trouvai qui se promenoit à grands pas dans son jardin; d'aussi loin qu'il me vit il me fit signe de m'approcher : Grace au Ciel, me dit-il, Florinde a donc quitté ce Pays, & j'espere que l'absence chassera de votre cœur une passion qui n'y devoit jamais entrer.

Et pourquoi, lui dis-je ; l'amour seroit-il une passion indigne d'un honnête homme ? Pour moi le mien ne m'inspire rien que de noble, puisqu'il ne m'a fait aimer qu'une personne de condition, & que je puis épouser sans faire de honte à ma famille. Epouser ! me répondit

Oronte

Oronte avec étonnement, oseriez-vous bien concevoir cette pensée, vous qui ne sçavez pas encore qui vous êtes ? Hé quoi ! lui dis-je alors, ne m'avez-vous pas assuré que ma naissance étoit égale à la sienne ?

Oùi, reprit-il, mais je ne vous l'ai assuré que pour vous donner des sentimens relevez, & pour justifier la noble éducation que je vous ai donnée, mais non pas pour vous soustraire à l'obéissance que vous me devez ; car enfin sachez aujourd'hui le secret de cette naissance dont vous tirez tant de vanité ; vous n'avez point d'autre pere que moi, ni d'autre famille que la mienne. Jugez à present si vous pouvez esperer d'épouser Florinde ; je voulois vous faire un sort heureux & tranquille en cachant que vous étiez mon fils, pour vous laisser jouir du plaisir d'être regardé avec considération ; mais votre amour contraire à mes desirs me force aujourd'hui à vous declarer

la vérité, dans la crainte que vous ne fassiez quelque trait de jeune homme , & ne voulant point contribuer à tromper une fille telle que Florinde.

Ce discours me frappa jusqu'au fond de l'ame ; mes yeux se fixerent sur la terre , je devins immobile , & mon désespoir fut si violent , que mon premier mouvement fut de me percer le sein de mon épée. J'y portai la main , mais Oronte m'arrêtant le bras : Ingrat , me dit-il , mes soins , mes attentions & mes bontés n'ont donc rien mis pour moi dans ton cœur ! Et le frivole honneur d'une naissance chimerique t'est plus sensible à perdre que la douceur de connoître un pere qui t'aime si tendrement.

Ces paroles rappellerent ma raison , j'eus honte du dessein que je venois d'avoir d'attenter sur moi-même. Pardonnez , répondis-je à Oronte , les premiers mouvemens

d'une douleur que vous ne pouvez blâmer, puisque vous en avez causé le motif. Je ne rougis point d'être votre fils, mais d'avoir cru l'être d'un autre, d'avoir aimé ce que je n'aurois dû que respecter, d'avoir trompé sous cet espoir la seule chose qui m'est chère, & de m'en trouver indigne. Mon mal est sans remède, n'en parlons plus, & pour dernière grace, accordez-moi la liberté d'aller chercher avec moi-même les moyens de me reconnoître pour votre fils.

A ces mots je le quittai sans attendre sa réponse, & je fus m'enfermer dans ma chambre où je m'abandonnai aux réflexions les plus accablantes. Je ne pus penser sans frémir à l'action que j'avois fait faire à Florinde en la contraignant de donner sa foi à un homme d'une condition si peu conforme à la sienne. Je me la representois me reprochant ma bassesse, détestant mon amour & sa foiblesse; je me donnai

mille fois pour elle les noms les plus odieux , & jamais situation ne fut plus terrible que la mienne. Tantôt je voulois partir pour aller lui avouer mon malheur , lui rendre sa foi , & mourir à ses yeux pour l'assurer du secret de son infortune ; tantôt je résolvois de lui écrire , & d'attendre ce qu'elle décideroit de mon sort.

Et de toutes ces résolutions , mon cœur n'en approuvoit aucune. Je sentoïis à travers de mon désespoir un amour si tendre , si pur , & des sentimens si relevés , que je me flattois quelquefois qu'Oronte avoit voulu m'éprouver.

Mais enfin ne trouvant que trop d'apparence à tout ce qu'il m'avoit dit , je pris mon parti , qui fut de quitter pour jamais ma Patrie , & de mettre Florinde en état par mon silence de perdre l'espoir de me revoir & de m'oublier ; me promettant à moi-même de lui être



fidele jusqu'à la mort, quoi qu'elle pût penser de moi, ou quoi qu'elle en pût apprendre : me flattant que si elle venoit un jour à sçavoir qui j'étois, elle connoîtroit la cause de ma fuite, & ne l'attribueroit qu'au respect que je lui portois, étant trop honnête homme pour vouloir abuser des droits qu'elle m'avoit donné sur son cœur.

Je m'affermis si bien dans cette pensée, que profitant du crédit qu'Oronte m'avoit donné auprès d'un homme auquel il souffermoit une grande quantité de terres, je montai à cheval, & me rendis chez lui, où m'étant fait compter une somme assez forte, je ne voulus plus rentrer dans ce fatal Pays ; & sans sçavoir précisément où j'allois, je quittai le Poitou pour gagner l'Auvergne ; de-là je me rendis dans le Languedoc ; ne séjournant partout que le tems qu'il falloit précisément pour que mon cheval ne vînt pas à

me manquer ; je fus à Montpellier, & de-là à Cette, où je m'embarquai pour aller à Rome.

J'avois si bien ménagé mon argent que j'arrivai dans cette superbe Ville, ayant encore de quoi y passer quelques mois sans crainte. Je ne vous dis point que mon amour me suivit partout ; il vous est aisé de juger qu'il ne s'est jamais ralenti. Le Portrait que Florinde m'avoit donné faisoit tous mes plaisirs ; je m'entretenois sans cesse avec lui, & je me justifiois à lui, comme s'il eût pû me pardonner. J'avois quitté les noms de Lisarque & d'Erasme, afin que si Oronte envoyoit sur mes traces, on ne pût me découvrir, & je pris celui de Néandre qui fut le premier qui s'offrit à ma pensée, sous lequel j'arrivai à Rome.

Je visitai avec exactitude cette superbe Ville ; & comme ma curiosité étoit mêlée d'un air de tristesse qui me faisoit croire indifférent aux

belles choses que j'examinois; un jour que j'étois dans cette occupation au Capitole, je vis assez près de moi un jeune Cavalier, dont l'air & la bonne mine attirant mes regards avec une attention que je n'avois encore eue pour personne, nos yeux se rencontrèrent, nous nous saluâmes; & comme de concert nous avançâmes l'un vers l'autre: Vous me paroissez être nouvellement en ces lieux, me dit-il, & vous me feriez un plaisir extrême si vous vouliez permettre que je vous accompagnasse dans tous les endroits où votre curiosité vous obligera d'aller; il y a déjà quelque tems que je suis à Rome, ainsi je pourrai vous y être utile.

Je n'y suis que depuis quatre jours, lui répondis-je, & si je croyois ne vous point incommoder, j'accepterois l'offre obligeante que vous me faites. A ce que je vois, reprit-il, nous sommes François l'un & l'autre,

& c'est un si grand agrément dans un pays étranger que de se trouver avec des gens de sa Nation, que quoiqu'il y en ait plusieurs ici qui feroient charmez de vous avoir, je vous prie de me préférer. Je m'appelle Alphonse, ma famille est établie à Paris, je n'ai plus de pere, & mon bien étant considerable, ma mere a consenti à l'ardeur que j'avois de voyager. J'ai pris une forte inclination pour vous d'abord que je vous ai vû; ainsi je vous conjure de venir partager l'appartement que j'occupe, & que nous fassions nos voyages ensemble.

J'écoutois Alphonse avec attention, & le détail qu'il me faisoit de sa famille m'ayant arraché des soupirs, il se douta que j'étois pénétré de quelque violent chagrin; il ne voulut pas s'en instruire en ce moment, mais il me pressa si fortement de ne lui pas refuser de loger avec lui & de ne nous point quitter, que  
sans

sans ſçavoir à quoi cette connoiſſance me meneroit , me laiſſant ſeulement entraîner au penchant que je me ſentois pour lui , je lui accordai ſa demande. Je fus bientôt inſtallé chez Alphonſe ; mon équipage étant trop ſimple pour être difficile à transporter ; il étoit très-bien logé , deux Laquais & un Valet de Chambre compoſoient ſon domeſtique. Comme il y avoit deux lits dans ſa chambre , il voulut que j'en occupaffe un : nous ſoupâmes enſemble , & je trouvai tant de charmes dans ſa converſation , & il y joignit une ouverture de cœur ſi parfaite , que je me ſentis forcé de lui apprendre mes malheurs. Ainſi lorſque nous fûmes ſeuls , je lui en fis un récit ſincere en ne lui taiſant que le nom de Florinde.

Alphonſe me parut ſenſible à ma peine , & me témoigna une vive reconnoiſſance de ma confiance. Mais , me dit-il , je ne ſuis point dans

vosre erreur, Oronte vous a trompé ; vous n'êtes point son fils ; vosre désespoir vous a aveuglé en vous ôtant la liberté de voir que la seule crainte que vous ne suivissiez vosre Maîtresse , lui a fait trouver cet artifice, afin de vous obliger à l'oublier.

Ce discours me fit rêver quelques momens , & me flatta d'un peu d'espoir. Si j'en croyois mes sentimens , genereux Alphonse , lui répondis je , je ne douterois point que je ne fusse d'une naissance relevée : mais quoi ! les petits ne peuvent-ils pas penser comme les grands , & ne voit-on pas tous les jours que dans une naissance obscure il est des ames dignes d'une haute fortune ? N'importe , me dit alors Alphonse , qui que vous soyez , je vous jure une éternelle amitié ; mes amis , mes biens , tout ce que je possède est à vous présentement , & y fera autant que je vivrai.

De pareilles protestations ne trou-

verent pas un cœur ingrat, & je fis mes efforts pour l'assurer de ma reconnoissance & de mon attachement. Il m'apprit qu'il y avoit déjà long-tems qu'il voyageoit, & que c'étoit pour la seconde fois qu'il venoit à Rome où il résolut d'attendre le tems du Carnaval de Venise pour s'y rendre. Nous visitâmes tout ce qu'il y avoit à voir à Rome sans jamais nous séparer d'un moment, & plus nous vînmes à nous connoître, & plus nous nous attachâmes l'un à l'autre. Enfin nous partîmes pour Venise. Je ne ferai point de détail de tout ce que nous y vîmes, & des divertissemens que les étrangers y goûtent, puisque je sçai que je parle à des personnes qui n'ignorent de rien.

Nous quittâmes Venise pour nous rendre à Milan, & de là à Gennes, d'où nous nous embarquâmes pour passer en Espagne, où nous restâmes quelques années; Alphonse fournit

fant sans cesse à ce qui m'étoit nécessaire. Enfin, après avoir passé huit ans à satisfaire notre curiosité , Alphonse étant sans engagement , & moi toujours amoureux , je le priai de permettre que je revinsse en France. Cette proposition ne lui fit aucune peine, ayant reçu des lettres de Cephise sa mere, qui le pressoient d'en reprendre la route. Comme nous étions en Espagne pour lors , nous nous rendîmes à Baïonne ; mais j'y tombai si dangereusement malade , que je ne pûs suivre Alphonse à Paris qui étoit indispensablement obligé de s'y rendre, selon ce que lui mandoit Cephise. Il me quitta avec une douleur extrême, & laissa près de moi son Valet de Chambre , avec ordre de ne me point abandonner ; il ne borna pas là son attention, il me força d'accepter une lettre de crédit chez un Banquier qu'il avoit à Baïonne , & me dit adieu en me faisant pro-



mettre de le rejoindre aussi-tôt que je serois en état de me mettre en chemin.

Il partit , & je restai encore six semaines après son départ sans pouvoir sortir de la chambre. Enfin je me rétablis , & je me vis bientôt en état d'aller rejoindre ce généreux ami. Je m'y préparois lorsqu'un jour sortant de chez moi pour aller prendre l'air , je vis un homme qui me regardoit avec attention ; cela me le fit examiner , & l'ayant reconnu pour le fils de celui à qui Oronte soufermoit ses Terres , le même qui m'avoit donné de l'argent lorsque je quittai le Poitou , je courus à lui , dans le tems que , me reconnoissant aussi , il venoit à moi. Ah Seigneur , me dit-il , que je suis heureux de vous trouver ici , que votre fuite a couté de pleurs , & que votre retour va faire de plaisir à Oronte , & causer de joie à votre pere. Ce discours me surprit , & ne

voulant pas tarder à m'éclaircir de ce qu'il signifioit , je le fis entrer chez moi , & le priai de m'expliquer ce qu'il venoit de dire.

Je vois bien , Seigneur , me répondit-il , que vous croyez être le fils d'Oronte , mais vous seul aujourd'hui êtes dans cette erreur. Orophane , homme riche & de condition , est votre pere , & toute notre Province est instruite de cette vérité ; la douleur de votre départ ayant contraint Oronte à la publier pour pouvoir vous faire retrouver. Alors il m'apprit que lorsqu'Oronte me retint en Poitou , c'étoit par l'ordre d'Orophane mon pere , qui étant obligé d'aller en Bretagne , voulut que j'y attendisse son retour ; mais qu'y étant resté plus de tems qu'Oronte ne l'avoit crû , ce fidele serviteur voyant mon attachement pour Florinde , avoit résolu de m'en détourner , en me faisant croire que j'étois son fils , qui me sçachant hon-

nête homme , se doutoit bien que je ne voudrois pas abuser de la crédulité d'une personne de la condition de Florinde , en passant près d'elle pour ce que je n'étois pas ; mais que ma fuite l'ayant mis au désespoir , il avoit envoyé sur toutes les routes avec les noms differens d'Erasme & de Lisarque , croyant que je prendrois l'un ou l'autre ; & qu'après une inutile recherche de la part de ceux qu'il avoit employez , il se résolvoit à la faire lui-même , quand Orophane son Maître revint en Anjou , d'où il se rendit en Poitou chez Oronte.

Vous pouvez juger , continua ce jeune homme , de la douleur d'un pere qui venoit avec empressement pour voir un fils qui, sur le récit qu'on lui en avoit fait , étoit digne de toute sa tendresse. Il ne s'amusa point à faire des reproches à Oronte , voyant bien qu'il n'avoit peché que par excès de zele. Comme il avoit

reçû des lettres de Paris qui vous étoient adressées , Orophane les ouvrit , & comprit par ce qu'il y lut que vous aviez formé des engagements secrets avec celle qui vous écrivoit. Alors il ne douta plus que le désespoir où vous étiez de n'avoir qu'une naissance obscure , ne vous eût porté à fuir. Enfin , Seigneur , Orophane votre pere , & un frere que vous avez d'un premier lit , n'ont rien négligé pour avoir de vos nouvelles depuis près de neuf ans que vous êtes parti sans qu'ils en aient rien appris. Il y a un mois que je suis arrivé à Baïonne pour des affaires de famille , dont mon Pere m'a chargé , & je me trouve trop heureux d'avoir fait ce voyage , puisque je vous revois ; & que j'ai pû vous instruire le premier de ce qui a causé votre malheur , & de ce qui va faire votre bonheur.

Je vous ai trop bien marqué l'état de mon ame , continua Erasme ,

pour que vous puissiez douter de l'excès de ma joye à ces nouvelles. J'embrassai mille fois celui qui me les donnoit, & profitant du secours généreux qu'Alphonse m'avoit laissé, je partis de Baïonne avec son Valet de Chambre, & me rendis en Anjou à la Terre de mon Pere, où le fils du Fermier m'avoit dit que je trouverois Oronte; je le fis demander de la part d'un homme qui lui apportoit des nouvelles de Lifarque. A ce nom il courut à mon Pere, qui voulant voir aussi qui c'étoit, ordonna qu'on me fît entrer. Il étoit assis dans un fauteuil, le bras appuyé sur une table duquel il soutenait sa tête; Oronte étoit de bout vis-à-vis de lui. Aussi-tôt que je parus, Oronte s'avança à moi, mais malgré neuf ans d'absence, & une longue maladie, il me reconnut dans le moment, & se jettant aux pieds d'Orophane: Ah, Seigneur! lui dit-il, le voilà lui-même cer

Erasme. Il n'avoit pas achevé de parler que j'étois aux genoux d'Orophane, les embrassant avec un transport que la nature seule pouvoit exciter; je m'étois d'abord senti ému en le voyant. Pour lui, il le fut si vivement qu'il n'eut pas la force de prononcer un seul mot; il me tint une heure dans ses bras, n'exprimant sa joye que par ses larmes; j'y mélois les miennes, & le fidele Oronte nous embrassoit l'un & l'autre, en faisant mille cris de joye.

Enfin, cette touchante scene fit place aux explications; j'instruisis mon Pere de tout ce qui m'étoit arrivé, & comment j'avois appris que j'avois le bonheur d'être son fils.

Cetendre Pere me dit à son tour les raisons qu'il avoit eu de cacher ma naissance, & me reprenant avec douceur du tort que j'avois eu de quitter Oronte, il me fit connoître qu'il

ſçavoit mon amour & mes engage-  
mens.

Je me rejettai à ſes pieds , lui  
avouai tout , & lui montrant le  
Portrait de Florinde , je le ſuppliai  
de me pardonner ma faute en faveur  
de ſa cauſe. Il examina cette pein-  
ture quelque tems ſans rien dire ,  
puis relevant ſes yeux ſur moi : Oui ,  
mon cher Eraſme , me dit-il , je te  
le pardonne ? Hé pourquoi n'exé-  
cuterois-je pas à ton âge les effets  
d'une paſſion dont ma vieilleſſe n'a  
pas été exempte , & ſans laquelle je  
ſerois privé d'avoir un fils ſi cher ?  
Je ſçai plus , continua-t'il , en m'em-  
braſſant , je ratifie tes engagements ;  
Florinde eſt libre encore , mais c'eſt  
à condition que tu donneras quel-  
ques jours à l'amour d'un pere que  
ta perte avoit accablé de douleur.

Cette promeſſe m'offroit un ſort  
trop doux pour ne pas conſentir à  
tout ; & quelque impatience que  
j'eufſe de venir aſſurer Florinde de

ma fidélité , & d'embrasser mon frere & mon ami , je me rendis aux tendres sollicitations d'un pere que je ne pouvois trop aimer & respecter. Je ne voulus point renvoyer le Valet de Chambre d'Alphonse , me faisant un plaisir extrême de le surprendre , croyant bien qu'il avoit perdu l'esperoir de me revoir , puisqu'il s'étoit passé huit mois depuis notre séparation ; car pour vous abrégér mon récit , je ne vous ai point fait une exacte mention des tems & des lieux , & j'en use encore de même , en vous disant que j'ai resté deux mois en Anjou , pendant lesquels mon pere écrivit à Orophane mon frere qu'il avoit eu de mes nouvelles , & que je serois incessamment auprès de lui. Enfin , jugeant que je brûlois d'être à Paris , il me permit de m'y rendre. Ainsi après m'avoir donné un plein pouvoir de m'unir authentiquement avec ma chere Florinde , il me laissa partir.



Nous arrivâmes hier, le Valet de Chambre d'Alphonse & moi, qui me mena d'abord à la maison de Cephise, où j'espérois le trouver; je me fis annoncer sous le nom de Neandre. Comme apparemment ce généreux ami s'étoit souvent entretenu de moi, Cephise me reçut en homme qui ne lui étoit pas inconnu.

Elle m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation, & ses engagements avec la belle Camille: comme dans son récit elle nomma plusieurs fois Florinde, je la suppliai de me dire qui elle étoit, & reconnoissant que c'étoit celle que j'adorois, je rendis mille graces au Ciel de ce que j'allois être encore plus étroitement uni avec un ami à qui j'avois de si grandes obligations. J'instruisis Cephise de la cause de ma joye, & elle y fut aussi sensible que si j'eusse été son fils; & m'ayant appris qu'il étoit ici avec mon frere, Camille & Florinde, je pris la réso-

lution d'y venir aujourd'hui. Cephise m'en parut charmée , d'autant plus que ne pouvant quitter Paris, elle trouvoit par-là une occasion favorable de presser Alphonse & Camille de se rendre près d'elle pour terminer leur union à laquelle je brûle de joindre celle de ma chère Florinde avec moi.

Erasme cessa de parler, & les embrassemens recommencerent de part & d'autre avec cette franchise qu'inspire l'amour parfait , & la véritable amitié. Toute la compagnie félicita Florinde sur l'heureux changement qui lui arrivoit , & il sembla que l'arrivée de l'aimable Erasme eût renouvelé la tendresse & l'estime qui unissoit cette douce société. Après que les marques de bienveillance eurent été prodiguées de tous côtez , Uranie qui ne s'occupoit jamais que du plaisir d'en procurer à ses amis, leur dit qu'elle étoit d'avis que l'on retournât à Paris dès le

lendemain : nos amusemens , ajouta-t'elle , ne pouvant rien produire de plus intéressant que la double union dont nous devons être témoins.

Tout le monde soucrivit à cet Arrêt , & comme le récit d'Erasme n'avoit pas laissé d'être long , on n'eut que le tems de faire quelques tours de promenade , dans lesquels Florinde & Erasme réunirent leurs pensées & leurs cœurs avec d'autant plus de joye , qu'ils ne devoient plus être séparés. Alphonse & Camille avoient la même satisfaction , & se la témoignèrent avec autant d'ardeur ; & quoique Thelamon , Orophane , Erasme , Uranie , Felicie , & Julie fussent au comble de leurs vœux par une possession tranquille , leur amour n'en étoit pas moins vif , & ils se parloient le même langage dont Alphonse & Erasme entretenoient Camille & Florinde. Ce fut avec ces tendres dispositions que cette belle Compagnie fut se mettre à table. L'Esprit , l'Amour & la con-

fiance étant du repas, on ne peut douter des plaisirs qui s'y goûterent, auxquels on fit succéder ceux d'une nuit que la joye & l'espérance fit trouver des plus douces, & digne des amusantes journées qu'on avoit passées dans la maison d'Uranie. Ce qui doit prouver aux hommes que l'agrément de la société consiste dans l'union, & que cette union ne se peut former que par la sagesse, l'esprit, les bonnes mœurs, & la cordiale amitié, qualitez que l'on acquiert facilement lorsque l'on veut profiter de son étude & de sa science pour réfléchir sur soi-même préférablement à l'occupation frivole de fronder les autres.

*Fin du quatrième Tome.*

---

## APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *La suite des Journées Amusantes*, & j'ai cru qu'elle seroit aussi agréable au Public que ce qu'il en a déjà vu. Fait à Paris ce premier Avril 1724.

*Signé, HOUDARD DE LA MOTTE.*











